



L'EQUIPE DU 11 SEPTEMBRE REMET CA
CETTE FOIS, LA CIBLE C'EST PARIS !

11 SEPTEMBRE

A PARIS

ROMAN PAR
ALDO STERONE

Aldo Sterone

11 Septembre à Paris

ISBN-13: 978-1533209801

ISBN-10: 1533209804

Copyright 2017 - Aldo Sterone

*Il y a trois types de menaces : celles du passé, celles du
présent et les intemporelles*

Tom Clancy

Première Partie

Provo, Utah, USA – le 17 Janvier 2017

J - 298

Jim fronça les sourcils en signe d'une profonde contrariété.

- Ils veulent combien de victimes cette fois ?
- A New-York ils avaient tablé sur 5K et on s'est retrouvé avec 3K en bilan officiel.
- Combien ? Insista Jim
- Ces choses-là sont difficiles à estimer. C'est surtout la symbolique qui compte. Le Comité se contenterait de dix mille, mais même huit iront bien. Tu le sais mieux que moi, le *happening* est plus important que le bilan.
- Jack, j'ai changé depuis New-York. Cela fait quinze ans que j'y réfléchis, et même si je ne savais pas pour les tours du Word Trace Center, je n'aurais jamais dû accepter. On ne m'avait pas dit que ça serait un truc aussi gros. Puis, je suis une autre personne maintenant. J'ai une famille, un commerce qui marche et je prêche dans une petite paroisse le dimanche. Je croyais que le deal était de ne jamais entendre parler de tout cela.
- Je sais, répondit Jack, sur un ton conciliant. Moi non plus personne ne m'avait averti pour les tours. C'est leur foutu cloisonnement. Je les ai vues tomber sur CNN comme tout le

monde. Une autre équipe a du s'en charger. Je savais qu'elles allaient se prendre des avions, mais personne ne m'avait parlé de la démolition contrôlée.

- Et qu'est-ce que tu ne sais pas cette fois-ci ? Ils nous impliquent dans des merdiers sans nous dire où nous mettons les pieds. Ils parlent de patrie et de grands principes mais au final, nous commettons des crimes et eux s'en mettent plein les poches.

- Ils jouent carré, affirma Jack. Je ne suis pas censé partager cela, mais j'ai assisté à la dernière réunion du Comité. Cette fois, c'est différent. On traite directement avec eux ; pas d'intermédiaires, pas de surprises. Puis on fera un peu plus de terrain qu'en 2001. Ça va nous dérouiller un peu ; hein ?

Il ponctua sa phrase par un sourire commercial et une tape amicale. Jim restait impassible.

- New-York encore ?

- Non, la bonne nouvelle, c'est qu'on ne touche pas aux Américains cette fois. Ça se passera dans une capitale européenne.

- J'ai besoin de réfléchir, mais à priori, c'est non

Jack sentit que c'était le moment de balancer un argument de poids :

- On a 2 millions de dollars par tête sur la table. L'inflation est passée par là, dit-il avec un clin d'œil cherchant à être drôle

- Je te l'ai déjà dit, ce n'est pas une question d'argent. Je n'ai pas dormi de la nuit pendant dix ans. J'ai même pensé au suicide. Aujourd'hui, je suis un autre homme. J'ai deux gosses. Je veux trouver la paix un jour. C'est non.

- Tu ne veux pas que je te donne le temps d'y penser ? Je peux revenir la semaine prochaine. L'Amérique a besoin de nous. Si ce projet ne se fait pas, le pays deviendra une nouvelle Somalie. La menace est plus grande qu'en 2001.

- Je suis sûr que tu vas trouver une autre personne. Moi, j'ai raccroché. J'ai accepté ce rendez-vous pour te dire en face

que, pour moi, tout cela est terminé. J'ai beaucoup donné pour mon pays. Ce qu'on a fait était peut-être nécessaire, mais ces choses ne sont plus pour moi. Je ne sais plus où est le bien et où est le mal. J'aimerais partir d'ici et ne plus entendre parler de ces histoires.

Jack lui serra la main :

- La frontière entre le bien et le mal n'existe plus Jim, mais ne te fais pas de soucis. Je te promets que plus jamais tu ne seras contacté.

- Merci, tu es un ami.

Jim ouvrit la porte de son GMC puis comme pris d'un remords, il se retourna :

- La Somalie, tu dis ?

- Oui, tu sais Bush puis Obama... Trump ne pourra rien faire. Il va trouver des caisses vides et des montagnes de dettes. Tout Washington sera ligué contre lui pour faire capoter sa présidence. Il ne lui restera qu'à lancer deux ou trois guerres pour détourner l'attention.

- Je comprends... Bon courage ! Fit Jim avant de claquer la porte.

Resté seul sur le bord de l'eau, Jack prit son téléphone et utilisa Viber pour envoyer un pouce vers le bas à l'unique correspondant enregistré sous X dans son répertoire. Sans attendre de réponse, il réinitialisa l'appareil puis le jeta de toutes ses forces dans le lac où il ricocha deux fois avant de sombrer.

Puis pour lui-même :

- Dommage, un iPhone tout neuf !

I-15, Utah, Etats-Unis – le 17 Janvier 2017

J - 298

Jim arriva à la fin de la piste puis s'engagea sur une route asphaltée qui finissait par se fondre doucement dans l'Interstate 15 vers le nord. Il alluma la radio DAB sur une station musicale et effaça de son esprit le souvenir du rendez-vous qu'il venait d'avoir. Pour lui, c'était comme croiser une ex chez Wal-Mart. Il avait fait son temps dans les rouages les plus secrets du *Deep State*, l'Etat Profond, et maintenant, tout cela était fini pour toujours.

Afin de se changer les idées, il composa le numéro de son épouse. Elle décrocha au bout d'un long moment :

- T'es où ? Attaqua-t-elle, tout le monde est là. On ne veut pas commencer sans toi.

- Je ne vais pas tarder. Je suis sur la route. Je voulais te dire un truc.

- Tu vas bien ?

- Oui, je vais bien. On parle quand je rentre

Le projet était de lui dire « je t'aime » mais il eut peur de l'inquiéter. Les sorties romantiques n'étaient pas dans ses habitudes.

Il raccrocha un peu pensif puis, de la poche de sa jaquette, il sortit une pilule jaune et bleue qu'il avala sans eau ; du

Cymbalta 60 milligrammes : l'antidépresseur le plus prescrit aux Etats-Unis. C'est à ce moment qu'il sentit comme une présence et leva les yeux sur le rétroviseur. Une voiture noire semblait le suivre. Aussi loin qu'il put en juger, elle était conduite par un homme seul. Pour plus de sûreté, Jim se pencha vers la boîte à gants et sortit un P226 tactique muni d'un chargeur à 20 coups. Même s'il avait quitté la boîte, ses réflexes d'agent secret étaient tenaces. Comme il aimait le répéter : tu peux toujours sortir le singe de la jungle, mais tu ne peux pas sortir la jungle du singe.

Il posa le pistolet sur ses cuisses et continua à observer le véhicule qui roulait à cent mètres derrière lui. Sur une Interstate interminable comme la I-15, les automobilistes ont l'habitude de rouler au régulateur de vitesse et garder des positions relatives pendant longtemps. Pas facile de dire si on est filé ou pas.

Pour en avoir le cœur net, il accéléra sèchement jusqu'à 100 MPH puis s'engagea pour dépasser un camion semi-remorque Kenworth lancé à pleine vitesse. Jim avait presque fini le dépassement quand le camion fit une embardée violente vers la gauche. Son pare-chocs chromé le toucha au niveau du train arrière envoyant le GMC faire des tonneaux interminables. Le coup ressemblait à la manœuvre PIT utilisée par la police pour arrêter les suspects mais en plus brutal. Le pick-up finit sa course sur le dos dans une clairière pierreuse sur le bas-côté. Impassible, le Kenworth continua sa route comme si de rien n'était.

Dans la minute, la Sonata noire qui le suivait s'arrêta. Son passager mit pied à terre et dévala le talus vers le lieu du crash. Jim était accroché la tête en bas et saignait abondamment.

- Aidez-moi ! Réussit-il à balbutier quand il sentit la présence de l'inconnu

En guise de réponse, l'intervenant posa son sac à dos sur le sol et en sortit un cylindre en acier muni d'un bouton : c'était un pistolet d'abattage qui sert à « étourdir » les bêtes en broyant leur matière cérébrale. C'est ce que l'industrie de la viande a

trouvé de plus *humain*. Il l'appliqua sur la tête de Jim et appuya sur le déclencheur. Une tige grosse comme un tube de rouge à lèvres s'enfonça jusqu'au milieu de son crâne avant d'être brutalement rappelée par un ressort. L'action fut accompagnée d'un splash écœurant. Jim émit un râle et cessa de bouger. A l'autopsie, le coroner ne verra qu'un traumatisme crânien consécutif à un accident de la circulation. A la rigueur, s'il est consciencieux, il cherchera la pièce qui a causé une telle blessure. Il ne la trouvera pas, mais signera le certificat de décès en se grattant la tête.

- Hey ! Ça va ?

Un autre véhicule venait de s'arrêter. Une rousse énorme flanquée de deux adolescents chétifs en surgit.

- Ne venez pas ! Leur cria le tueur. C'est terrible. Je crois qu'il ne va pas bien du tout. Appelez la police s'il vous plaît.

- Elle dégaina son portable, forma le 911 et éclata en sanglots hystériques.

Pendant qu'elle s'expliquait avec l'opérateur qui cherchait à la calmer, l'assassin remonta dans son véhicule et démarra lentement. Alors qu'il s'éloignait, les adolescents prenaient des photos du mort pour les partager sur leur mur Facebook.

Burns, Oregon, Etats-Unis - 3 février 2017

J - 281

La base aérienne de Burns dans l'Oregon n'avait pas connu une telle animation depuis 1974, l'année où elle fut définitivement fermée. Le temps de gloire sous le 634ème Escadron était révolu. Les comptables du Pentagone en avaient voulu ainsi. Même les pilleurs et les vandales ne venaient plus. L'énorme radar primaire croulait sous la rouille, les déjections des pigeons et les nids pourris. Les bâtiments du terminal et les hangars n'étaient que des carcasses qu'une végétation luxuriante finissait de coloniser.

Pourtant, en l'espace d'une demi-heure, une douzaine de limousines aux vitres fumées arrivèrent. Elles se parquèrent devant une tour de contrôle décrépie sortie tout droit d'une ville fantôme. Personne ne descendait.

A dix heures exactement, un Boeing 737-200 entièrement blanc, sans hublots latéraux et sans aucune immatriculation atterrit sur la piste défoncée. Il arriva devant les voitures, fit un grand demi-cercle et s'arrêta sans couper les réacteurs. Un homme d'équipage ouvrit la porte de devant, fit un salut militaire puis déploya un escalier mécanique avant de retourner dans son cockpit.

Le chauffeur de la première voiture descendit et ouvrit la portière laissant le passage à un homme en costume noir taillé sur-mesure. On aurait dit un banquier ou un homme politique de haut niveau si ce n'est un détail singulier dans son accoutrement : il portait un masque vénitien, médecin de peste, couvrant tout le visage et se complétant par une immense coiffe orange. Il marcha rapidement vers le Boeing, escalada l'escalier en aluminium et disparut à l'intérieur.

Un peu plus tard, un autre homme en tenue de carnaval surgit de la seconde limousine. Son masque, un arlequin, était plus exubérant encore avec de grandes plumes bleues et des petites clochettes dorées.

Le troisième marchait avec une canne et son masque écaillé de type Scaramouche affichait un rictus permanent et se prolongeait avec un nez en banane.

Progressivement, toutes les voitures laissèrent débarquer un passager au visage dissimulé.

L'homme d'équipage - en chemise à manches courtes malgré la température glaciale - remonta l'escalier et verrouilla la porte. Sans plus attendre, l'avion se mit à rouler vers la piste. Il marqua un rapide temps d'arrêt à l'entrée de celle-ci puis décolla dans un vrombissement infernal. Quelques secondes plus tard, il disparaissait dans les nuages bas.

A l'intérieur de l'appareil aux murs capitonnés, les étranges comparses avaient pris place autour d'une grande table de réunion ovale. Mis à part un drapeau américain, aucun autre signe ne trahissait une appartenance à une organisation quelconque.

Dès que le Boeing se stabilisa à son altitude de croisière, l'homme aux plumes bleues commença à parler. Sa voix était celle d'une jeune fille par le truchement d'un système électronique caché dans le masque.

- Nous sommes au complet. Comme la dernière fois, Dooku, Roger, Huck, Severus et Juules nous ont rejoints. Je préfère vous parler face à face qu'en ligne. Lors de notre dernière

entreprise, nous avons déploré beaucoup de dégâts collatéraux, mais ceci nous a permis de protéger des millions d'autres de nos concitoyens. Observons une minute de silence pour les morts s'il vous plaît.

Tout le monde baissa la tête, mais la minute ne dura qu'une dizaine de secondes avant que l'orateur ne reprenne :

- Nous avons eu l'équation morale la plus terrible de l'univers : sacrifier 3000 personnes pour que le peuple et la patrie vivent. Messieurs, cette fois, la situation est encore plus terrible qu'il y a seize ans. Notre pays est au bord du précipice. Plusieurs éléments se sont ligués pour créer une menace de dimensions historiques. Nous allons vers une faillite globale qui plongera le monde entier, pas seulement les Etats-Unis, dans un chaos indescriptible. Nous avons une personne ici qui peut parler au nom des autorités financières. Elle vous expliquera mieux que moi de quoi il s'agit.

Il annonça ceci en montrant de la main l'homme au masque grimaçant. Toute l'assemblée se retourna vers ce dernier qui prit la parole :

- Je ne suis pas une personnalité publique. Ce que vous entendez est ma voix réelle. Je vais être assez bref, mais n'hésitez pas à m'arrêter si mon intervention devenait trop technique. Voilà : nous avons un privilège unique qu'aucune nation au monde n'a jamais eu au cours de la longue marche de l'humanité. Nous pouvons imprimer de la monnaie et la diluer dans l'économie mondiale. Ceci nous a permis de créer la grande civilisation qui est la nôtre, mais a aussi donné de mauvaises habitudes aux résidents de la Maison Blanche. Depuis des décennies, les rotatives de la Réserve Fédérale battent à plein régime. Le monde continue à accepter nos dollars, mais nos mathématiciens sont inquiets. Ils ont développé un modèle basé sur 2500 paramètres financiers relevés chaque seconde à travers la planète. Un super ordinateur les digère en temps réel pour nous dire où nous en sommes. Ceci nous permet d'imprimer sans faire sauter la banque. Nous acceptons une glissade progressive de la valeur

du billet vert, mais il y a quelque chose d'inquiétant que j'aimerais vous montrer.

D'une main légèrement tremblante - un début d'Alzheimer - il sortit un papier de la poche intérieure de son veston. Il le déplia soigneusement avant de le faire circuler :

- La courbe que je vous montre a l'air simple, mais elle est basée sur des millions de données. Elle représente la valeur du dollar en fonction de la quantité que nous injectons dans l'économie mondiale. C'est littéralement une dilution et le phénomène ressemble à une titration chimique. Vous observez une baisse progressive de la valeur de la monnaie puis soudainement, un décrochage brutal que nous appelons le Point Marshall.

Il attendit que le papier finisse par faire le tour puis reprit:

- Une fois que nous atteignons le Point Marshall, la moindre injection de dollars causera une dégringolade brutale de sa valeur. Nous pensons que c'est vers cela que nous allons sur un terme assez court.

La salle s'anima :

- Quelle est la fiabilité de votre prévision ?

- Nous travaillons quotidiennement avec ces algorithmes et cela fait dix ans qu'ils nous donnent une prédiction très précise de la valeur du dollar en fonction de ce que nous en produisons. Statiquement, nous sommes au-dessus de 95% de fiabilité.

- Moi, je dis vendons de l'or pour acheter des dollars et les retirer de la circulation. Ceci maintiendra le cours encore longtemps.

L'homme qui venait de parler avait une voix de Mickey Mouse qui tranchait de manière grotesque avec sa stature et son langage corporel de militaire. D'autres lui emboîtèrent le pas :

- Oui, vendons-le !

- L'or est à plus de 1200 dollars l'once et on en a des tonnes au Kentucky. Achetons les dollars excédentaires et détruisons-les.

- Pas besoin de les détruire. Il suffit de les garder en réserve et de les relâcher sur une longue période de temps. L'opération est gratuite, parla un autre.

Celui qui semblait être le maître de cérémonie frappa sur la table avec un petit marteau en bois comme ceux des juges de paix.

- Messieurs, laissons notre spécialiste reprendre la parole. J'aimerais qu'il nous dise ce qui se passe une fois que le marché atteint le Point Marshall.

- Merci de me redonner la parole. Je vais rapidement vous répondre sur l'or et puis j'explique la suite. Tout d'abord, nous ne stockons pas beaucoup de dollars. Ils nous coûtent moins cher d'imprimer qu'à stocker. La notion de « gratuit » n'est pas la même quand on est la Fed. L'année dernière, nous avons détruit un lot de 1000 milliards de dollars et nous les avons réimprimés plus tard quand nous en avons besoin. Pour l'or, puisque vous êtes assis, je vous l'annonce : il n'y a plus de lingots à Fort Knox.

Un brouhaha indescriptible agita l'avion. Il eut fallu une bonne minute de coups de maillet pour ramener le calme.

- L'or est une variable d'ajustement pour stabiliser la monnaie, mais nous l'avons déjà utilisée à de maintes reprises. Nous vendions de l'or et nous détruisions pour toujours les dollars qu'on nous donnait en échange. Cela a bien fonctionné pendant quelque temps et nous avons même obtenu une belle appréciation face à l'Euro. Par contre, cette valorisation a initié de nouvelles tentations chez les politiques et nous avons fini par imprimer le double de ce que nous avions si difficilement retiré de la circulation. Madame Merkel a flairé le coup en 2013 et elle a soudainement exigé le rapatriement des stocks d'or allemands qui sont entreposés chez nous. Ils voulaient 84 tonnes. On en leur en a lâché 5 puis on s'est arrangé pour leur faire changer d'avis en 2014. Quelques dossiers de l'époque 39-45 ont un peu aidé à faire avancer les choses. Avec ce pays, ces anciennes recettes marchent toujours.

- L'affaire des diesels Volkswagen, c'était vous ?
- Ils ont vraiment triché sur les sondes, mais disons que nous avons attendu le « bon moment » pour faire notre devoir civique et avertir les autorités. Nous maintenons des dossiers de ce genre sur tout le monde, mais nous ne pouvons pas tenir la planète entière avec le chantage.
- Vous avez raison. Trop de chantage, tue le chantage !
- Concrètement, il reste combien d'or maintenant ?
- Concrètement, rien. Même les 5 tonnes qu'on a rendues aux Allemands venaient de l'Equateur. Le président Rafael Correa était à court de cash pour son programme de « Justice Sociale » et nous avait appelés au secours. Il risquait la révolution s'il ne trouvait pas du liquide au plus vite. On a mis Goldman Sachs sur la transaction pour éviter de paraître trop intéressés par le métal. L'Equateur a obtenu des lignes de crédit et nous 13 tonnes d'or rapatriées par l'US Air Force en 2014, mais déjà tout a été dispatché depuis. Avec la Maison Blanche, nous avons réussi à faire disparaître les 7 derniers rapports d'audit de Fort Knox. On ne voulait pas effrayer le public et causer la panique, mais la pression monte. On ne tiendra pas beaucoup plus longtemps.

Puis portant sa main à la poche de son veston, il sortit un autre document qu'il fit circuler dans l'assistance :

- Le dernier rapport d'audit de l'or. Il tient en une seule feuille.
- Des pièces ! Lança une voix dans l'assemblée.
- Oui, messieurs, les 30'000 soldats de la garnison veillent sur des étagères vides sinon une boîte à chaussures contenant la bible de Thomas Jefferson et dix pièces double Eagle 1933 d'une valeur faciale de 20 dollars. C'est tout le trésor des Etats-Unis d'Amérique aujourd'hui.
- Ces pièces sont à Fort Knox ?! Je croyais qu'elles avaient disparu avec la chute des tours jumelles de New-York !
- C'est ce qui a été initialement communiqué, mais elles avaient été sorties du World Trade Center en juillet 2001. Nous

ne pouvions pas nous permettre de les perdre.

- Messieurs, ne nous dites pas que vous pensez sauver les Etats-Unis d'Amérique avec dix malheureuses pièces de vingt dollars !

- Ces pièces sont d'une valeur inestimable, répondit l'homme au rictus, mais effectivement, elles ne nous sauveront pas. Je reviens à mon Point Marshall si vous permettez : quand ce point sera atteint, le dollar plongera brutalement. La chute sera vertigineuse et impossible à bloquer une fois qu'elle commence. Nous avons rencontré les opérateurs les plus puissants de Wall Street et ils sont unanimes : ils ne pourront rien faire. Le billet vert perdra 98 % de sa valeur en une seule séance. L'économie de notre pays sera rayée de la carte. Tout ce qui permet le maintien d'une société organisée cessera. L'homme tuera l'homme pour un bout de pain ou un bidon d'essence. Une épicerie aux étagères pleines vaudra plus qu'une banque cotée au Dow Jones. Le pillage et l'anarchie seront la norme. Nos concitoyens sont armés. Ils vont vider leurs cartouches les uns sur les autres et nul ne sait où cela s'arrêtera. La catastrophe s'étendra partout dans le monde. Tous ceux qui ont des billets verts vont se retrouver nus. Des révolutions éclateront, d'autres s'éteindront. Des régimes tomberont et ne seront remplacés par personne... Ça sera la pagaille à l'échelle mondiale avec plusieurs millions de morts par jour.

Le silence tomba dans la salle de réunion. Même le ronronnement régulier des réacteurs se faisait oublier. Un ange passa. Ses ailes étaient recouvertes de billets de cent dollars.

- Quand est-ce que vous pensez que ce foutu Point Marshall sera atteint ?

- Initialement, on a pensé qu'il était loin. On parlait de 2040. Puis, quand on a refait les calculs, on a trouvé qu'il se situait vers 2027. Puis 6 mois plus tard, le super-ordinateur donnait 2020. Hier, il indiquait fin 2018 tout au mieux.

- 2040, 2018, votre modèle n'a pas l'air précis ?

- Au contraire. Mais ce qu'on a remarqué, c'est que plus nous allons vers ce point, plus il vient vers nous également. Nous diluons les dollars dans l'économie mondiale. Or, la partie de cette économie qui se traite en dollars est en train de se réduire comme peau de chagrin. En 2014, la VTB – une des plus grandes banques russes – a signé un accord avec la Chine pour que les transactions internationales soient libellées en Roubles ou en Yuans. Maintenant, il y a pour cent milliards de dollars de marchandises qui circulent entre la Chine et la Russie sans qu'un seul dollar ne soit échangé. Ceci a donné des idées à l'Inde, l'Afrique du Sud, la Lybie, le Brésil... Nous avons toujours bien compris ce risque et c'est pour cette raison que notre politique étrangère est basée sur l'ouverture de plus en plus de marchés quitte à envoyer les Marines pour renverser les pouvoirs réticents. Le vase dans lequel nous diluons doit sans cesse grandir pour accommoder notre production. Maintenant, nous sommes dans une période où les choses reviennent en arrière et tous les Boys du monde n'empêcheront pas la chute. Ceci fait que nous atteindrons le point critique plus rapidement que ce que nous avons prévu au départ. Nous diluons dans un vase qui devient de plus en plus petit.

L'homme aux plumes bleues prit la parole :

- J'espère que vous avez tous bien compris où nous en sommes.

Il jeta un regard circulaire pour observer quelques acquiescements puis continua :

- Le système actuel va vers une chute globale d'ici l'année prochaine. Ceci est une certitude mathématique. Nous ne pouvons pas rester les bras croisés. Voici un plan qui a été mûrement réfléchi : depuis plusieurs années, nous négocions le « Traité Transatlantique », le TTIP, avec l'Europe. Ce continent est très riche mais très complexe. Il ne s'ouvre pas avec des bottes et des canons. Ce traité nous offre le marché européen sur un plateau d'argent. Imaginez deux fois plus d'habitants qu'aux Etats-Unis à la disposition de notre économie. C'est un Eldorado : systèmes de santé, transports,

retraites, compagnies étatiques, administrations... Puis on aura une ouverture avec l'harmonisation des normes : tous nos produits et services seront directement commercialisés en Europe et sans barrières. Le but ultime sera d'attacher le dollar moribond à l'Euro avant de les fusionner en une monnaie unique contrôlée par la Réserve Fédérale. Ce plan avançait à merveille. Les seules protestations que nous entendions venaient de la Russie et de quelques groupuscules anarchistes. Sauf que récemment, nos partenaires en Europe nous ont averti que le projet commence à être connu du grand public et l'opinion dominante y est hostile. La gauche a peur des privatisations et la dérégulation alors que la droite nous déteste. Cette résistance n'a pas été prise au sérieux par les négociateurs, mais aujourd'hui, on se réveille au fait qu'elle menace l'avenir du TTIP. De plus, nos cousins britanniques ont eu vent de nos intentions et ont décidé de nous entuber en permettant à leur peuple de voter contre l'Europe. Le Royaume-Uni n'a pas fui l'UE avec le Brexit, mais le TTIP. En France, en Autriche et aux Pays-Bas, on vote pour des partis nationalistes toujours dans l'esprit d'avoir plus d'indépendance vis-à-vis de l'économie globale que nous contrôlons. Tout notre édifice risque de s'écrouler.

- Pff, le Brexit... Que suggérez-vous ?

- Messieurs, disons tout simplement qu'il nous faut un « évènement catalyseur ». Quelque chose d'une ampleur telle qu'elle agira comme un électrochoc sur des centaines de millions de gens en Europe. Ils demanderont notre secours. Ils seront prêts à tout signer pour obtenir un peu de sécurité. On doit leur faire toucher du doigt que le monde est devenu une place très dangereuse et que l'alliance avec nous est la seule voie raisonnable. Quelque chose qui cimentera l'Europe et nous l'offrira sur un plateau.

- Il nous faut un Pearl Harbour, lança une voix

- Ou un 11 septembre !

Espace aérien de l'Idaho, Etats-Unis - 27 mars 2017

J - 229

Le Boeing volait en silence radio à travers des couloirs aériens militaires et maintenait un niveau de vol non-standard. Les radaristes et autres contrôleurs avaient reçu l'ordre de l'ignorer. Au transpondeur, les pilotes affichaient 1255 ; le code des avions de lutte contre l'incendie.

Dans la cabine, la réunion durait depuis 3 heures déjà. Le maître de cérémonie frappa avec son marteau pour ramener le silence :

- Messieurs, cet avion n'en n'a pas pour trop longtemps en termes de carburant et nous sommes à une bonne distance de l'aéroport. Je souhaite clore les délibérations au plus vite. Dès que vous tombez d'accord sur un lieu et une date, je donne l'ordre aux pilotes de revenir.

- Nous sommes tous d'accord sur le 11 novembre. Pour les amateurs de symbolisme, cela donne deux fois le nombre du chaos : 11/11. Nous pensons que l'impact visuel de ce chiffre est assez fort pour rester imprimé dans les esprits pendant des générations. Vous vous souvenez que le 11 novembre 2001 était la deuxième date choisie pour New-York en cas d'annulation du show en septembre. C'est dans cette même

salle volante que nous avons choisi New-York et le 9/11. Je vous demande la même détermination qu'à l'époque.

- Est-ce que quelqu'un a une objection pour la date du 11 novembre ?

- C'est mon anniversaire, mais j'aime bien la symbolique derrière. Je dis allons pour le 11 novembre 2017 !

D'autres acquiescèrent.

- Je note que c'est approuvé à l'unanimité. Maintenant, il me faut un lieu.

- On a dit que Londres est une mauvaise idée. On ne pourra jamais doubler le MI6. Ils vont nous griller au moment où l'on bougera le premier pion. De plus, la ville est quadrillée d'un demi-million de caméras de surveillance. Même si juste la moitié fonctionne, c'est trop. En plus, la parano vient de monter d'un cran avec l'attentat du pont de Westminster. L'un de vous avait suggéré l'Italie. Vous aviez répondu que Rome est une ville chaotique en temps normal. Une opération psychologique a besoin d'un terrain bien ordonné pour commencer. Nous avons exclu Berlin pour des raisons similaires à Londres. La Suisse est un pays neutre que nous voulons tous laisser en dehors de tout ça ?

- Pas la Suisse ; non ! On en aura besoin pour négocier plus tard.

- Reste donc Paris. Nous avons parlé des avantages et inconvénients de ce choix et il est resté dans la liste. Je vais donc faire voter pour Paris et je rappelle qu'on a besoin de votre unanimité pour agir. Pour Paris à main levée s'il vous plaît !

Toutes les mains se levèrent. L'homme aux plumes bleues parcourut l'assistance avec son doigt en comptant mentalement.

- Qui est contre ?

Personne ne bougea.

- Okay, adjugé. Bienvenue à Parisse. Vous voulez de la baguette mademoiselle ? Dit-il en français approximatif.

Un rire général et gras salua la prestation. Il ne fut interrompu que par l'explosion d'un bouchon de Champagne millésime 2001.

Burns, Oregon, Etats-Unis - 27 mars 2017

J - 229

Le 737 se posa avec une douceur calculée sur la piste défoncée. Accrochés aux commandes, les pilotes cherchaient délicatement à éviter les lézardes et crevasses qu'ils avaient repérées. Pendant quelques secondes, la cabine fut secouée de soubresauts violents puis les choses se calmèrent dès que la vitesse chuta en dessous des cinquante nœuds.

L'avion arriva devant les limousines et s'arrêta après un dernier virage en majestueux arc de cercle. Un homme d'équipage ouvrit la porte de devant et le manège recommença. Un par un, les étranges occupants rejoignaient leurs limousines respectives.

Pendant ce temps, tout en haut de la tour de contrôle, un homme était couché sur le sol et observait à travers une fente dans le mur. Il avait escaladé l'édifice à grande peine, mais depuis son nid d'aigle qu'il occupait depuis 2 jours, personne ne pouvait le voir.

Victor Snetkov était sur le coup de ce Boeing depuis six mois. L'appareil avait été repéré à faire un manège pas très net dans

des aéroports Ukrainiens durant le plus haut de la crise de Crimée. Dans la confusion générale, aucun service n'avait remarqué que cet avion apparaissait toujours sur les points chauds puis disparaissait en quelques heures. C'est un *spotter*, un gars à la veste bouffante rouge passant sa vie à photographier les trains et les avions, qui - sans le vouloir - déclencha l'alerte. En mettant en ligne une collection de 45 images représentant plusieurs rotations sur l'aéroport militaire de Simferopol, il attira l'attention d'un officier de renseignement du SBU basé à Kiev. Ce dernier, en comparant ces mouvements aux listings officiels de l'aéroport, ne trouva aucune trace documentée du passage de ce Boeing. Quelqu'un, en haut lieu, dissimulait ses mouvements.

Pendant des mois où l'affaire moisissait sans avancer d'un iota, ce Boeing est devenu la mouche qui empêche de dormir en volant dès qu'on éteint la lumière. Malgré les relations tendues avec la Fédération de Russie, le FSB, ex-KGB, avait toujours ses obligés au SBU. Jusqu'au Kremlin, des agents avec plein d'étoiles sur les épaules devaient expliquer chaque lundi matin ce qu'ils comptaient faire durant la semaine pour percer le secret de ce foutu avion.

Cet état de choses continua jusqu'au jour où Victor et son équipe s'arrangèrent pour injecter un micro passif dans le capitonnage de la cabine. Pendant des mois, ils avaient surveillé tous les vols entre les USA et l'Europe. En retirant les vols de ligne, les vols officiels, les jets privés des célébrités et les vols entre les bases militaires, ils arrivèrent à un lot dit « intéressant » qu'ils traquèrent par des étiquettes qui couvraient un mur entier.

C'est un hasard, un miracle, qu'ils attendaient. Le 31 décembre 2016, en plein tempête au-dessus de l'ouest de la Pologne, un Boeing déclara une urgence et atterrit à l'aérodrome de Rzeszów-Jasionka. Une panne de moteur l'avait obligé à se poser et l'équipage fut transporté à l'hôtel du Diamant Bleu de l'autre côté de l'autoroute qui longeait la piste. Alors que les pilotes prenaient possession de leurs chambres, un triréacteur Yak-42 venant de l'Est bravait les

éléments pour arriver à Rzeszów avant le lever du jour. L'équipe technique du FSB qu'il emportait avait pour mission de placer un objet de 30 grammes à bord du Boeing. C'était un micro et un émetteur placés dans une ogive qui ressemble à une balle de 7.62. Un pistolet permettait de la noyer dans un fauteuil, un coussin ou un capitonnage sans laisser la moindre trace.

Pour ne pas se faire détecter, le micro n'émettait pas en temps réel, mais enregistrait tout dans une puce qui peut stocker des heures de conversation. Depuis, le mystérieux 737 anonyme n'était plus un OVNI. Il était traqué où qu'il allait. A chaque occasion, un puissant émetteur envoyait un code sur une fréquence spécifique et le micro répondait par le contenu de la puce. Il fallait juste être suffisamment proche pour que le signal passe. Deux cent mètres étaient la portée maximale. L'enregistrement était rarement exploitable directement. Mais une fois qu'il passait dans un laboratoire qui filtrait le bruit et amplifiait les fréquences vocales, les conversations tenues dans la pièce reprenaient vie.

Pendant que les limousines partaient l'une après l'autre, Victor observait nerveusement l'indicateur de téléchargement sur l'écran d'un boîtier électronique. Il indiqua 100 % au moment où les portes de l'avion se refermaient.

Deux jours plus tard, il livrait une clef USB au 33 de la rue Volodymyrska à Kiev. Le soir même, il vendait une copie à un mystérieux correspondant à l'accent italien, mais aux bonnes manières pour 78'000 Euros versés sur un compte à la Banque Transatlantique de Jersey.

Langley, Virginia, USA – 2 Avril 2017

J - 223

L'analyste faillit se ramasser en tournant brutalement dans le couloir en marbre astiqué de la section *Signals Intelligence* de la CIA. Malgré son jeune âge et sa tête de missionnaire mormon, Dallin était l'un des meilleurs hackers de l'Agence.

Il appliqua sèchement son badge RFID contre une serrure électronique et une porte en acier coulissa. Il entra dans une salle sans fenêtres dotée d'un mur couvert d'écrans de télévision. Il s'engagea dans un long corridor et s'arrêta devant une porte surmontée d'une petite caméra à large champ de vision. Elle s'ouvrit avant qu'il n'eût le temps de sonner.

Il se retrouva face à un bureau occupé par un homme athlétique dont la chevelure commençait à grisonner. Dallin claqua une clef USB de 512 Giga comme si elle eut été le dernier domino d'une partie importante.

- Je l'ai eu ! Annonça-t-il triomphalement. Tout est ici. J'ai siphonné l'intégralité de son serveur.

- Bravo ! Je savais que je pouvais compter sur toi. Mais tu me raconteras les détails un autre jour

- Nous l'avons localisé en France. Pas loin de Paris. Il utilise un modem ZyXEL D1000. Ils ont un défaut qui les fait écouter sur le port 7547. J'ai pu me connecter sur son interface d'administration puis ouvrir une session sur un serveur de sauvegardes qui se trouvait dans son réseau local. Ça m'a pris toute la nuit mais, j'ai remonté 22000 fichiers ! Expliqua tout de même Dallin

- J'espère qu'il n'en saura rien !

- Non, c'est cela la magie avec ce modem. Ça ne laisse aucune trace. J'ai même supprimé les logs avant de me déconnecter. Il n'en saura jamais rien.

- Magnifique. Rentre dormir maintenant. Je m'occupe du reste. N'en parles à personne.

- A personne ! Promis le jeune en partant.

Resté seul, l'homme brancha la clé USB sur son ordinateur et commença à parcourir les dossiers. Il siffla d'admiration. Tout le *Vault 13* de Wikileaks, le plus secret, était là. Des fichiers si sensibles que la majorité des employés de la CIA n'y ont pas accès et ne connaissent même pas leur existence.

Son attention fut attirée par un dossier nommé « D-Trump ». Il eut un mouvement de surprise. Le nouveau président occupait le bureau ovale depuis moins de 3 mois et il était déjà dans les petits papiers d'Assange.

L'affaire avait commencé quelques jours plutôt quand le jeune analyste lui avait fait part d'une découverte étonnante. Un blogueur semblait savoir d'avance les divulgations de Wikileaks sur la CIA. Ses articles comportaient toujours des insinuations qui se trouvaient confirmées quand les documents étaient rendus publics. On théorisa qu'il était probablement un membre de la secrète nébuleuse devenue la bête noire des services américains.

Comme les jeunes recrues avaient envie de se distinguer, ils furent mis sur le coup. Le premier jour, ils purent obtenir son adresse IP en piratant un compte modérateur d'un forum où il avait ses habitudes. L'ancienne version de SMF qui était le

moteur du forum avait une douzaine de failles de sécurité documentées plus une tripotée d'autres découvertes et gardées secrètes pour l'usage exclusif de l'Agence.

Par contre, la CIA n'envoie jamais de commissions rogatoires à des fournisseurs d'accès internet pour identifier des utilisateurs. Elle-même utilise des méthodes de cowboy moderne qui ne tiendraient jamais devant un tribunal digne de ce nom. Pour « logger » leur gars, ils durent attendre que cette même IP soit utilisée ailleurs. Moins de 48 heures plus tard, elle apparut sur iTunes. Un compte répondant à cette IP fut utilisé pour acheter un jeu. Ils eurent le nom et l'adresse postale. Son compte Facebook utilisait une photo de profil devant un bureau sur lequel était posé un énorme ordinateur de *gamer* et un modem ZyXEL D1000 avec deux antennes pointant vers le ciel. Le soir même, pendant qu'il était à un concert dont il flashait les tickets sur Twitter, la CIA utilisait comme passerelle un serveur Windows piraté à l'Université Technologique de Moscou pour prendre possession des fichiers du *Vault 13*.

Langley, Virginia, USA – 2 Avril 2017

J - 223

Le dossier Donald Trump ne contenait que quelques fichiers PDF et des photos de presse. L'un d'eux, nommé « *Trump lance les chiens* » attira son attention. Il l'ouvrit en premier. Il ressemblait à un brouillon d'article de journal :

« On savait que le nouveau président ne croyait pas au réchauffement climatique, mais on sait aujourd'hui qu'il doute également de la version officielle du 11 septembre.

D'après nos informations exclusives, la Maison Blanche a créé une commission d'enquête plénipotentiaire répondant uniquement au président. Des agences étatiques de premier plan, dont le FBI, se sentent dans la ligne de mire. La CIA a accueilli la manœuvre avec beaucoup d'hostilité ce qui explique les tensions avec la nouvelle Administration dès la première semaine après la passation de pouvoir.

On se souvient qu'en novembre 2016, le candidat Trump avait répondu à des « Truthers » qui l'interpelaient en marge de son meeting que l'enquête originale était « un fiasco » et qu'il fallait l'ouvrir de nouveau afin de répondre aux questions restées en suspens dont celle du WTC 7 qui s'écroula alors qu'aucun avion ne l'avait touché. Hasard de campagne ou

provocation volontaire, ces propos avaient été tenus à Henrico County, Virginia, non loin du quartier général de la CIA.

Par contre, ce que des documents obtenus par Wikileaks révèlent est absolument ahurissant : alors que la commission d'enquête vient à peine de commencer son travail dans le climat houleux que l'on sait, une incroyable collection de cadavres jalonne sa route. Il semblerait que la CIA soit en train de se débarrasser de tous ceux qui pourraient être appelés à témoigner. Est-ce un aveu de culpabilité ? Suicides, accidents, noyades, morts subites... ça tombe comme à Stalingrad. A ce rythme, l'ambitieuse commission Trump n'aura aucun interlocuteur qui se trouvait aux environs de New-York ce fatidique 11 septembre 2001. »

Bill - c'était son nom - sentit ses cheveux s'hérisser sur sa tête. Machinalement, il ouvrit le nœud de sa cravate qui l'oppressait. Par déformation professionnelle, son visage restait impassible genre joueur de poker mais il sentait de l'acide couler dans ses veines. Tout le mois de septembre 2001, il était en opération à Manhattan. Il avait même quitté la tour Nord du World Trade Center à 8:36 soit dix minutes avant l'impact avec le vol 11 d'American Airlines. Il ne savait pas tout, mais il en savait trop ; assez pour se faire liquider si la CIA commençait à faire le ménage.

Bill n'avait pas accès au registre du personnel de l'agence, mais il disposait qu'un petit programme, genre rolodex électronique, permettant d'obtenir un numéro de routage pour le courrier interne à destination d'employés de sa section ; la section Delta. Il chercha le premier nom dont il se rappela : « Juan Wild ». La fiche apparut en grisé et le statut montrant « inactif depuis le 15 mars 2017 ». Inactif ne voulait pas dire mort. Une mutation vers un autre service, une démission, un départ à la retraite... donnent le même statut sur la fiche. Il chercha Sancho Perez. Le système retourna « inactif depuis le 21 février 2017 ». Douglas Mortimer « inactif depuis le 12 mars 2017 ». Tomas Blanco « inactif depuis le 3 mars 2017 »...

Dans sa section, chaque agent portait un nom d'un personnage de la trilogie de westerns spaghetti de Sergio Leone. La section Delta était présente sur trois Etats et plusieurs postes à l'étranger mais tous les pseudonymes dont il put se souvenir renvoyaient un statut inactif. Cela ne voulait rien dire. Les anciens copains ont peut-être changé de service ou bien ce foutu programme rolodex écrit en Java racontait n'importe quoi.

Sur le mur en face de lui, un écriteau en bois clamait : « *La présomption n'est pas le maillon d'une chaîne. Elle est le filament d'une corde* ». Toutes ses enquêtes suivaient ce principe : assembler des filaments sans jamais croire au hasard. L'autre difficulté du métier était de participer à des conspirations sans jamais croire soi-même aux théories de la conspiration. Le terme dérogatoire de « conspirationniste » avait été inventé par la CIA elle-même pour discréditer tous ceux qui remettent en cause les versions officielles aussi fumeuses soient-elles.

Bill entra deux noms que le rolodex montrait comme actifs. Il souffla de soulagement puis sourit en pensant qu'il avait failli - l'espace d'un instant - tomber dans la paranoïa. Durant ce moment, il réalisa qu'il ne savait rien de la CIA. Il avait passé la moitié de sa vie au Service Action mais son champ de vision n'allait pas plus loin que ce bureau, un cagibi glorifié, et les missions auxquelles il avait personnellement participé et dont il ne connaissait jamais les vrais buts. C'était inquiétant, peut-être même humiliant, mais les activistes de Wikileaks en savaient plus que lui sur cette agence à trois lettres. Après toute une carrière dans le renseignement, il était réduit à commettre l'inavouable : pirater des ordinateurs de gosses à l'autre bout du monde pour obtenir des informations sur son propre employeur. Depuis sa création par un décret en 1947, la CIA a grandi au point de devenir un monstre doté d'une volonté propre ; et qui, parfois, échappe au contrôle de ses créateurs qui n'arrivent plus à en saisir les contours.

- Personne ne connaît la CIA. Même pas la CIA ! Dit-il pour lui-même en se levant comme frappé d'une révélation.

Il ferma sa session, ramassa les clés de son véhicule et claqua la porte du bureau. Au dehors, la nuit fraîche et étoilée remonta en lui sentiment de liberté. On disait que des gens devenaient fous à force de travailler dans des locaux sans fenêtres. La lumière du jour retransmise par téléviseurs était une idée des psychiatres pour diminuer le nombre de suicides ; ça ne marchait pas sur tout le monde.

Le parking était presque vide. Sa Ford Mustang GT500 trônait au milieu, non loin d'un morceau original du Mur de Berlin couvert de graffitis. Ils proclamaient « Liberté », « Démocratie » et en Allemand « Endlich Frei », enfin libre ; tout un programme.

Il roula lentement jusqu'à un centre de sécurité aussi impressionnant qu'un poste de frontières avec le Mexique. Sauf que là, on ne passait pas illégalement. Il contourna deux chicanes de plusieurs tonnes puis la dernière barrière lui céda le passage et il s'engagea sur le boulevard Dolly Madison en direction du Potomac.

Deux kilomètres plus loin, un fourgon noir le dépassa. Il se plaça devant lui comme pour prendre la bretelle de sortie puis, soudainement, la porte arrière s'ouvrit. Bill eu juste le temps d'apercevoir un homme tenant sur l'épaule une sorte de tube en métal. Il donna un brutal coup de volant et l'instant d'après une formidable explosion déchira la nuit.

La grenade lancée par le canon antichar Carl Gustav explosa sur l'asphalte. Poussée par le souffle, la voiture fit une embardée presque fatale que Bill récupéra par un autre coup de volant. Impassible l'assaillant rechargeait déjà. Il prenait son temps. Il savait qu'un seul coup au but suffirait.

Bill pressa sur l'accélérateur et la Ford bondit pour venir se placer à quelques mètres derrière le fourgon. Le tireur, un moustachu à la tête de Latinos, fit la grimace. Il ne s'attendait pas à ce coup d'échecs. Maintenant, la voiture était si proche que s'il l'atteignait avec une roquette, lui-même ne survivrait pas au souffle de l'explosion. Il cria au chauffeur :

- Accélère !

A ce jeu, le fourgon n'avait aucune chance. Son moteur donnait tout ce qu'il pouvait, mais la Ford le collait sans le moindre effort. Le tireur gardait le doigt sur la détente attendant l'opportunité de frapper.

Bill colla soudainement l'accélérateur au plancher. Son parechocs heurta l'arrière du fourgon dont les portes se refermèrent brutalement. Puis il freina jusqu'à faire fumer les pneus alors que le fourgon explosait. En tombant à la renverse, le tireur avait involontairement crispé la main sur la détente.

Les flammes s'élevaient à vingt mètres de haut quand Bill passa au ralenti devant la carcasse. La roquette tirée depuis l'intérieur avait déchiré le fourgon comme une boîte de conserves de sardines. Satisfait que ses poursuivants soient en train de brûler vivants, il fit demi-tour et fonça pour rejoindre la route 267. Elle menait tout droit à l'aéroport de Washington Dulles. En poussant le moteur V8 à ses limites, il y arriva en vingt minutes.

L'aérogare était presque vide. Les restaurants avaient fermé et les derniers employés s'apprêtaient à partir pour la nuit. Quelques touristes fauchés dormaient sur des marches d'escalier en attendant les vols du matin. Lui, il ne pouvait pas attendre le matin. Ceux qui avaient voulu le tuer mettraient une heure ou deux pour réaliser que leur plan n'a pas marché. Peut-être s'en rendraient-ils compte plus rapidement si les chaînes de télévision locales envoyaient des journalistes versés dans le sensationnel faire un direct depuis le lieu de « l'accident ». La ville n'avait jamais semblé aussi hostile : il fallait s'archer. Le matin, il sera trop tard.

A l'autre bout du terminal, il avisa un guichet où il y avait de la lumière. Le tableau des départs montrait deux vols qui n'étaient pas encore partis : Lufthansa 415 pour Munich à 22:30 et Turkish Airlines 008 pour Istanbul à 23:00. Le premier vol était déjà fermé et le second allait l'être bientôt.

Il arriva devant le guichet. L'hôtesse qui allait boucler le dévisagea presque avec hostilité mais se radoucit quand il

claqua une carte American Express et son passeport. En trois minutes, la transaction fut réalisée ; au prix fort.

- Porte B41 et vous n'avez pas besoin de courir. Ils ont trente minutes de retard ce soir.

Il était près de minuit quand l'Airbus A330 s'arracha lourdement du sol. Bill regardait les lumières de la capitale américaine disparaître lentement alors que l'avion prenait de l'altitude en virant vers le nord-est.

Istanbul n'était que le premier segment d'un long périple pour semer d'éventuels poursuivants. La CIA est très mauvaise aux jeux de cache-cache. Même Ben Laden est mort et a été enterré dans un village afghan sans que jamais ils ne puissent mettre le grappin dessus.

Paris, 12 avril 2017 - 3 heures du matin

J - 213

Le Magirus du SDIS 75 fonçait toutes sirènes hurlantes en direction de la porte de la Chapelle. Les lumières rouges et bleues du gyrophare se réfléchissaient sur les visages fermés des pompiers qui s'accrochaient sur la banquette. Le système de navigation indiquait une ETA de trois minutes. A cette heure de la nuit, avec une circulation quasi-nulle, on pouvait lui faire confiance.

Soudain, une voix éclata simultanément dans les deux haut-parleurs reliés à la radio de bord:

- Voiture 11, Police Nationale, sur site. Accident de la circulation impliquant un seul véhicule de type Renault Mégane. Véhicule en feu contre la pile du pont de l'avenue de la Porte d'Asnières. Conducteur encore à l'intérieur. Demandons renforts à toutes les unités à proximité.

Les pompiers échangèrent un regard inquiet mais restèrent silencieux. Dans le métier, quand on ne dit rien, c'est que c'est grave.

L'officier qui était au volant appuya imperceptiblement sur l'accélérateur et réprima un juron quand il se rendit compte qu'il avait déjà pied au plancher. Une pointe à 105 km/h : le moteur ne pouvait pas donner plus.

Après un long virage, ils déboulèrent sur la scène. Une Clio de la police, portes avant ouvertes, était arrêtée en travers de la chaussée. Un peu plus loin, deux agents de l'ordre tentaient vaillamment d'éteindre un énorme incendie à l'aide d'un extincteur pas plus grand qu'une bouteille d'eau minérale.

Les hommes du service départemental d'incendie et de secours parisien mirent pied à terre et sans la moindre concertation visible, chacun prit son rôle. Les deux premiers déroulèrent la lance tandis que leurs collègues ouvraient les vannes de la pompe.

Les trombes d'eau ne semblèrent pas affecter les flammes qui montaient presque jusqu'au tablier du pont. Casques F1 fermés, les pompiers s'approchaient de plus en plus en dirigeant le jet vers l'habitacle comme si cela pouvait faire une différence pour son occupant.

Sous l'effet de la chaleur, le goudron autour du véhicule commença à fondre et former des cloques en bouillant. Le pompier qui dirigeait la lance se retourna vers son collègue.

- On recule de deux mètres ! Cria-t-il

- Deux mètres ! La pression est au max !

Pendant ce temps, le chauffeur appelait des renforts à la radio. D'habitude, ils éteignaient un incendie de véhicule léger avec le contenu de la tonne-pompe mais là, ils sentaient la situation leur échapper. Si les flammes endommagent les rails de la SNCF, les pendulaires parisiens allaient se réveiller avec une mauvaise surprise.

Escorté par deux motards, un second camion, immatriculé dans le 9-3, arriva en remontant le périphérique en sens inverse. Au moment où il s'arrêta, il activa un canon à neige carbonique comme ceux utilisés dans les aéroports. Des cataractes blanches enveloppèrent la Mégane. L'incendie s'étouffa net laissant place à une fumée âcre qui s'échappait par gros bouillons en remontant dans le ciel étoilé.

Les hommes s'approchèrent. Plusieurs Maglites furent pointées sur l'habitacle dont ne subsistaient que les parties métalliques. Le plastique et le tissu s'étaient volatilisés. A la place présumptive du conducteur se tenait un squelette noirci qui penchait sur le volant réduit à un simple anneau en acier. Une odeur écœurante de chair brûlée agressait les narines.

- On ne touche à rien, lança un des policiers avec une voix tremblante, j'appelle la permanence du procureur

Paris, 12 avril 2017 - 11 heures

J - 213

- Pour être parfaitement honnête avec vous, tout ce qui en restait tenait dans un seau. Vous êtes de la famille?
- Non, je suis un collègue, répondit sèchement Luc en flashant sa carte de l'OCLCO
- Je suis désolé, répondit le laborantin abandonnant son air enjoué. Patientez ici, je vais appeler le docteur.

La salle d'attente, aussi vaste qu'un hall de gare, était conçue pour intimider; murs blancs, poutres apparentes en métal, des fenêtres hautes aux proportions d'un cercueil et un éclairage complété au néon. Une plante en plastique représentait la seule tentative, quoique ratée, d'humaniser l'endroit. Dans un autre coin, une femme de ménage asiatique habillée tout de blanc essuyait le sol déjà propre avec une application exaspérante.

Une double porte en aluminium s'ouvrit bruyamment laissant passer un géant en blouse blanche. Il arriva sur Luc en tendant une énorme paluche froide et dérangeante :

- Un revenant ! Qu'est-ce que vous faites ici mon vieux ? Vous rempilez pour la crim' ?

- Je suis au crime organisé maintenant. Avant on faisait dans le tout-venant. La personne que vous avez dans le seau c'est Morin.

- Je sais, c'est terrible, fit le médecin en passant sa main sur sa calvitie naissante. On n'a pas d'identification formelle à ce stade et je crois qu'elle prendra du temps. On a téléphoné au dentiste. Il doit avoir des empreintes dentaires qui datent un peu mais il va nous les envoyer. Nous sommes en mode « mieux que rien ». Les pompiers n'ont pas ramassé grand-chose. Vous voulez jeter un coup d'œil?

Luc acquiesça en se demandant ce que ça lui ferait de voir une personne avec laquelle il avait mangé la veille réduite en cendres.

La salle froide était plongée dans une demi-pénombre. Un seul spot lumineux éclairait une rangée de portes en acier et quelques tables d'autopsie sur lesquelles on devinait des formes humaines sous des draps frappés du sceau de l'Assistance Publique. L'odeur du camphre et du formol cachait mal des relents de cadavre mal conservé.

Le docteur arriva devant une table d'autopsie et tira le drap d'un geste magistral.

- Voilà ce qui en reste

Le laborantin n'avait pas exagéré. Le corps ressemblait à une vague forme humaine, clairement incomplète, et recouverte d'une épaisse couche de carbone noir. Elle se tenait en position fœtale qu'adoptent les brûlés quand leur graisse fond et leurs muscles se rétrécissent dans le feu. Luc fit un furtif signe de croix puis resta contemplatif un long moment avant de se retourner vers le docteur :

- Savez-vous combien de temps la voiture a brûlé ?

- Une heure ? Se hasarda le docteur

- Sept minutes ! Répondit Luc en le regardant droit dans les yeux

- Ce n'est pas possible

- Si ! Une patrouille de police était passée sur les lieux avant l'accident et ont rebroussé chemin deux kilomètres plus loin quand ils ont reçu l'appel. Une fois sur place, le véhicule était déjà carbonisé.

- La voiture n'a quand même pas pris un Scud. J'ai le rapport des pompiers et j'ai parlé aux policiers qui étaient les premiers sur les lieux. En tout cas, la famille va faire des économies sur la crémation !

Luc ne put cacher son irritation :

- Oui mais imaginez que vous ne saviez pas qu'il s'agissait d'un accident de voiture, vous auriez pensé quoi en voyant un corps dans cet état ?

- J'aurais pensé qu'il a pris un missile ou sauté sur une mine antichar. Je n'ai pas vu ça depuis l'Iraq ; ces soldats en déroute écrasés sous un déluge de feu le long de l'autoroute 80. Mais là nous savons que c'est un accident.

- Vous allez faire une autopsie ?

- On a réalisé une analyse toxicologique. J'ai pu obtenir une demi-seringue de sang en piquant directement dans le cœur. C'est à peu près là. On a aussi passé le corps aux rayons X. La plus part des os sont brisés en plusieurs endroits. Je crois que la mort est due à l'impact avec le pilier, pas au feu.

- Docteur, je crois que nous sommes en présence d'un assassinat ! Annonça brutalement Luc.

- C'est vous qui le dites. Moi je n'ai rien pour l'affirmer. Si vous pensez qu'il y a plus derrière cet accident, à vous de le prouver. Vous avez des témoins ? Des éléments matériels ? Quelque chose ?

- Non, mais j'ai ma petite idée

- Je ne sais pas. Ça semble presque trop calciné pour un accident de voiture mais chaque incendie obéit à une dynamique particulière. On déjà eu pire. Je n'ai pas d'autres *incendies* en frigo aujourd'hui. On en a eu un lundi mais il est déjà *parti*.

- Merci docteur. Je gamberge tout ça et je reviens vers vous.
Le drap retomba sur le corps.

Paris, 12 avril 2017 - 13 heures

J - 213

Un trafic intense bloquait le périphérique. Les automobilistes avançaient au pas puis restaient à l'arrêt pendant de longs moments. Les klaxons et l'invective étaient de mise. Luc gara le Range Rover près de la sortie de la porte d'Asnières provoquant un mini-embouteillage en amont.

Un des piliers était noirci sur toute sa hauteur et sa base portait des traces d'impact. Les flammes semblaient avoir remonté suffisamment haut pour toucher les rails de chemin de fer au-dessus. De temps en temps, un train SNCF passait sur le viaduc ajoutant au vacarme ambiant. Malgré les coups de balais du service de la voirie, il y avait encore des bris de verre sur la chaussée. Ils brillaient au milieu de la poussière.

Quand le vent cessait de souffler, une odeur tenace de brûlé frappait aux narines. Mis à part ces quelques détails visuels et olfactifs, rien ne disait que la nuit même une vie avait été perdue dans d'horribles circonstances.

Luc se mit debout sur le lieu exact de l'impact et puis tourna le dos au pilier. De sous son veston, il sortit une paire de jumelles

et commença à inspecter les environs. Plusieurs barres d'HLM dominaient l'endroit coté Clichy. Son regard balaya les systématiquement les balcons, les fenêtres ainsi que les toits. Un immeuble plus petit semblait proche mais un rideau d'arbres le dissimulait presque entièrement. Vers le sud, coté Paris, s'étalait un grand chantier avec plusieurs foreuses Liebherr qui tentaient d'enfoncer des trépans dans un sol boueux. Luc examina un amoncellement de conteneurs qui servaient de bureaux. Il tourna à plusieurs reprises la bague de mise au point de la jumelle puis s'arrêta net : il venait de trouver.

Cinq minutes plus tard, il flashait sa carte de police sous le nez d'un contremaître qui remplissait des grilles de PMU.

- Je veux une copie de la bobine de la caméra de surveillance. Celle qui donne sur le Périf.

Surpris par la demande, l'homme s'arrêta au milieu d'un quinté pour toiser Luc.

- Il n'en est pas question. Il me faut un mandat de chez le juge.

« Les films américains sont passés par là » pensa Luc qui changea de ton :

- Cette caméra pointe vers la voie publique. J'ai besoin de la copie des déclarations Préfecture et CNIL. Demandez aussi à vos ouvriers de préparer leurs papiers et cartes de séjour. Nous sommes sous Etat d'Urgence, j'ai besoin de vérifier tout cela.

L'employé des BTP décida de lâcher du lest.

- Il n'y a plus de bobines dans les caméras mon vieux ! Tout est numérique. Je vous donne la carte mémoire. Mais je vous préviens, c'est pourrie comme qualité. Une vraie pomme de terre.

Paris, 12 avril 2017 - 15 heures

J - 213

Luc se gara en face de l'entrée de la fourrière de Pouchet dans le XVIIème arrondissement. A travers les barreaux, il voyait s'étaler à perte de vue les véhicules ramassés ou saisis sur la voie publique. Il y en avait pour tous les goûts: même une ambulance, un autocar, une moto Harley Davidson et quelques taxis.

En passant devant le guichet de l'administration, il se contenta de montrer sa carte de loin. Les fonctionnaires étaient trop occupés dans une altercation avec un usager remonté pour s'intéresser au reste.

Au fond du parc, loin des regards, s'empilaient les voitures impliquées dans des accidents, crimes ou autres drames.

Derrière un minibus pourrissant sous scellé judiciaire, on devinait le bout d'une carcasse carbonisée de fraîche date. Après l'accident de la nuit, une dépanneuse des services de la ville l'avait récupérée : Pouchet était sa destination logique. Luc marchait dans sa direction quand il sentit une présence : une ombre avait bougé. Instinctivement, il s'arrêta et fit un pas de côté pour se dissimuler. Puis, par la réflexion sur le rétroviseur d'une Renault aux pneus dégonflés, il observa

comme on le ferait avec un périscope. Ses instincts ne l'avaient pas trompé : un homme était à genoux devant la voiture brûlée et semblait prendre des photos avec un petit Fuji.

Afin de ne courir aucun risque, Luc dégaina son arme de poing, un 45 automatique, et arriva en scène avec détermination :

- Levez-vous doucement et gardez vos mains bien visibles

L'homme se retourna en arborant un sourire charmeur nullement impressionné par le flingue :

- Vous êtes un criminel ? Dit-il avec un accent américain

- Votre accent n'est pas d'ici, d'où sortez-vous ? Répondit Luc en affichant son air de gendarme sévère.

- Ashland, Etat de New-York. Et vous d'où sortez-vous ? Demanda l'inconnu avec effronterie

- Tournez-vous ! Ordonna Luc en lui fouillant les poches sans ménagement.

- Corse. Vous avez un accent Corse et vous êtes flic.

Luc était déjà excédé par ce curieux intrus. Il trouva sur lui un portemonnaie avec un permis de conduire délivré en Californie au nom de « Bill Carson ». Des cartes de crédit indiquaient le même nom.

- Qu'est-ce que vous avez à tripoter cette voiture ? Elle est sous scellé. Vous n'avez pas le droit de la toucher.

- Je veux l'acheter

Luc lui virgula un coup de poing avec la gauche. L'homme perdit l'équilibre et tomba en tentant de s'accrocher à une Peugeot dont il arracha le rétroviseur. Il se releva en s'essuyant la lèvre :

- On m'a dit que les flics français ne tirent pas. Je peux partir en courant. Vous allez me poursuivre pendant deux cent mètres et laisser tomber

- Tentez et vous allez voir ! Répondit Luc menaçant
 - Vous n'avez pas la forme. Vous êtes essoufflé rien que de parler.
 - Qui êtes-vous ?
 - J'étais joueur de baseball au collège
- Sur ce, il démarra en courant.

Paris, 12 septembre 2017 - 15:30

J - 213

Il a fallu l'aide de quatre employés de la fourrière pour maîtriser l'Américain et lui passer les menottes. Il n'avait pas menti sur le baseball : il sprintait très vite. C'est de justesse qu'il fût rattrapé rue Pierre Rebière après s'être pris les pieds dans une laisse de chien.

Assis sur la banquette arrière, les mains attachées dans le dos, il jouait l'arriviste :

- Range Rover Evoque. Belle voiture pour un flic.
- Elle n'est pas à moi, répondit Luc, c'est une saisie des stup.
- Vous faites des arrangements ? Je suis sûr que ce n'est pas réglementaire.
- Avant de venir des Etats-Unis, je pensais qu'en France la police roulait dans des Estafettes. Je n'en vois plus aucune !
- Et si tu me disais ce que tu foutais à la fourrière ?
- Tu as bien fait de ne pas l'acheter. Elle est bruyante sur autoroute. Et le diesel n'aime pas rouler lentement dans la circulation de Paris. Il risque de déconner.
- Nous sommes à cinq minutes du commissariat et si tu te lâchais un peu ?

- Quand j'étais flic à New-York, nous avions des Ford Crown Victoria. Tu as déjà conduit une Crown Victoria ?

- Non, jamais

- J'en ai renversé trois. C'est très instable si tu prends un virage pied au plancher.

- Tu travaillais dans la police ?

- Je ne sais pas, mais ton collègue l'était. C'est quoi son nom déjà ? Morin ?

Sans se rendre compte Luc, pilla brutalement sur les freins. Ignorant les klaxons et les insultes des autres automobilistes, il se retourna brutalement vers son prisonnier qui le regardait en souriant d'un air de défi. Luc dévisagea Bill Carson avec un regard qui se voulait dur, mais ses yeux trahirent une angoisse face à un homme qui semblait en savoir trop.

- Pourquoi vous vous intéressez à cela ? C'est quoi votre rôle dans cette affaire ?

- Tu m'as devancé au chantier. Quand je suis arrivé, ils m'ont dit qu'ils t'avaient donné l'enregistrement.

En causant, il s'était discrètement libéré des menottes tout en gardant ses mains dans le dos. Il continua à parler:

- Flic, j'ai un deal à te proposer : tu me donnes les images de la camera de sécurité et tu me libères maintenant

- Vous appelez cela un deal dans ton pays ?

- Je savais que tu allais dire ça, lança l'Américain comme déçu. Puis, il se retourna comme pour voir le véhicule qui les suivait. Luc leva les yeux et ce fut le noir total. Avec un geste vif et inattendu, le prisonnier lui envoya un coup-de-poing sur la tempe. Puis, sans se presser, il fouilla dans ses poches en jetant porte-monnaie, flingue et clés sur le siège passager. Il trouva enfin ce qu'il cherchait : la carte mémoire SDHC de la caméra de surveillance. Puis, il retira la seconde moitié des menottes et quitta la voiture laissant Luc affalé sur le volant.

Paris, 12 Avril 2017 - 21:30

J - 213

- Il se réveille.

Luc sentit qu'on lui ouvrait les yeux puis une lumière éblouissante fut appliquée à quelques centimètres de son visage. L'espace d'un instant, il avait pensé subir un interrogatoire chez le KGB : bureau en bois et lampe pointée vers le suspect qui n'a pas dormi depuis trois jours. Une douleur vive à la tête le fit grimacer et la lumière disparut.

- Bienvenue mon vieux !

- Vous êtes à la Salpêtrière. Vous avez été victime d'un car-jacking.

Ces paroles lui ramenèrent le film de la journée à la mémoire, mais les événements semblaient lointains et confus.

- Ça fait longtemps que je suis là ?

Le médecin regarda sa montre : « On vous a ramené sur les coups de quatre heures. Ca fait bien cinq ou six heures que vous pioncez. Le scanner est négatif. Vous avez juste un joli hématome qui va disparaître en quelques jours. »

Luc réussit finalement à ouvrir les yeux. Il était dans une petite chambre avec un jeune interne accompagné d'une infirmière qui le dépassait d'une tête. Les deux le regardaient comme s'il eut s'agit d'un revenant.

- On s'était fait un peu de souci. Vous avez de la famille qu'on peut appeler ?

- Non, je suis flic répondit Luc en se souvenant de l'Américain qu'il avait alpagué brièvement.

- On vous garde en observation pour la nuit et demain matin, si tout va bien, vous pouvez partir.

Luc n'avait pas la moindre envie de rester, mais il acquiesça. Avec les toubibs, ce genre de discussions pouvait durer des heures. Dès qu'il fut tout seul, il avala deux pilules d'Advil qu'on lui avait laissées au bord de la table de chevet puis il se leva. Dans l'armoire, il trouva ses habits qu'il passa tant bien que mal puis sortit dans le couloir ; personne en vue. Il entra immédiatement dans un ascenseur qui venait de s'ouvrir et appuya sur la touche pour le rez-de-chaussée.

Une fois dans la rue, il héla un taxi qui le déposa en bas de chez lui rue des Saints-Pères. En route, il réussit à s'endormir quelques minutes contre la vitre glacée du véhicule. Ça ne tournait pas bien dans sa tête encore. A destination, sans regarder le compteur, il donna un billet de 20 Euros au chauffeur et descendit sans attendre la monnaie.

Il arriva dans son salon et se laissa tomber dans un grand sofa en cuir. Du même geste, il ramassa une bouteille de liqueur Chartreuse verte et en remplit un godet en étain qu'il reposa sur la table basse après avoir pris une généreuse rasade. Il ferma les yeux pendant quelques minutes et tenta de se concentrer sur sa respiration.

Après cette courte méditation, il se leva et retira sa chemise qu'il jeta contre un siège et marcha vers une armoire d'où il prit une boîte décorée d'une calligraphie chinoise. Puis, se mettant devant un grand miroir, il commença à se poser des aiguilles d'acupuncture sur les épaules. Une par une, il plantait sur son épiderme des pointes brillantes le long des méridiens qui influencent les énergies de l'angoisse et du stress.

C'est à ce moment que le téléphone se mit à sonner. Il regretta de ne pas avoir tiré le câble avant de commencer sa séance

d'acupuncture. Celle-ci ne tolérait ni les interruptions, ni les distractions. Le répondeur finit par prendre l'appel.

- Décroche flic ! Je sais que tu es là.

Luc sauta sur le combiné.

- Allo ! Cria-t-il

- Vous avez la tête fragile en France. Un collègue à moi, on lui avait cassé une table sur la tête dans un bar du Bronx et il a quand même réussi à passer les menottes à trois gars.

- Je n'ai pas le temps d'écouter vos histoires. Rendez-vous et rendez-moi la carte mémoire que vous avez volée ! C'est une pièce à conviction dans une affaire importante. Vous êtes en train d'aggraver votre cas inutilement.

L'Américain adopta un ton faussement conciliant :

- J'ai regretté mon geste. J'ai même voulu venir chez vous pour m'excuser personnellement et vous rendre l'enregistrement. Mais voilà qu'en arrivant, il y avait déjà des gens sur place.

- Des gens ?! S'exclama Luc en regardant autour de lui

- Oui, deux gars assez sérieux avec une boîte.

Luc se leva brutalement et ouvrit un tiroir de commode. Un double fond dissimulait un fusil à pompe Remington 870. Il l'actionna en faisant remonter une cartouche dans le canon et partit en exploration. Avec le pied, une par une, il poussait les portes devant lui.

Dans sa chambre à coucher, sur le lit défait, une vipère sombre formait un double huit qui glissait en cherchant une proie dans la demi-obscurité. L'explosion de la cartouche de calibre 12 éventra le matelas en mélangeant la chair de l'animal aux ressorts du lit.

Quand il retourna vers le téléphone, une tonalité monotone lui répondit. L'Américain avait coupé.

Prison de la Santé, Paris - 14 avril 2017

J - 211

La salle de prière de la prison de la Santé dans le 14ème arrondissement de Paris était pleine à craquer. Les vitres et les portes blindées ruisselaient de condensation malgré le froid glacial qui s'était abattu tardivement sur la capitale. De mémoire, la prière du vendredi n'avait jamais connu autant d'affluence. L'imam Baroudi était un Tunisien fraîchement recruté par le ministère de la Justice dans le cadre d'un programme de lutte contre la radicalisation. Son contrat stipulait qu'il devait enseigner « l'Islam des Lumières » et « les Valeurs Fondamentales de la République ». Ces dernières « valeurs » lui avaient été communiquées dans une liste qu'il n'a jamais pu déchiffrer parce qu'il ne lisait pas le français même s'il le parlait un peu.

Le prêche se déroulait en arabe. Une bonne moitié des fidèles, surtout « les convertis », n'en comprenaient pas un mot. Néanmoins, animés par un zèle compensatoire, ces derniers se bousculaient aux premières rangées et hochaient la tête d'approbation chaque fois qu'ils devinaient la chute d'une phrase. Deux matons observaient distraitement tout en écoutant dans leurs oreillettes le commentaire animé d'un match de foot qui passait à la radio : l'ESTAC de Troyes recevait le PSG au stade du Labourat. Les assignements aux cultes du vendredi étaient considérés comme de tout repos parce qu'il y avait rarement d'incidents.

Après avoir passé dix minutes à insister sur l'importance de la ponctualité de la prière et du respect du Ramadan, l'imam embraya sur son sujet de prédilection : le djihad.

- Allah aime la guerre dans Son sentier ; Il aime, par-dessus tout, ceux qui meurent pour Lui. Pour cette raison, Il a préparé des récompenses qui ne sont promises qu'aux *chahids* qui donnent leur vie pour la défense de la seule vraie religion. On a parlé la semaine dernière des six récompenses réservées uniquement à ceux-là. Vous vous en souvenez ?

La question était purement rhétorique. Les prêches du vendredi n'impliquent pas la participation active du public. Il reprit :

- Il sera parmi la première fournée qui recevra le pardon divin. Lors de sa mort, avant que son âme ne le quitte, il voit son siège au paradis. C'est pour cette dernière raison que nos frères en Afghanistan, Tchétchénie ou Syrie partent heureux. Vous les voyez mourir de blessures terribles, mais ils sont heureux parce que les anges viennent leur montrer un siège au milieu du paradis. Le chahid sera protégé du châtiment de la tombe : au lieu de se resserrer sur lui et l'écraser, la tombe s'élargit et devient un jardin vert dans lequel il attendra le jugement dernier. Il sera épargné également de la « Grande Terreur » qui s'abattra sur l'humanité quand Allah ordonnera aux anges de sonner la fin du monde. On lui mettra sur la tête une couronne dont chaque pierre vaut plus que tous les biens terrestres réunis. Enfin, la plus grande récompense, rien que pour lui : 72 vierges houris. Chacune d'elles sera plus belle que les plus belles femmes du monde. Il y a un hadith qui dit que le derrière de l'une de ces femmes fait plus d'un mile de large !

Il marqua une pause. L'assemblée était toute acquise. Même les convertis avaient capté les mots clé « djihad » et « houris » ; leurs yeux en larmoyaient. Certains se voyaient déjà, couteau à la main, décapitant les ennemis d'Allah. Ils s'imaginaient laissant des rivières de sang et des montagnes de têtes avant qu'un maudit missile mécréant ne leur ôte l'âme

pour que leur vraie vie commence auprès d'une divinité qui observe leurs exploits.

- Si vous voulez que tout cela soit à vous, il faut que vous aimiez la mort. Si vous aimez la vie, vous êtes foutus. Il faut prier tous les soirs pour qu'Allah vous donne la mort dans son chemin. Qui aime la mort ici ?

- Allahou Akbar !!! Cria une voix au fond.

La salle s'embrasa de cris de guerre. Des voix hystériques hurlaient « Allahou Akbar » à tue-tête. Un des matons cessa de mâcher son chewing-gum et remonta une cartouche de calibre douze dans son fusil à pompe de dotation. Il ne comprenait pas ce qui se passait, mais il était prêt à ouvrir le feu au premier pet.

L'imam Baroudi n'avait jamais les pieds en Tunisie, ne s'appelait pas Baroudi et n'était pas imam. En réalité, c'était un Libyen de la région de Misrata. A l'époque de Kadhafi, il travailla brièvement comme agent de police. Sa carrière s'arrêta net le jour où ses propres collègues débarquèrent chez lui pour l'arrêter. Il s'était impliqué dans un trafic de stupéfiants avec un officier de douanes qui avait vu trop grand, trop vite. Son commanditaire, qu'il prenait pour un baron, n'était qu'un demi-sel qui marchait sur les plates-bandes d'autrui.

Avant que l'affaire ne passe en justice, l'Etat Libyen s'effondra. Kadhafi se cachait tandis qu'Al-Qaida prenait le contrôle des villes alors que l'aviation française frappait sans arrêt pour protéger les djihadistes. Un jour, un obus tomba dans l'enceinte de la prison et éventra le mur. Une évasion massive s'en suivit ; quelques lynchages aussi. C'est là que le personnage de Baroudi est né. Il passa deux semaines dans les rangs d'Al-Qaida puis sauta dans la première barque en partance pour l'Europe. Trainant sans papiers à Barcelone, il s'éloigna de la mouvance islamiste pendant un petit moment. Il se mit au service d'un caïd local pour le compte duquel il surveillait un bar à putes. L'entreprise tournait bien et on l'avait même muni d'un faux passeport tunisien.

Sa reconversion dans le monde des affaires connut cependant une fin tragique. Deux prostitués inséparables, Vagina et Clitorine, avaient trucidé un client turc. Pendant qu'il dormait sous l'influence du GHB, la drogue du violeur, elles lui subtilisèrent une liasse de cash qu'il flashait sans arrêt ainsi qu'une montre en or.

Quand le client se réveilla et commença à faire du foin, Baroudi le menaça avec un couteau et le mit à la rue. Le soir même, trois individus cagoulés firent irruption dans le bar et ouvrirent le feu à l'AK-47. C'est là que Baroudi eut sa blessure de guerre.

Pour échapper à la rancune des Turcs, il prit le train pour Paris et se fondit dans les réseaux islamistes des quartiers nord de la ville. Il finit par obtenir l'aide d'une association humanitaire pour monter un dossier d'asile.

Pour les autorités, il avait été blessé à Tunis par des islamistes radicaux qui voulaient le tuer parce qu'il enseignait l'islam modéré. Ses grandes causes étaient la lutte contre l'homophobie, l'antisémitisme et l'exclusion des filles de l'école.

Avec de telles dispositions, sa demande d'asile passa comme une lettre à la poste. C'est à peine qu'on ne lui décerna pas un prix en sus de sa carte de séjour. On l'invitait aux Préfectures, on le recommandait pour les prisons et les cours de déradicalisation. Il représentait ce modèle de musulman tolérant que la France avait enfin trouvé.

Aux islamistes, qu'il fréquentait toujours, il montrait ses cicatrices de bordel en racontant une épopée qui avait commencé à Kandahar et qui se termina par sa capture dans le désert du Registan. C'est par discrétion qu'il n'ajoutait pas « al-Afghani » à son sobriquet malgré « des années passées au service d'Al-Qaïda » en Afghanistan.

Prison de la Santé, Paris - 14 Avril 2017

J - 211

Les prisonniers crièrent à la mort pendant une demi-heure. Le directeur interrompit une réunion avec des délégués syndicaux et débarqua. Avec son visage de cire et sa cigarette éteinte qu'il trimbalait depuis deux ans, il ressemblait à une sorte de fantôme qui avançait en rasant les murs. D'un geste de la main, il demanda aux matons de rester sur leurs gardes mais, sans bouger. Tel un chef d'orchestre, il dirigeait sa prison avec une Lucky Strike qui lui servait de baguette.

L'imam se leva et commença son appel à la prière. Immédiatement, le calme régna. Les matons avaient du mal à dissimuler leur nervosité, mais la prière s'effectua sans incidents et le directeur finit par s'éclipser par une porte latérale.

Après la dispersion des prisonniers-fidèles, l'imam resta quelques instants avec un jeune à moitié imberbe, mais qui s'efforçait de cultiver une barbichette qui n'allait jamais égaler

celle de Ben Laden. Il n'était pas inhabituel que des détenus approchent l'homme de religion en privé pour demander une fatwa sur des divers sujets. Cela pouvait aller du divorce, à l'utilisation de la main gauche en passant par le port du parfum durant le Ramadan.

- Tu sors demain Ahmed ?

- Oui, mais je dois signer au commissariat chaque semaine

- On peut faire tellement de choses en une semaine, répondit l'imam sur un ton énigmatique

- Je suis toujours aussi déterminé que le jour où on m'a arrêté. Allah m'a montré un miracle en aveuglant les mécréants. Deux perquisitions et ils n'ont rien trouvé. Ils veulent même me libérer.

- Tu veux retenter la Syrie ?

- J'ai parlé à des frères qui en reviennent. Ils disent que le djihad doit se faire en Europe maintenant. Avec les Russes, ça devient trop chaud. On meurt sans avoir tué un seul mécréant. Beaucoup reviennent.

- Tu veux quoi exactement ?

- Une chahada

- Tu en es certain ? Es-tu vraiment prêt à mourir pour Allah et la cause du califat ? Beaucoup parlent de chahada pour faire mousser, mais se dégonflent à la dernière minute

- C'est mon souhait le plus cher. Je hais la vie plus que tout. Je vous jure par Allah que si on ne m'avait pas arrêté à la frontière turque, j'aurais été combattre pour mourir dans la voie du djihad ! J'ai tout essayé dans la vie et je n'y tiens plus. Je veux juste aller de l'autre côté.

- C'est notre vœu à tous, répondit l'imam en soupirant

- Il paraît que vous pouvez m'aider. Je veux voir Allah. Rencontrer le prophète. Discuter avec lui et ses amis.

- Il n'y a qu'Allah qui peut aider. Nous, nous ne sommes que les exécutants.

- Je veux une chahada ! Lança Ahmed, avant de se mordre les lèvres. Il s'était rendu compte qu'il avait parlé un peu trop fort. Même dans cette section de la prison, on n'était jamais à l'abri d'un *harki* à la solde de la France.

- Demain, avant que tu ne sortes, on te passera une adresse où tu devras te rendre. C'est un frère Egyptien qui tient un commerce à Barbès, répondit Baroudi.

Ahmed se renfroigna. Sa haine des Egyptiens dépassait celle qu'il nourrissait depuis toujours pour les Juifs. Les *graves* incidents de 2009 avaient creusé un fossé historique qui séparait définitivement les Egyptiens et les Algériens. Leurs pays respectifs sont arrivés à deux doigts d'un conflit militaire pour une histoire de match de foot qui avait mal tourné. Suite à la défaite de leur équipe face aux Fennecs, des milliers d'Egyptiens avaient envahi les rues du Caire. Armés de pierres, de sabres et de lance-flammes d'artisanat, ils cherchaient les supporters algériens pour leur faire la peau. Dans leur quête meurtrière diffusée en direct sur les chaînes satellitaires, ils attaquèrent des autocars, des hôtels et des complexes sportifs. En Algérie, on se vengeait en mettant à sac les entreprises de téléphonie égyptiennes pendant que leurs employés fuyaient sous la protection de la police anti-émeutes. Ces violences du Caire sont venues en précurseurs d'événements plus brutaux encore qui causèrent la chute de Moubarak en 2011. Les peuples arabes transigent sur tout sauf la religion, la cause palestinienne et le foot.

L'imam sentit la réticence :

- Je m'en porte garant. Ce sont des frères très actifs et le djihad leur doit beaucoup. Ils ont envoyé beaucoup de jeunes en Syrie. Tu dois surmonter tes inquiétudes et avancer dans la voie qu'Allah a choisie pour toi. Ils sont sur un gros projet. Si tu montres ta motivation, ils t'embarquent. Je dois leur parler ce soir et voir s'ils ont besoin de monde encore. S'ils confirment, tu auras l'adresse demain inchallah.

- Dès que je sors, je vais les voir ! Affirma Ahmed.

L'imam lui sera la main longuement puis il annonça sur le ton de un qui fait un éloge funèbre :

- Si ça marche, c'est la dernière fois que nous nous voyons dans ce monde. Quand tu seras de l'autre côté, continue à prier pour moi et pour l'Oumma de l'islam.

- Inchallah ! Répondit fièrement Ahmad en s'éloignant

Il passa une nuit blanche. Il en tremblait. Son intuition lui disait que ce coup-ci était le bon. Il regretta d'avoir mal parlé des Egyptiens, mais l'imam, qui venait de Tunisie, comprendrait. Même s'il y était né, Ahmed avait toujours haï la France et ne s'était jamais considéré comme français. Paradoxalement, il portait en lui la brûlure de la guerre d'Algérie. Il était né trente ans après la fin de celle-ci, mais il savait que les pires exactions avaient eu lieu. Se revendiquer Français, même par accident, serait la pire des trahisons. Il ne vaudrait alors pas mieux que les harkis de funeste mémoire. Ces traîtres dont on apprend la haine depuis l'enfance. Ils ont vendu leurs frères à l'occupant. Son passeport rouge, frappé de l'emblème officieux de la république, le dégoûtait.

Même s'il se présentait comme algérien, il savait depuis toujours que son *vrai* pays, c'était l'islam ; le califat. Quand Daesh annonça la restauration du califat sur les terres omeyyades, il comprit, comme des millions d'autres, qu'une nouvelle page de l'Histoire s'ouvrait. Il n'allait plus vivre en apatride mental.

Les parents d'Ahmed ont quitté leur village de la Mitidja au début des années soixante-dix. Son père avait trouvé un job chez Vinci qui - à l'époque - s'appelait la Société Générale d'Entreprises. Il coulait du béton pour construire des barres HLM comme celle où il vivait. Jamais il ne retourna dans son pays natal sauf après sa mort pour y être enterré. A la mort, l'homme sait sa terre ; sa vraie terre. Dans sa cité, personne ne fut jamais enterré en France ; terre des racistes et des colons ; terre maudite. Ahmed avait le regret de ne pas avoir pu accompagner son père jusqu'au cimetière de Sidi Mohammed Ben Ali. A l'époque, il était déjà sous contrôle judiciaire strict

et portait un bracelet qui l'empêchait de quitter le pays. Il avait trempé dans *une tournante*. La juge aux tendances féministes avait traité le dossier avec zèle. Le mépris qu'elle afficha pour lui et son avocat - un Marocain - en disait long sur la mentalité de la Justice. Il prit deux ans alors que la victime était prête à retirer sa plainte ; des jeunes avaient *parlé* à ses parents. S'il avait pu partir en Algérie avec le cercueil, il se jurait de ne plus jamais revenir. La France semblait décidée à le retenir. Plus tard, il deala dans des produits « tombés du camion ». Il revendait de l'électronique de marque - téléphones, tablettes, ordinateurs - qu'on lui ramenait au tiers du prix dans leurs emballages d'origine. Les marges étaient confortables et l'affaire tournait bien jusqu'au jour où il fut réveillé par la police et les services de douanes. Ils débarquèrent à six heures du matin en cassant la porte. Pendant qu'ils fouillaient brutalement sous les yeux de la famille terrorisée, il se projeta en 1957 et s'imagina que c'est ainsi que les forces coloniales investissaient les habitations.

Encore un an aux Beaumettes pour recel. Flag et comparution immédiate : son avocat commis d'office n'eut même pas le temps de placer un mot pour sa défense. En deux coups de marteau, son sort fut scellé. Les magistrats lui arrachèrent un an de sa vie en trente secondes. Il ne put même pas émettre une protestation. L'avocat lui avait expliqué le système : « Si vous faites du scandale, ils rajoutent de la détention pour outrage au tribunal ». Malgré la menace, il n'avait pas pu garder sa langue dans sa poche et pendant que les flics l'emmenaient au dépôt, il hurla sa haine contre les magistrats. Les mots sortaient en arabe et glissaient sur leurs faces impassibles.

Au Beaumettes, il fit des rencontres qui allaient changer sa vie. En parlant aux « frères » arrêtés pour des affaires de « sûreté », un euphémisme pour terrorisme, il se réveilla soudain dans une nouvelle conscience ; une nouvelle identité qui allait donner du sens à sa vie. Ils lui racontèrent l'âge d'or de l'islam et comment les Croisades - agression gratuite - y mirent un terme. Le califat brillait sur l'Occident. Sa lumière

de sciences, d'arts, de raffinement et de justice sociale pénétrait dans les gorbis jusqu'au fond de l'Europe et de l'Asie. Cette richesse dans une humanité qui vivait dans le noir finit par attiser les convoitises. Le monde se liguait contre l'Islam. Sa science fut pillée et c'est sur la base de ce plagiat que l'Occident réussit à construire une puissance industrielle et militaire sans égales. Cette force nouvelle fut utilisée à son tour pour coloniser les pays musulmans, les découper et offrir à chaque famille royale Européenne un morceau. Après la science, c'était au tour des matières premières d'être pillées afin de construire l'Europe. Plus tard, ils pillèrent les forces vives en ramenant des gens comme son père faire le travail pendant qu'eux, ils dormaient.

L'Occident ne veut pas le retour de l'Islam - du vrai Islam - dans le monde. Parce qu'il sait que ceci serait la fin de l'injustice et de la vie infamante que mènent les musulmans partout où ils se trouvent. Si la lumière du Califat revient, l'Islam serait tellement fort que l'occident serait obligé de ramper devant lui en suppliant qu'on lui pardonne ses crimes.

« On ne les lui pardonnera pas ! » Pensa Ahmed, avant de plonger finalement dans le sommeil.

Quartier de Barbès, Paris - 15 avril 2017

J - 210

Les galets de la rue Feutrier luisaient sous le soleil. Depuis qu'il avait quitté la ligne 4 du métro, Ahmed cherchait l'adresse qu'on lui avait communiquée. Il errait dans les ruelles bigarrées de Barbès, mais n'osait pas demander son chemin pour ne pas attirer l'attention. Il cherchait une boucherie Hallal, mais à l'adresse indiquée, il y avait un petit magasin de chaussures. Pendant un instant, il se demanda si l'imam ne lui avait pas fait une blague.

Il passa plusieurs fois devant l'échoppe puis décida d'y entrer pour sonder. Des cartons poussiéreux s'empilaient jusqu'au plafond dans un désordre indescriptible. Une seule ampoule autour de laquelle révolutionnaient des mouches affolées peinait à briser l'obscurité. L'affiche Bata collée sur le comptoir devait dater des années soixante-dix. Des écoliers *pré-diversité* arboraient une ardoise où ils avaient écrit « la chaussure qui dure ».

Dans un coin, près d'un amoncellement de bottes et de sandales en plastique, un homme était assis sur un tabouret et lisait un petit exemplaire du Coran en hochant mécaniquement la tête. Ahmed fut surpris par son allure : il avait tout l'air d'un

moudjahid sorti des montagnes d'Afghanistan. Une barbe énorme lui mangeait l'essentiel de la figure et descendait jusqu'au milieu de sa poitrine. Son abaya blanche immaculée tranchait avec l'état de délabrement des lieux.

Entendant le bruit, il ferma le livre en bloquant la page avec son index et leva un regard étonné sur le nouvel arrivant :

- Salam alykoum ! Engagea Ahmed
- Wa alykoum al Salam Wa rahmatou allah taala wa barakatouh !

La réponse était complète et règlementaire comme indiqué dans les livres de Sharia. Ahmed eut l'impression de frapper à la bonne porte.

- C'est Baroudi qui m'envoie, commença-t-il avant de se rattraper : c'est *l'imam* Baroudi qui m'envoie.
- Il t'a connu à la Santé ?
- Oui, j'en suis sorti ce matin
- Ton nom ?
- Ahmed

Le barbu se leva et marcha jusqu'à la porte pour jeter un coup de périscope sur la rue.

- Tu es sûr que personne ne t'a suivi ?
- Je ne sais pas, répondit Ahmed comme pris en défaut
- Ils sont partout. On n'est jamais trop prudent avec eux. Tu as une carte d'identité ?
- Oui, on me l'a rendue quand on m'a libéré
- Je peux la voir ?

Ahmed tendit sa CNI au barbu qui s'en empara d'un geste vif. Sans la lire, il se retourna et la posa sur la fente d'un petit destructeur de documents placé en équilibre sur une corbeille pleine de confettis. Regardant Ahmed droit dans les yeux, il appuya sur un bouton rouge et l'appareil avala la carte qu'il cracha aussitôt en petites miettes.

- Tu ne regrettes pas ta carte ?
- Je n'en ai pas besoin. Je suis un homme mort. Je veux juste la chahada.
- Tu es entre de bonnes mains. Les frères te donneront une autre identité que tu utiliseras jusqu'au moment où tu iras chez ton créateur.

Ahmed le vit prendre une boîte à chaussures au hasard et y fourrer un vieux Nokia 3310.

- Prends cette boîte et pars. On t'appellera sur ce téléphone. Ramène-le avec toi. Tu as où crecher ?
- J'ai de la famille à Pantin
- Ils savent que tu sors aujourd'hui ?
- Non, l'imam m'a dit de ne pas les prévenir
- Tu as très bien fait. Il ne faut pas qu'ils sachent. Tu as de l'argent ?
- Cinquante Euros et des pièces

Le barbu ouvrit son tiroir-caisse et sortit une liasse ; quelques milliers d'Euros à vue de nez. Il lui mit la moitié dans la poche avant de le pousser dehors.

- Fais-toi oublier quelques heures. Evite les endroits où on te connaît. Quand le portable sonnera, il faudra répondre. Quelqu'un te donnera des instructions pour la suite. Ne reviens plus jamais ici.

Rues de Paris, Paris - 15 Avril 2017

J - 210

Deux mille Euros en trois minutes ! Les frères ne lui avaient pas menti. Le djihad est bien financé et l'argent coule à flots. Ahmed serrait dans sa poche l'épaisse liasse qu'il venait de compter.

Question filature, le barbu lui avait mis la puce à l'oreille. A partir de maintenant, il se méfiait. Il marchait vite et traversait abruptement ; presque sans regarder. Le touriste, la vieille dame, le jeune aux cheveux longs, l'étudiante en sac à dos... prenaient des airs suspects ; on le surveillait. Il se sentait important. Sa vie ressemblait à un film d'aventures. Soudain, même la facilité avec laquelle son avocat avait obtenu une liberté conditionnelle lui paraissait anormale. On l'avait grillé sur la route de la Syrie, cette fois il ne voulait plus de fausses notes.

Sautant d'un métro à l'autre, il émergea vers les Grands Boulevards où la forte densité des piétons lui donna une certaine assurance. Il était juste une tête qui avançait parmi tant d'autres. Lui seul savait ce qu'il savait.

Presque sans préméditation, il arriva à l'arc de triomphe de Saint-Denis et tourna dans les ruelles. En plus glauque, ce

quartier est à Paris ce que le Red Light district est à Amsterdam. Tout n'était qu'une sinistre succession de clubs aux devantures roses, de boutiques de lingerie en similicuir, de magasins de déblocage de téléphones suspects et d'hôtels de passe tenus par des types de 55 ans qui s'envoient du Cognac de chez Leader Price.

A intervalles réguliers, des femmes arpentent le trottoir. On est loin des contes mondains de Mata Hari, Heidi Fleiss ou – à la rigueur – Madame Claude. Ici, la Camerounaise sans papiers se frotte à la Bulgare qui bosse *temporairement* pour « un copain qui a des problèmes ». Connaissant la loi, la quinquagénaire parisienne au gros derrière a l'avantage de travailler pour elle-même. Libre aussi est la Maghrébine qui a la réputation d'avoir égorgé un *mac*.

Ahmed s'installa dans une kebaberie et se fit servir à table. Après le manque de « meufs », la bouffe était l'autre grande souffrance en prison. Même si tout y était hallal, population carcérale oblige, ce n'était que de la merde hallal servie sur plateau en acier. Tout en mangeant son gyros, il analysait l'opportunité de monter avec une prostituée. Théoriquement, la question avait besoin d'une fatwa. Sachant qu'il était sur la route du paradis où Allah lui fournirait des houris au fessier dépassant les 1800 mètres de large - c'est dans le hadith - est-ce qu'il pouvait commencer à se servir déjà ? En l'absence d'imam, il devait trancher la question tout seul. Que risquait-il ? Au pire, s'il se trompe Dieu lui pardonnerait tout. Dieu a promis d'effacer tous les péchés de ceux qui donnent leur vie pour le califat. Ayant fait ce choix, il était rentré dans cette aristocratie spirituelle qui peut tout se permettre. Il a donné sa vie à Allah et celui-ci lui a fourni un chèque en blanc. Il ne vivait plus dans la même dimension que le reste du monde. Lui, appartenait déjà à l'au-delà et ses actions ici-bas ne comptaient plus.

Une fausse-blonde au chemisier bien rempli passa devant la vitrine. Ses jambes interminables faisaient danser un postérieur monté sur bascule. Les derniers scrupules d'Ahmed

s'envolèrent. Allah était d'accord. Il venait de le lui signaler en envoyant cette prostituée.

Abandonnant son repas déjà payé, il rattrapa l'apparition une dizaine de mètres plus loin. Elle se retourna et le toisa comme si elle avait un rayon X dans les yeux. Comparant la taille de la bosse sur la poche droite de la veste à celle sur l'avant du pantalon, elle comprit qu'elle allait facilement rentabiliser sa journée.

Avec une autorité qui trahissait des penchants sado-maso, elle ordonna à son client de la suivre. Ce dernier lui emboîta le pas ne sachant s'il fallait continuer ou prendre ses jambes à son cou pour éviter la colère divine. Elle disparut dans une entrée d'immeuble et il la suivit.

- J'espère que tu n'es pas cardiaque, dit-elle avec un sourire charmeur

- Ca sera si torride ? Répondit-il

- Non, c'est au sixième étage et il n'y a pas d'ascenseur ! Annonça-t-elle

Dans la rue, le passager d'une Clio GTI souleva un Nikon D5 muni d'un téléobjectif de 300 mm et mitrailla une douzaine de photos du couple qui avançait vers lui sans le voir.

- Il va aux putes, lança le chauffeur

- On nous a pourtant signalés que c'était un endurci répondit le photographe

- Tu parles, il est bien endurci !

- On fait quoi ?

- On abandonne la traque, je crois que sa réinsertion est en bonne voie.

- Ok, démarre. Je fais une fiche et on classe l'affaire. On reviendra vers lui une autre fois. Je meurs de faim !

Rues de Paris, Paris - 15 Avril 2017

J - 210

La prostituée se rhabillait devant une commode au miroir fêlé quand Ahmed entendit un bourdonnement. Pendant quelques instants, il pensa que c'était son téléphone à elle qui sonnait. Puis se rappelant soudain de la boîte à chaussures, il sauta du lit.

- Allo oui ! Dit-il haletant
- J'appelle de la part d'un ami commun. T'es où ?
- Je suis à Paris et prêt à me déplacer, répondit évasivement Ahmed
- La gare d'Argenteuil, ça te dit quelque chose ?
- De nom, mais je peux trouver.
- Il faut aller à la gare Saint-Lazare puis prendre le Transilien ligne J.
- Quelle heure ?
- Arrange-toi pour y être à 17 heures exactement. Quand tu sors de la gare, il y a un café qui fait coin ; le « Terminus ».

Mets-toi devant et attends. Des frères viendront te prendre en voiture.

Le correspondant avait raccroché. Ahmed regarda sa montre, il était déjà le temps de s'arracher s'il voulait arriver à l'heure. Il passa ses vêtements aussi rapidement qu'un amant qui apprend qu'un mari armé est dans la cage d'escalier. En guise de porte-bonheur, il palpa une dernière fois le derrière rebondi de la prostituée qui rigolait à pleines dents puis claqua la porte.

Les haut-parleurs de la gare annonçaient aux « chers passagers » que le trafic était perturbé suite à un « mouvement social » ; euphémisme pour grèves quasi-permanentes en France. Il dut attendre une bonne demi-heure avant d'embarquer dans un train pour sa destination. Il ne serait jamais à l'heure. C'était une certitude mathématique.

Tout le long du trajet, il trépignait d'impatience. Son inquiétude grandissait. Connaissant le milieu, il avait peur que ses commanditaires ne laissent tomber l'affaire. Au moindre signe d'embrouille, une arrestation, un retard suspect, un détail qui ne colle pas... tout le monde s'arrache.

Pour conjurer son inquiétude, il ferma les yeux et se mit à réciter des versets coraniques qu'il connaissait par cœur. Ses lèvres remuaient, mais aucun son n'en sortait. Quand il ouvrit les yeux, son regard croisa celui d'une femme qui le regardait fixement depuis l'autre bout du wagon. En d'autres temps, il n'aurait pas toléré un regard aussi hostile, mais il passa la main pour ne pas faire capoter « la mission » à cause d'une altercation.

Il arriva à Argenteuil avec vingt minutes de retard. Il lui suffisait de traverser pour aller vers le café quand une Audi noire lui barra le chemin. Il sursauta. Une portière s'ouvrit et on lui ordonna de monter. Sans se poser de questions, il sauta sur la banquette et le véhicule démarra.

Le conducteur était un jeune homme portant l'uniforme des services techniques de la SNCF. Il se présenta comme Jamal. Il ne faisait pas « terroriste ». Son passager, par contre, il n'avait pas l'air d'être du genre à acheter des cassettes de Mireille

Mathieu ! Les cheveux entièrement rasés, mais portant une barbe énorme, on aurait dit que sa tête était placée à l'envers sur son tronc. Au milieu de son front, une tache noire de peau calleuse témoignait de sa piété. En faisant la prière, il se frottait le front contre le tapis pour que sa peau s'irrite et soit progressivement remplacée par une couche cornée sombre comme un talon. Dans le *milieu*, ce troisième œil est le signe distinctif d'appartenance à une élite religieuse.

Le bonhomme sentait de loin le musc blanc que les pèlerins ramènent par sacs entiers quand ils reviennent de la Mecque. Dans sa main droite, il tenait un chapelet en ambre que ses doigts parcouraient mécaniquement même quand il indiquait le chemin au conducteur. Il se présenta comme Hadj Yassine et se retourna pour envoyer une ferme poignée de main. D'emblée, Ahmed se sentit sur la bonne voie. Le chemin de la mort pour Allah se précisait.

- Je suis désolé du retard, commença-t-il, il y avait des grèves.

Il voulut ponctuer ses excuses par une déclaration dérogatoire sur la SNCF, mais il évita pour ne pas froisser le chauffeur. Ce dernier lui répondit sans se retourner :

- Tu n'es pas en train de rejoindre des Suisses, tu sais ?

- Personne ne gère ces choses. C'est le *mektoub* qui est entre les mains d'Allah, expliqua Hadj Yassine sur un ton plus conciliant.

La conversation s'arrêta là. On continua à rouler sans discuter. Seul un CD de lecture du Coran par un enfant meublait le silence. Ahmad surprenait parfois des regards gênants dans le rétroviseur. Il avait l'étrange impression qu'on l'épiait.

Telle une navette spatiale qui vogue entre les dimensions, l'Audi arriva dans une zone qui ressemblait à l'image que se fait l'Occidental moyen de Baghdâd. Dans les rues, la « diversité » avait pris une expression exubérante. A l'ombre des barres HLM, se succédaient des commerces aux devantures surchargées : boucheries hallal, stands de lingerie tenus par des salafistes, terrasses pleines de moustachus qui

regardent passer la vie, des cybercafés offrant du Western Union, des librairies islamiques, un magasin discount avec un mendiant devant... Seule une charcuterie aux rayons presque vides affirmait une résistance - en apparence futile - à une France qui changeait un quartier à la fois. Les rares femmes qui circulaient dans la rue portaient des vêtements qui les cachaient de la tête aux pieds ; noirs de préférence.

- Ici, c'est entièrement sous contrôle des frères. La police ne dépasse jamais le carrefour où il y a les travaux. Ils nous décrivent comme une « zone de non-droit » mais il y a moins de criminalité ici que sur les Champs-Élysées.

Le conducteur parlait comme un guide touristique faisant visiter Tchernobyl. Le barbu assis à ses côtés avait figé sa main sur son chapelet le temps de jeter un regard assassin à une brune qui traversait. Elle portait un jean serré qui tentait vainement de contenir une croupe qui menaçait de le faire éclater. Le rictus de Hadj Yassine exprimait une envie d'assassinat. Il murmura une prière muette puis détourna le regard.

Quelques minutes plus tard, la voiture s'arrêta en bas d'un immeuble devant lequel des enfants jouaient au football. Des adolescents qui négociaient la vente d'un scooter Yamaha jetèrent un regard furtif sur les nouveaux arrivants puis se détournèrent. Un homme en turban passa en guidant devant lui un troupeau de moutons qu'il emmenait paître aux jardins municipaux.

Ahmad et ses deux compagnons gravirent les escaliers jusqu'au troisième étage. Ils frappèrent deux petits coups légers à une porte blindée qui s'ouvrit immédiatement sur un jeune à la tête de un qui venait de finir une chimio.

- Salam, commença-t-il d'une voix frêle, on m'a prévenu de votre arrivée. Entrez !

Il s'effaça et les laissa avancer dans un couloir étroit qui menait à un salon décoré d'un tapis, coussins et table basse à la mode marocaine. Un vieux à l'âge indéfinissable faisait la prière sur un petit tapis décoré d'une loge entourée de motifs

coufiques. Une odeur de chorba faisait flotter une puissante odeur de persil frais sur la scène.

Dès qu'Ahmad passa la porte du salon, il se sentit assailli par une force herculéenne. Un bras s'enroula autour de son cou comme un boa constrictor et serra si fort qu'il sentit un voile noir passer devant ses yeux. Ses jambes se dérobèrent et il n'eut de choix que d'aller au sol en tombant à plat-ventre. Il voulut hurler, mais rien ne sortit.

Un genou se posa lourdement au milieu de son dos. Il ouvrit les yeux à la seconde où une feuille de boucher de trente centimètres de long effleurait son cou.

Argenteuil, France - 15 avril 2017

J - 210

- Au nom d'Allah, je vais t'égorger comme un mouton !

Ahmed sentit sa dernière seconde arriver et ferma les yeux. Sa dernière pensée fut qu'il était tombé dans un traquenard et que la mort dans le chemin d'Allah allait le frapper bien plus vite qu'il ne l'avait espéré.

- Qui est ton Dieu ? Lui hurla-t-on à l'oreille

- Allah ! Répondit-il

- C'est quoi ta religion ?

- L'islam !

- Tu travailles pour qui ?

- Le califat !

Soudain, il entendit des rires gras et son assaillant relâcha prise. On l'aida à se relever alors qu'il cherchait à contrôler ses jambes tremblantes pour ne pas retomber. Il se retourna et reconnut l'homme qui lui avait donné le téléphone portable. Celui-ci le regarda droit dans les yeux et affirma sur un ton solennel renforcé par un Arabe dans le style années 700 après JC :

- Je jure devant celui qui a mon âme entre ses mains que si tu trahis le djihad, si tu désertes ou si ton cœur hésite, je serais le premier à te décapiter comme j'ai égorgé des foules d'ennemis d'Allah sur les montagnes de Safed Koh!

- Je n'hésiterai jamais ! Répondit Ahmed avec son ton le plus ferme

- On va tout de suite voir cela, répondit l'homme en sortant un pistolet.

C'est Hadj Yassine, l'homme au troisième œil sur le front, qui expliqua la suite :

- Dans la salle de bains, il y a un traître que nous avons démasqué. Tu lui mets une balle dans la tête et on en parle plus. Es-tu prêt à le faire ?

- Oui, répondit-il en se saisissant de l'arme.

Malgré son envie indéfectible de tuer pour Allah, il n'envisageait pas de le faire si tôt et surtout si froidement. Autant ça ne le gênait pas de poser une bombe dans un endroit bondé de mécréants et partir, autant flinguer un type façon abattoir lui posait un dernier problème de conscience. Cependant, quand il leva les yeux pour croiser le regard du Taliban-égorgé, ses dernières réticences se dissipèrent. Malgré la manière détachée de présenter l'offre, il sentit que soit il la prenait, soit ces paranos allaient le tuer sur-le-champ.

Intérieurement, il s'accrocha à la pensée qu'on allait lui faire subir un autre test initiatique avec une fausse victime et une fausse arme.

Le vieux, qui avait fini de faire sa prière, sortit une clef posée sous le téléviseur et les dirigea vers une porte cachée par un rideau couvert de motifs de légumes du potager. Dans la pénombre de la salle de bains, on distinguait une forme humaine dans la baignoire. La lumière fut ramenée. Un jeune homme aux mains attachées derrière le dos gisait dans une petite flaque de sang.

- Il a voulu nous trahir. On a trouvé ça sur lui !

Sur une petite étagère, était posé l'objet du crime : un micro et un petit enregistreur encore enroulé de bouts de sparadrap que le suspect avait utilisé pour le fixer contre sa peau.

- Il voulait nous faire tomber pour que la police perde son dossier dans une affaire de drogue. Les ennemis d'Allah sont partout.

Ahmed leva son bras. Il pointa le pistolet vers l'arrière de la tête à près d'un mètre de distance. Il mit le doigt sur la détente, arrêta sa respiration et tira.

La brutalité avec laquelle le 9 mm sauta dans sa main ne laissait aucun doute. L'odeur âcre de la cordite le frappa aux narines alors que le bruit de la détonation dans un endroit si confiné résonna violemment dans ses oreilles. Même si son expérience des armes à feu se limitait au visionnage compulsif de la trilogie du « Parrain », il comprit que le puissant recul qui venait de frapper ses articulations ne pouvait pas être celui d'une balle à blanc.

Une main lui prit délicatement le pistolet encore chaud. Il ouvrit les yeux et une image d'horreur s'imprima dans sa rétine. L'homme sur lequel il avait tiré s'était retourné de côté. La partie du dôme crânien formée par l'os pariétal manquait et de gros bouillons de sang et de matière cérébrale en sortaient. Alors qu'il n'était pas et ne pouvait pas être encore en vie, sa jambe gauche battait machinalement l'air et un râle caverneux sortait de sa gorge.

- Allah Akbar ! Allah Akbar ! Hurla de joie le jeune homme qui leur avait ouvert.

Attiré par une petite lumière, Ahmed se retourna pour voir l'un des islamistes, le conducteur de l'Audi, en train de le filmer avec un téléphone portable. Toute la scène était conservée pour la postérité.

Argenteuil, France - 15 avril 2017

J - 210

- C'est Allah qui a guidé ta main. Nous sommes ses mains. Les frères m'ont raconté avec quelle facilité, tu as abattu ce chien mécréant probablement fils de harki qui a voulu vendre ses frères à la police. Ne t'inquiète pas pour lui. Les jeunes vont le jeter dans un canal d'où il ne remontra jamais. On laissera courir le bruit qu'il est parti se marier au bled et qu'il est mort d'un accident de voiture. Un type comme lui, personne ne le cherchera.

Juste après l'exécution, Ahmed et était parti avec Hadj Yassine qui lui parlait avec déférence maintenant. Les regards biaux, genre demi-sel, qu'on lui décrochait avaient laissé place à une authentique admiration. Tout à coup, il s'était senti heureux d'avoir abattu le gars dans la baignoire. La voie qu'il avait choisie ne s'ouvrait qu'aux durs. Il se voyait soudainement plongé dans la peau de son héros : Tony Montana. Même si c'était haram de porter des chaînes en or, il s'était promis de s'en acheter quelques-unes pour ressembler à son modèle. L'argent du *Taliban* du magasin de chaussures pesait encore dans sa poche. Des flashbacks de prêches

enflammés, des scènes de films américains, des pages de livres d'Ibn Taymiyya et des jeux vidéo défilaient dans sa tête prise d'un délire proche de l'ivresse des profondeurs. Il ne retourna que doucement à la réalité.

L'homme auquel il faisait face maintenant était le Cheikh Mourad. Ce dernier avait emménagé des locaux dans les combles d'un hangar plein de palettes de vaisselle en transit depuis la Turquie. L'endroit ne payait pas de mine et n'aurait même pas attiré les services du fisc en une année de restrictions budgétaires.

- J'ai 50 employés ici, annonça fièrement Cheikh Mourad

- Je ne vois personne, répondit Ahmed

- C'est ça le miracle. J'ai un partenariat avec le ministère de la Justice. Je recrute des prisonniers et des jeunes qui ne sont pas condamnés à de la prison ferme à condition qu'ils trouvent un travail. C'est moi qui offre le CDD permettant de les libérer. Je signe leur carnet de présence quotidiennement, mais ils n'ont pas besoin de venir travailler. D'ailleurs, il n'y a pas grand-chose à faire. Certaines palettes n'ont pas bougé depuis 5 ans.

- Vous y gagnez quoi ? Demanda Ahmed

- En échange, chaque employé me paye 50 à 100 Euros par jour pour ne pas venir. De plus, le Ministère me subventionne à hauteur de 5000 Euros par contrat signé. Je vais te dire où je veux en venir avec cette histoire : le miracle d'Allah que nous vivons à cette époque est qu'Il a rendu aveugles les mécréants et les a mis à notre service. Ils sont comme l'âne que Dieu a créé pour porter nos charges. Ce sont eux qui financent et arment le djihad que nous menons contre eux. J'en connais beaucoup qui se sont convertis à l'islam rien qu'en réfléchissant à cela. L'argent des mécréants au service d'Allah ! Tu savais que les Etats-Unis soutiennent le djihad en Syrie ?

- Non, je croyais qu'ils bombardaient nos frères !

- J'ai fait deux voyages en Syrie cette année et je vais repartir dans pas longtemps. Les soldats du califat sont tous équipés de

matériel américain. Les bombardements, c'est de la fumée pour les medias. On sait d'avance où ils vont frapper et on quitte la zone le temps que cela se termine. Parfois, ils nous aident en nettoyant les colonnes blindées de l'armée d'Assad quand celles-ci s'approchent trop des positions du califat.

- C'est incroyable ! S'exclama Ahmed sincèrement étonné.
- C'est incroyable comme tous les miracles d'Allah sont incroyables. Le pire ennemi de l'islam utilise ses moyens et son argent pour aider le djihad.
- J'ai lu que Trump promettait de détruire le califat.
- Personne ne détruit un califat voulu par Allah. Puis Trump, personne ne l'écoute. Il s'agit tout seul comme un fou dans la Maison Blanche et il ne peut rien faire. Sur le terrain, la coopération se passe comme d'habitude. Les mécréants sont à notre service comme l'âne est au service de son maître. Ils nous arment, nous financent et nous offrent même des appareils médicaux pour soigner nos blessés. Ils sont aveuglés !

Ahmed, qui n'avait jamais vu les choses sous cet angle, se sentit comme frappé par une révélation. Sa conviction se retrouva confirmée : il voyait Allah agir directement pour la gloire de Sa religion.

- Tu es un homme intelligent, continua le Cheikh. Je n'ai pas envie de t'envoyer sauter sur un *Check Point* à Qamishli et blesser deux Kurdes au passage. Je te vois dans un projet grandiose correspondant à ta motivation et à tes capacités.

Même s'il n'avait pas la moindre idée où se trouvait Qamishli, Ahmed se sentait flatté par le propos. C'est vrai que lui-même nourrissait un mépris secret pour ces frères qui se font sauter à deux dans une voiture bourrée d'explosifs en ne causant qu'eux-mêmes comme victimes. Quelque part, il le voyait comme une tentative d'arnaquer Allah. Même si seule l'intention compte en islam, il est délicat de vendre à Dieu un suicide tout simple comme un attentat suicide. Ces gars qui explosaient seuls dans une bagnole, il avait parfois du mal à

les voir comme de vrais martyrs. Etant déterminé, il voulait mourir sur ce chemin en prenant un grand tribut humain avec lui. Il se sentit soulagé que le Cheikh soit prêt à tout faire pour donner un vrai sens à son œuvre ; « *Au moins, quelqu'un qui me comprend* » pensa-t-il.

- Tu es prêt à tout ? Demanda le Cheikh

- Oui, affirma Ahmed

- Alors écoute-moi bien : sur ce coup-ci, on va travailler pour les Américains.

Argenteuil, France - 16 avril 2017

J - 209

Ahmed passa la nuit sur un lit de camp placé entre deux palettes au fond du hangar. Ce lit froid et un inconfortable lui donna cette authentique impression d'être sur le chemin du combat.

Le Cheikh Mourad le réveilla à l'aube en allumant tous les néons d'un coup.

- On fait la prière du Fajr ensemble mon fils. Il ne faut pas que tu ailles à la mosquée. Elle est sous surveillance. On a vu des gens louches rôder autour.

- Quel genre de gens ?

- La police ou la sécurité militaire. Ces islamophobes ne nous lâchent pas d'un pas. L'autre jour, le gardien a même trouvé quelque chose qui ressemble à un micro.

Même si la France n'avait pas de « sécurité militaire », le Cheikh continuait à se référer aux images tenaces de son pays d'origine.

Ahmed se leva de mauvaise grâce pour la prière de l'aube. Cette prière « de vieux », connue pour être la plus rigoureuse, n'était pas dans ses habitudes.

Les deux hommes mangèrent un petit-déjeuner fait de couscous de la veille, de jus d'orange en tétrapack et de beignets que le Cheikh avait acheté sur son chemin. Les assiettes en papier posées sur une caisse en bois frappée du logo de Hanjin donnaient une ambiance boy-scouts. Ahmed aima l'atmosphère.

- On va faire quoi ? Demanda-t-il

A peine proféra-t-il la question, qu'il le regretta. Il ne voulait pas paraître impatient ou, qu'à Dieu ne plaise, manquant de confiance. L'Oriental est susceptible. A son soulagement, le Cheikh ne sembla pas s'en formaliser.

- Tu es un homme courageux. Tu as fait tes preuves. Les frères en prison ont transmis beaucoup d'éloges à ton sujet et se portent garant de ton honnêteté

Un ange passa. Il volait à l'envers.

Le Cheikh continua :

- Je suis touché par ta fidélité à la cause. Je vais te révéler un secret de la plus grande importance. C'est en toute confiance que je peux te dire que le chef de notre réseau s'appelle Mohamed.

- Mohamed, répéta machinalement Ahmed

- Mohamed. Comme notre prophète. C'est un homme important. Il est sur la liste des Américains avec plusieurs millions de dollars pour sa capture mort ou vif. Il a même été proche du Cheikh Ben Laden avant que celui-ci ne tombe en martyr sous les balles des impies.

- Il est en France ? Se hasarda Ahmed

- Je l'ai rencontré une fois en France. Il y a vingt ans. Le lendemain de notre rencontre, il s'envolait pour la Habacha afin de rejoindre le djihad en Somalie. Après, il est passé par l'Iraq puis il a rejoint les Talibans.

La Habacha, ou Abyssinie, c'est l'ancien nom de l'Ethiopie, mais l'authentique parler islamiste doit toujours se ponctuer d'anachronismes.

- Je ne sais pas où il est actuellement. Et je ne veux pas le savoir. Comme ça, même si les Français m'appliquent la gégène, je n'aurais rien à leur dire. Mais c'est lui qui gère l'opération. Moi, je reçois des ordres par un intermédiaire qui ne me dit que ce dont j'ai besoin de savoir. Les temps sont durs. On ne sait plus à qui se fier.

Sur cet amer constat, le téléphone du Cheikh sonna.

- Tu es en bas ? Tu as trouvé du stationnement ? D'accord, je viens t'ouvrir.

Puis vers Ahmed en raccrochant :

- C'est le bagagiste d'Orly. Je vais aller lui ouvrir.

Après un fracas lointain de serrures et de portail, le Cheikh Mourad retourna en guidant devant lui un homme à la carrure de lutteur poids lourd. Détail frappant : c'était un occidental ; un vrai ; cheveux châtons, yeux clairs et pas de barbe.

- Ahmed, je te présente Hakim. Ça veut dire le « sage ». Il a eu la sagesse de découvrir la vraie religion

Puis vers l'arrivant en souriant :

- N'est-ce pas Kevin ? Tu préfères un nom de mécréant ou bien Hakim ?

La tentative de plaisanterie fut de très mauvais aloi et tomba à plat en causant un silence gêné. Le Cheikh sentit qu'il était temps d'embrayer sur le *business*.

- Pour l'opération. Je voulais te dire que nous nous approchons de la date. Je voulais savoir ce que tu pouvais faire pour nous.

- Vous voulez mettre un objet dans un avion. C'est ce qu'on m'a expliqué, se hasarda le bagagiste

- Je ne sais pas encore tout, mais ça sera des objets à placer dans plusieurs avions

- A partir de 50'000 euros je te mets ce que tu veux à bord ; idéalement un petit colis. Ça ne doit pas dépasser la taille d'un gros livre. Je m'en fiche de ce qu'il y a dedans. Par contre, s'il s'agit d'une bombe, il faut nous le dire pour qu'on couvre nos hommes sur le terrain.

- Pas de bombes. Ça, je peux te le confirmer.

- Moi, je n'ai pas de limites, mais on doit voir avec qui travailler. La majorité des frères de confiance sont sous surveillance ou n'ont plus leurs badges. J'en connais quelques-uns qui font du trafic, mais ne voudront pas s'impliquer dans des histoires de *terrorisme*

- Les temps sont mauvais. Beaucoup de personnes parlent, mais peu veulent vraiment s'impliquer dans le *djihad*, corrigea délicatement le cheikh.

- Oui, le *djihad*. C'est notre devoir à tous, se rattrapa le bagagiste. Vous avez besoin de quoi ?

- Cacher quelque chose dans des toilettes, sauf ton respect.

- Des toilettes d'avion ?

- Oui, c'est ça. Derrière un panneau qui se dévisse.

- Il n'y a rien qui se dévisse à cet endroit. Il faut des outils spéciaux et beaucoup de temps. C'est pour être récupéré par un passager ?

- Oui, acquiesça le Cheikh

- Sauf que le passager devra embarquer avec une valise d'outils et aller avec aux toilettes avec pour récupérer l'objet.

- Et si on laissait la chose dans la poubelle des toilettes ? Ahmed venait d'intervenir.

Il ne savait pas ce que cette *chose* serait, mais il commença à deviner les grandes lignes du projet.

Le bagagiste s'éclaira la voix :

- Des armes à bord – je pense que c'est de cela dont il s'agit - cachées dans n'importe quel vol, celui que tu veux, ça va

chercher dans les 100'000 Euros. Idéalement, on a besoin d'un appareil qui passe la nuit. Mais au pire, même s'il reste une heure au sol, on peut tenter, mais je ne te garantis rien dans ce cas. Idéalement, il passe la nuit.

- 100'000 Euros ?! S'offusqua le Cheikh
- Peut-être même plus, affirma Hakim sans se démonter. C'est quoi mon travail ?
- Tu es bagagiste
- Voilà, je gère une équipe de bagagistes. Tu as déjà vu un bagagiste monter dans un avion ?

La question était rhétorique. Il continua avant de recevoir une réponse :

- Nous travaillons dans les soutes uniquement. Nous n'allons jamais en cabine. Je peux te laisser ce que tu veux dans la soute, mais je vois mal ton passager le récupérer en vol. Je dois contracter d'autres personnes. Je connais le responsable des services de nettoyage. Ils montent à chaque escale. Ils doivent travailler vite. Il n'y a pas toujours de contrôles poussés à ce niveau. Par contre, ils ne se mouillent que s'il y a de l'argent, beaucoup d'argent.

- Mais 100'000 Euros ! Lâcha le Cheikh
- C'est la faute de la Police de l'Air. Depuis qu'ils ont retiré les badges rouges aux frères, ça a créé de l'inflation. Je dois te trouver des gens « *clean* ». Qui ne sont pas dans le collimateur, mais ils ne se mouilleront pas pour des noisettes.
- Qu'Allah nous protège de l'avidité des gens ! S'exclama le Cheikh, ce pouvoir de mécréants veut rendre le djihad hors de prix. Ce n'est pas mon affaire à moi. Je dois en parler au financier et je reviens vers toi.

Sur cette phrase, les hommes se levèrent et échangèrent une ferme poignée de main.

- Je t'accompagne. Le portail est difficile à ouvrir.

Ils marchèrent le long d'un couloir poussiéreux puis s'engagèrent dans un escalier obscur qui menait à un rez-de-chaussée encombré de palettes. Une fois seuls, le cheikh attaqua à voix basse :

- Je ne voulais pas parler devant le jeune. Les histoires d'argent arrivent à ébranler la foi la plus solide. Tu avais dit combien ?

- 100'000 Euros

- Je ne sais pas si le commanditaire est dans ces budgets-là. Il faudra que je fasse des efforts pour le convaincre. Puis même s'il accepte, il y a TRACFIN.

- C'est qui celui-là ?

- C'est le ministère des Finances ; de vrais sauvages. Ils reniflent le fric à des kilomètres. Ils ont fait tomber pas mal de frères en suivant le cash.

- Tu as une solution pour les semer ?

- J'ai toujours des solutions. Pourquoi suis-je en vie ? Je te jure sur la tête de mes enfants que je ne tiens pas à la vie moi. J'aurais été faire le djihad en Syrie, en Libye, en Iraq ou n'importe où ailleurs. J'aurais égorgé des mécréants avec cette main si notre noble cause n'avait pas besoin de moi ici et vivant.

- Nous ferons tous cela un jour, renchérit Hakim

- Ecoute, j'ai besoin d'un peu de réserve pour payer le réseau qui fera passer l'argent. Les fonds viennent de l'étranger. Je ne peux pas me les faire virer à la Société Générale et les sortir dans un sac de Carrefour.

- Je comprends. Tu as besoin de combien ?

- Disons 130'000 Euros. Tu dis 130'000 et je garde 30'000 pour les frais.

- Ca me semble raisonnable

- Je te jure que je ne touche pas un rond. C'est pour Allah que je fais ça. Je dois juste payer les blanchisseurs

- Moi aussi, je dois payer de mon côté. Tu sais comment ça marche...

Ils se séparèrent sur une énième poignée de main.

Hakim alias Kevin se voyait déjà à Vegas ! Son coup de poker avait marché. Il connaissait plusieurs gars avec des badges rouges qui passaient leur temps à écrire « *Allah Akbar* » sur les avions. Certains étaient tombés et avaient été discrètement écartés. D'autres étaient partis en Syrie rejoindre les terroristes du califat. Mais il en restait assez autour des avions pour exécuter une mission pour Allah. Le mieux est qu'ils la feraient gratuitement.

Argenteuil, France - 20 avril 2017

J - 205

Ahmed devenait fou à force de tourner en rond dans son hangar. Le temps passait lentement ; au compte-gouttes. Son seul compagnon était le bruit quasi-incessant des pigeons s'agitant sur le toit en tôle qui amplifiait leur vacarme. L'antichambre du djihad se transformait en un endroit inconfortable et ennuyeux qui le rongait. Si cela ne tenait qu'à lui, il aurait pris un vol pour Ankara puis un car pour la frontière syrienne. Mais il s'était déjà fait piéger sur cette route. Les services turcs contrôlent tout ce qui bouge dans la région. Sans la bonne filière, on tombe directement dans les mailles du filet.

Pour tuer le temps, il avait lu le Coran, la moitié d'un livre d'Ibn Taymiyya et plusieurs catalogues de pièces détachées pour chariots élévateurs. Le Cheikh lui avait promis de lui ramener une petite télé, mais il « oubliait » à chaque fois. Quand Ahmed insista, il finit par lui dire que c'est *harram*.

- Tu dois rester pur. Tu vas bientôt chez Allah et tu ne veux pas apparaître chargé de pêchés. La télé, on a une fatwa très stricte à son sujet. Ils montrent des choses horribles ; même de la musique et des femmes nues.

La fatwa est souvent une manière pratique pour virguler un refus catégorique et non ouvert à la négociation. Par contre, quand il s'agissait de la prière du Fajr, le cheikh ne manquait jamais de débarquer pour le réveiller en fanfare. Sans égards, il allumait les néons et lui arrachait la couverture.

- C'est l'heure de la prière. Va faire tes ablutions !

Le chauffe-bain qui ne marchait pas transformait la corvée en calvaire. L'eau glacée avec laquelle il fallait faire semblant de se laver le rebutait. La serviette de bain qui n'avait jamais le temps de sécher puait le moisi.

Niveau confort, c'était mieux en prison.

Ahmed luttait contre l'envie d'envoyer balader le Cheikh. De lui dire qu'en tant que promis au paradis, il n'avait plus besoin de s'agenouiller sur un tapis cinq fois par jour et encore moins au lever du soleil. Ce qu'il voulait, c'était une télévision, des filles et un internet qui marche !

Mais chaque fois que le Cheikh rappliquait, Ahmed se dégonflait et se retrouvait à obtempérer. Ce jour, il débarqua avec deux heures de retard. Ahmed se leva du lit quand il entendit le bruit du portail. Quelques instants plus tard, chargé d'un gros couffin, le Cheikh arriva.

- Je suis désolé, commença-t-il, j'ai dû aller faire la prière à la mosquée pour rencontrer un frère au courant de notre affaire

- Pas de soucis, répondit Ahmed en lui donnant du *hadj*

- Tu as fait ta prière ?

- Oui

Le mensonge sonna creux, mais le Cheikh fit mine d'y croire. Il sortit un Tupperware et le posa sur le carton qui servait de table :

- La *maison* a préparé un peu de gâteau, je t'en ai ramené un peu

- Qu'Allah protège ta *maison*, répondit Ahmed en attaquant un makrout aux dattes.

Dans le milieu, la « maison » voulait dire la « femme ». Cela pouvait désigner l'épouse, la fille ou toute autre femelle présente dans le domicile. Comme pour les chiens et les ânes, il faut user beaucoup de précautions oratoires pour les évoquer ou, mieux encore, ne pas en parler du tout.

Des tasses de thé furent remplies depuis un thermos puis le vieux attaqua :

- Tu vas bouger d'ici. Tu ne peux pas rester plus longtemps. Il y a trop de va-et-vient et je crois que ce n'est pas très confortable pour toi.

Ahmed cachait sa jubilation.

- Tout à l'heure, Jamal - l'Audi noire - viendra te chercher. Un frère, celui que j'ai été voir à la mosquée, connaît quelqu'un qui va nous prêter un appartement

- Il est dans le coup ? Demanda Ahmed

- Il sait que c'est du jihad, mais rien de plus. L'appartement appartient à sa belle-mère qui est hospitalisée qu'Allah nous protège. Il s'appelle Jawad. Il viendra te voir tous les deux jours. Il te ramènera de quoi manger. Tu n'as pas besoin de lui donner d'argent. Tout sera pris en charge.

- Est-ce que vous pouvez quand même m'en dire plus sur le but de tout ça ?

Le Cheikh regarda encore autour de lui comme pour vérifier encore une fois qu'ils étaient seuls.

- Ecoute, je suis autorisé à te révéler qu'il s'agira d'un détournement d'avion

- J'avais deviné, répondit Ahmed

- Oui, j'ai revu Hakim - le converti - et il m'a confirmé que son réseau est prêt à cacher ce qu'il faut dans l'avion. Ça sera sous des sièges ; là où ils mettent les gilets de sauvetage. Ils feront rentrer des pistolets chargés dans les poubelles d'ordures, sauf ton respect.

- On travaille à combien ? Je vais être seul ?

- Non ! C'est une mission qui exige plusieurs hommes fiables. Nous avons des frères qui se préparent. Tu ne vas pas les voir jusqu'au jour où vous allez embarquer ensemble. Personnellement, je ne les connais pas, mais on m'a dit qu'ils seront au rendez-vous. Nous évitons les contacts pour ne pas tomber tous d'un coup.

- Nous allons où une fois que nous avons pris le contrôle de l'avion ? On exige quoi des mécréants ?

- Ils ne m'ont pas dit encore pour la destination. Le but sera d'aider la Palestine. Ils vont choisir un vol qui transportera beaucoup de Juifs. En le détournant, notre mouvement sera en mesure d'exiger la libération inconditionnelle d'un certain nombre de djihadistes palestiniens enfermés dans les prisons israéliennes.

Les yeux d'Ahmed s'illuminèrent. Il se voyait en maître absolu sur un avion d'El Al avec les services de Netanyahou qui le supplient pour obtenir sa miséricorde.

- Il y aura une chahada au bout ?

- Très certainement. Ils ne vont pas vous laisser vous en sortir en vie. A un moment ou un autre, ils donneront l'assaut. Ça va beaucoup tirer. Je ne peux pas te promettre que tu en sortiras vivant. Toi et tes frères vous serez probablement tués.

- C'est ce que nous voulons tous !

- Mourir pour Allah, c'est la meilleure destinée. Moi aussi, je rêve de mourir pour Allah. J'ai juste une famille ; cinq enfants à charge dont un malade, répondit le Cheikh sur un ton de lamentation.

- Je demanderai à Allah te de faire rentrer au paradis, rassura Ahmed

Celui qui meurt pour le califat et les hommes politiques, les anciens grimoires disent, aura des dizaines de cartes VIP pour le paradis. Il pourra les distribuer à sa guise à ses proches et aux personnes de son choix. Il pourra éviter la justice divine à 70 personnes qui lui seront éternellement obligées. Une sorte de regroupement familial céleste pour terroristes.

Après l'avoir profusément remercié, le vieux reprit le sac duquel il avait sorti le makrout et en retira un magnétophone enroulé dans un journal.

- On m'a donné pour instructions de t'aider à formuler des revendications. Une fois que vous aurez le contrôle de l'avion, tu seras la personne qui prendra contact avec les autorités. Les autres frères ne parlent pas bien le français.

- Je veux bien faire cela, répondit Ahmed touché par la flatterie

Le cheikh déplia une feuille de papier et la lui tendit :

- Ils veulent que tu lises ce message. On doit sentir ta détermination. Fais-le comme si tu étais maintenant à bord de l'avion. Je vais enregistrer et on va transmettre à Mohamed pour approbation.

Ahmed but une gorgée d'eau, respira profondément et commença à lire alors que son comparse appuya sur le bouton REC : *« Nous, les Lions du Califat, nous frappons aujourd'hui la France au cœur pour montrer notre détermination à faire vaincre la seule vraie religion ! Regardez vos monuments tomber ! Votre pays en feu ! Et le djihad victorieux ! Allah Akbar ! Allah Akbar ! »*.

Stop.

- Le message ne parle pas de Palestine ? S'enquit Ahmed

- Une fois dans l'avion, tu parles de Palestine. Ceci est juste un test pour Mohamed. Il va l'écouter pour évaluer la détermination de toi voix puis il l'effacera. L'important sera ce que tu diras dans la radio de l'avion.

Ahmed acquiesça d'un hochement de tête.

- J'ai une autre bonne nouvelle, reprit le Cheikh. On t'a inscrit dans un aéro-club à Esbly. Tu vas apprendre à piloter.

Kremlin, Moscou - 23 avril 2017

J - 202

A en juger par les Mercedes S500 et les Gaz Chaika garées sur le parvis, une réunion au sommet se déroulait dans les salons du Kremlin. Poutine n'était pas de la partie. La veille, il s'était engueulé avec la famille Castro l'accusant de transformer Cuba en 51ème Etat américain. Puis dans la nuit, après un autre appel téléphonique animé, il fit appeler son équipage et décolla pour la Havane. Depuis qu'Obama avait posé ses souliers brillants de chez Perry Ercolino dans la région, Moscou perdait progressivement une case importante dans l'échiquier géopolitique. L'air de rien, Trump capitalisait sur le « goodwill » initié par son prédécesseur pour faire une cour effrontée à l'ancien vassal communiste. Raul Castro jurait sans arrêt :

- Mais ton Obama, je n'ai même pas été l'attendre à l'aéroport. Trump, il ne nous parle pas depuis qu'il est arrivé à la Maison Blanche. Vous vous faites des idées Vladimir !

Malgré ces dénégations, Poutine et ses généraux super-étoilés enrageaient de voir l'OTAN se rapprocher inexorablement de toutes les frontières de la Fédération de Russie alors que leur seul allié traditionnel outre-Atlantique entamait une lune de miel avec la Maison Blanche.

Les hommes qui avaient réquisitionné une salle de réunion insonorisée au Kremlin ne rendaient compte à personne

d'autre qu'au président de la Fédération. Et encore ! Leur pouvoir était tellement étendu que mis à part lancer une guerre surprise contre une grande puissance, ils pouvaient tout décider sans demander son aval. Ils se réunissaient une fois par semaine ou bien à chaque fois que les intérêts supérieurs de la nation étaient en jeu. Eux, c'est le Deep State : l'Etat dans l'Etat. Ils existent dans tous les pays modernes. Ils sont la rançon obscure de la démocratie. Ils laissent les peuples voter et choisir leurs représentants, mais eux détiennent le vrai pouvoir. Quand ils opèrent au grand jour, cela donne le visage détestable des dictatures et des républiques bananières...

- Je vais vous faire écouter un enregistrement capté à bord d'un avion. Il y a beaucoup de bruit de fond même si nous avons tout fait pour isoler les voix. L'original est en anglais, mais vous avez les sous-titres en temps réel sur cet écran.

Presque tout le monde avait besoin de la traduction. Au fur et à mesure que le texte s'affichait, les mines devenaient sévères. Certains regards, montraient de l'incrédulité. D'autres restaient impassibles pour ne pas trahir le moindre sentiment.

Quand l'enregistrement se termina, un silence lourd tomba sur la salle. Ce fut le camarade Antonov, général à la retraite, mais au pouvoir infini, qui parla en premier :

- Est-ce que cet enregistrement est authentique ?

- Je n'aurais pas convoqué cette séance extraordinaire un dimanche s'il ne l'était pas ! Répondit le Premier secrétaire du Kremlin

Un officier du FSB se sentit personnellement touché par la question :

- Nous avons obtenu cet enregistrement d'une ressource de première importance en Ukraine. Cette ressource a réussi à mettre sur écoute un avion suspect utilisé par les agences américaines pour des opérations clandestines. Ce que vous avez entendu est rigoureusement authentique et la traduction validée par nos linguistes.

- Donc les Etats-Unis préparent une frappe terroriste en Europe pour catalyser les conditions politiques et sociales à la signature de l'Accord Transatlantique ?

- C'est exactement cela et je pense que nos services de renseignements doivent tout faire pour bloquer ce projet diabolique, suggéra le Premier secrétaire du Kremlin.

Contrairement au protocole très rigide dans les discussions officielles russes, les hommes parlaient tous en même temps chacun y allant de son idée pour faire capoter le projet américain. Cela allait des fuites orchestrées à travers les medias jusqu'à la livraison sèche d'une clef USB contenant tout à l'ambassade de France.

L'amiral de la flotte du Nord, Filip Vitalievich, ne participait pas à la conversation. Les yeux figés sur une statue d'Ivan le Terrible par l'artiste Mark Antokolski, il sirotait une vodka artisanale sans montrer le moindre intérêt pour ce qui se passait autour de lui. Puis, comme sorti de sa torpeur, il claqua sèchement son verre contre la table. Tous les regards se retournèrent vers lui.

- Je suis désolé de vous interrompre, messieurs, mais je crois nous nous égarons, commença-t-il.

- Je suis sûr qu'il y a un moyen facile de faire capoter ce projet impérialiste camarade Amiral, répondit le chef du renseignement qui parlait toujours comme à l'époque soviétique. On peut même s'arranger qu'ils ne sachent pas que cela vient de nous. On peut faire livrer l'information à l'ambassade de France en Israël et laisser la CIA et le Mossad patauger dans le coin pour remonter à la source.

- Je vous fais confiance, dit l'amiral. Je sais que vous êtes plus que capable de faire chavirer ce funeste projet tout en gardant vos sources et votre micro dans le Boeing. Ma question est toute autre : quel intérêt avons-nous à empêcher ces attentats ?

Rien que la question causa une vive émotion et un barrage de protestations. Mais l'amiral ne démordait pas :

- Mes amis, des décennies de guerre froide ont laissé leurs traces sur votre manière de réfléchir. Ce n'est pas parce que les Américains ont lancé quelque chose, que nous devons systématiquement les contrer. Vous savez tous ici que parfois, il vaut mieux les laisser agir et trouver le moyen de récolter.

- Vous ne pensez pas sérieusement, camarade Fillya, laisser aller ce projet jusqu'à son terme ? Apostropha le Premier secrétaire

- Pour moi, ce n'est pas un projet. C'est juste un enregistrement. Vous connaissez les impérialistes américains autant que moi camarade Premier secrétaire : si on leur met des bâtons dans les roues, ils vont changer leurs plans et ils feront autre chose plus tard, mais dans des conditions que nous ignorons totalement. Sortez cet enregistrement et demain ils vont ordonner à leur medias de publier des articles nous accusant de créer des histoires de toute pièce pour nuire aux relations entre les membres de l'OTAN. Nous passerons pour les méchants.

- Quelle est votre idée ? Interrompit un général croulant sous les décorations

- Croyez-en mon expérience de ces choses-là, cet enregistrement ne vaut rien maintenant. J'insiste bien sur le « maintenant ». Vous allez finir avec un petit scandale que tout le monde s'empressera d'étouffer ; l'Elysée en premier. La contre-propagande fera un tel travail que vous aurez juste quelques paranos sur des forums de conspiration pour croire que la « plus grande démocratie du monde » serait capable de terrorisme.

- Et alors ? On ne peut tout de même pas laisser des milliers de Français se faire tuer !

- En ce qui me concerne, la France n'est pas un pays ami. En Syrie, on se fait tirer dessus par leurs citoyens portant leurs armes. Ils ont refusé de nous vendre des frégates que nous avions payées d'avance et ils les ont bradées à l'Egypte. J'ai moi-même signé les contrats d'achats à Paris. Même si je

réprouve la méthode, je comprends pourquoi la CIA veut faire rentrer ce pays dans le rang.

- Vous semblez avoir un plan camarade amiral ?

- Et comment ! Je vais vous expliquer calmement.

C'est à cet instant qu'ils furent interrompus par le maître d'hôtel poussant un chariot de toasts et de liqueurs. Dès que celui-ci eut fini la tournée, la conversation reprit sur le ton de la connivence :

- Nous avons la preuve qu'ils vont réaliser un attentat. Cette preuve ne vaut rien tant que l'attentat en question n'a pas eu lieu. Après, on va la monnayer très cher et on les fera ramper devant nous pendant trente ans.

- Vous êtes le diable personne camarade Fillya !

Le camarade en question sourit à pleines dents. Ce n'était pas la première fois qu'il recevait ce compliment.

Une main énorme claqua sur la table :

- Je ne suis pas d'accord !

Le silence tomba net :

- Je ne suis pas d'accord, répéta le général

Le Général Miroslav Maximovitch était le chef des Forces des fusées stratégiques de la Fédération de Russie ; l'une des cinq branches de l'armée russe et, de loin, la plus redoutable. Malgré ses faux airs de Boris Eltsine, il était l'homme le plus sobre du pays. Il contrôlait un arsenal nucléaire capable de réduire la terre en supernova presque aussi lumineuse que le soleil. Sur sa poitrine, une décoration en or affichait la sinistre devise de ses forces : *après nous, le silence.*

- Vous n'êtes pas d'accord avec quoi camarade Maximovitch ?

- On ne va pas couvrir un crime aussi ignoble. Nous avons la preuve formelle des manigances de ces impérialistes. Nous les prenons à leur jeu : nous appelons la presse et nous balançons tout. Il faut bloquer cela ! Si leur traité passe, nous allons avoir une puissance énorme qui nous fera face.

Un brouhaha s'éleva dans la salle. Il ne fut interrompu que par l'Amiral :

- Non, Cher Miroslav, vous réfléchissez comme un lanceur de bombes atomiques ! Un peu de finesse !

- Mais vous savez que j'ai raison !

- J'aurais aimé que vous ayez raison, répondit calmement l'Amiral. Ce coup aurait pu être une occasion historique d'empêcher les Américains de jouer la carte du terrorisme de grande échelle pour sauver leur misérable peau. Nous pouvons empêcher cela. Nous les dénonçons eux et leurs complices. Nous expliquons d'avance ce qu'ils vont faire. Ils vont devoir reculer et ronger leur frein en voyant leur dollar s'écrouler.

- Voilà, c'est ce que nous allons faire. C'est l'occasion rêvée de se débarrasser d'eux

- Camarade Miroslav, malgré tous les efforts du camarade Poutine, l'économie de notre patrie est hélas très dépendante du dollar impérialiste. Nous sommes en meilleure posture qu'il y a dix ans, mais il nous faudra encore une autre décennie avant de pouvoir survivre nous-mêmes au crash de cette monnaie. Pour le moment, quel qu'en soit le prix, nous ne pouvons pas bloquer les efforts – même peu scrupuleux – de prolonger la vie du billet vert.

- Vous voulez dire que nous sommes à poil ? S'exclama le général

- Nous avons le pantalon sur les chevilles sur ce coup-ci, répondit l'Amiral sur un ton amer. Nous sommes obligés de les laisser faire. Nous n'avons pas le choix.

Le silence qui tomba ne fut brisé que par le bruit de la bouteille de vodka artisanale qui coulait dans un verre en cristal de plomb.

Rome, Italie - 24 avril 2017

J - 201

Monseigneur 500, ou Don 500, avait gagné son surnom à cause d'une affaire qui avait filtré dans les medias : il s'était fait arrêter par les Carabiniers de l'aéroport de Milan avec des sacs contenant 20 millions d'Euros en grosses coupures de 500. Voyageant depuis Genève dans un jet privé en compagnie d'un ponton des services secrets, il était si loin d'envisager le coup de filet qu'il n'avait même pas tenté de planquer le cash. Les grosses liasses étaient nettement rangées dans des sacs de voyage jetés les uns sur les autres dans la soute. Les flics n'avaient même pas fait semblant de chercher.

Même si les choses se tassèrent et que le « malentendu » fut dissipé, en haut lieu, on ne voulait plus le voir trainer au Vatican ; au moins pour quelque temps. Pourtant, pour les affaires sérieuses, il restait un incontournable homme de l'ombre.

Don 500 prenait son petit-déjeuner avec le Vicaire de Rome, littéralement le bras droit du Pape.

- L'Italie n'est plus ce qu'elle était ! Vous voyez, j'ai lâché 400'000 Euros pour le passage et je me suis fait serrer à l'arrivée.

- Effectivement, ce sont des choses qui n'arrivaient pas en notre temps.

- A l'époque, un contrat c'était un contrat. Les gens avaient une morale. Maintenant, ils ne respectent plus rien.

Ils continuèrent à manger en silence pendant un long moment. Leur tête-à-tête ne fut perturbé que très momentanément par un bourdon qui arriva par la fenêtre ouverte sur les jardins du petit palais. Au loin, un clocher sonna neuf heures du matin. Don 500 se leva pour chercher une carafe de Cognac AE Dor et versa deux verres tulipes sans dire un mot.

- Et si nous évoquions le sujet, attaqua le Vicaire

- C'est un chapitre douloureux, répondit Don 500.

- La CIA sont des amis de longue date

Le cardinal se referait à la quasi-canonisation en 1944 du général William Joseph Donovan, le père spirituel de la CIA, alors appelée OSS. Des mains du Pape Pie XII en audience privée, il fut décoré de la Grande Croix de l'ordre de Saint-Sylvestre. Il en fit ainsi un chevalier de la cause papale. De toute son histoire, moins d'une centaine de personnes reçurent cette décoration.

- Mais la France est un pays ami

- Sait-on encore où sont nos amis

- Je vous donne mille fois raison, pontifia Don 500

- La France est un pays qui nous a tourné le dos. Le mois dernier, j'ai lu qu'ils venaient de créer, tenez-vous bien, l'Islam de France !

- Ils ont quand même kidnappé un Pape ; Pie VII.

- Napoléon, un vrai voyou. Et vous oubliez Pie VI martyrisé à mort dans leurs geôles à Valence.

- Tout cela pour qu'il reconnaisse leur foutue République née dans la terreur, lâcha Don 500. Puis, même les Américains ne sont pas propres non plus. Ils nous ont obligés à faire un coup d'Etat à Benoît XVI.

- C'était à l'époque d'Obama. Ce compte se règlera bien un jour. Nous avons la mémoire éternelle. Pour le moment, ce qui

me plaît dans le plan américain, c'est que la France sera punie par où elle a péché. Ce sont leurs petits protégés qui vont faire la sale besogne. Personne ne verra la main de la CIA. Nous condamnerons avec fermeté quand ça arrivera, mais d'ici là, on ne bougera pas.

- Les voies du Seigneur sont impénétrables

Le Vicaire fit appeler son chauffeur et une Jaguar XJ approcha silencieusement dans la cour. Depuis que ses services avaient acheté l'enregistrement de l'Ukrainien, il avait longuement réfléchi à toutes les options possibles. Même s'il est très actif au niveau diplomatique, le Vatican reste un Etat neutre. C'est cette neutralité inébranlable qui lui permit de traverser tranquillement la Seconde Guerre mondiale alors qu'en-dehors de ses murs, l'Italie plongeait dans le fascisme de Mussolini. Ses efforts lui permirent de garder les bombardements de son immobilier au strict minimum. Une bombe en 1943 exigea le ravalement de la basilique de Sainte Laurence et une autre en 1944 souffla un peu de verre de la coupole de Saint-Pierre. Le Club Med quand on compare au reste de l'Europe.

Don 500 resta tout seul à réfléchir devant un nouveau Cognac. Depuis 2013, *l'Institut pour les œuvres de religion* était hors circuit après l'arrestation de son directeur pour blanchiment d'argent. Cet « institut », situé dans les murs mêmes du Vatican, était en réalité une banque qui opérait depuis 1942. Ses activités opaques faisaient passer les banques suisses pour des champions de la transparence. Malgré sa mise sous tutelle par la Deutsche Bank, le vénérable *Institut* se retrouva dans le collimateur du Département d'Etat américain. Comble de l'humiliation, ses appareils de retrait d'argent furent bloqués par la banque d'Italie et ses ordres interbancaires rejetés ou mis en suspens pendant des mois. Les finances de la cité allaient de mal en pis. Des reformes coûteuses furent entreprises, mais l'ennemi ne démordait pas. C'était comme faire une course où la ligne d'arrivée fuyait tout le temps. A chaque fois que les désirs des fonctionnaires internationaux étaient satisfaits, de nouvelles exigences tombaient.

Don 500 ouvrit une lourde boîte à cigares et en sortit un iPhone. Depuis son arrestation avec le cash, il ne faisait plus confiance aux appareils électroniques. Quand il recevait des visiteurs, ces derniers devaient abandonner leurs appareils à l'entrée ou accepter de les enfermer dans des coffres insonorisés.

Il forma un numéro qu'il connaissait de mémoire. On répondit à la première sonnerie. Sans se présenter, il lâcha :

- Demandez à Umberto de venir me voir maintenant

Puis après un silence :

- J'ai dit : maintenant ; pas à Noël !

Et il raccrocha en regrettant les anciens téléphones en bakélite dont il pouvait plaquer le combiné d'un geste rageur.

Rome, Italie - 24 avril 2017

J - 201

Umberto Carpinelli arriva en sueur. Il tenait un gros cartable d'une main et de l'autre il essuyait sa calvitie avec un énorme mouchoir blanc. Il entra en s'excusant « du retard »...

- Nous n'avions pas rendez-vous, concéda Don 500 avec magnanimité. Prenez place !

Puis sans lui laisser le temps de reprendre son souffle :

- Je ne vous cache pas que je suis inquiet. Je n'ai pas dormi de la nuit. Je veux savoir si vous faites des progrès et quand est-ce qu'on peut espérer un déblocage de la situation.

- Ah, Monseigneur, je sors justement de la commission de surveillance. Nous avons rencontré des envoyés de la Commission européenne. Ils voulaient parler des réformes en cours.

- Je sais que vous parlez tout le temps, mais est-ce que vous avancez ?

- Bien sûr que nous avançons ! protesta Umberto Carpinelli sur le ton d'un restaurateur napolitain auquel un touriste demanderait si la pizza est réellement cuite au feu de bois

- Umberto, je vous parle en ami. Oubliez qui je suis. Comment va la petite ?

- Elle est à New-York. Elle finit ses études cette année, répondit Umberto en se relaxant
- Quand elle sera de retour, faites-le moi savoir et je donnerai un coup de fil pour elle. Je sais qu'elle veut rentrer aux archives du Vatican. Je peux arranger la chose.
- Merci Monseigneur, j'ai toujours su que je pouvais compter sur vous
- Oubliez qui je suis, juste dites-moi où nous en sommes vraiment. Je ne suis pas hostile. Je suis à la recherche de solutions. Je ne veux pas causer de problèmes.

Umberto soupira longuement. Quand Don 500 jouait aux flics gentils, il fallait se lâcher.

- Ecoutez, il y avait cette équipe venue de Bruxelles et à leur tête un Français dont le nom sonne comme Diclofenac.
- Oui, je vois le personnage ; un requin.
- Je ne sais pas comment le dire. Il est hostile. On sent que chez lui, c'est personnel. Il ne veut pas que nous avancions. Nous avons été au restaurant tous ensemble sur invitation du ministère des Finances et les membres de son équipe avaient l'air bien disposés. J'ai parlé très amicalement avec plusieurs d'entre eux. Il est le seul à tout bloquer.
- Qu'est-ce qu'il vous reproche exactement ce Diclofenac ?
- Mais on ne sait jamais avec lui. C'est chaque fois une nouvelle histoire. Mes dossiers sont parfaits. Nous contrôlons tout dans les moindres détails avant de les soumettre. Quand ils sont avec nous, ils admettent que tout semble correct, mais dès qu'ils partent, ils nous bombardent de nouvelles demandes « vous n'avez pas validé cela », « vous n'avez pas démontré ceci », « vous n'avez pas fait assez sur ce point »... Je vous assure que nous faisons correctement notre travail pourtant.
- Je vous crois, mon ami. Il nous mène une guerre de religion. Il veut assécher nos finances et nous pousser à la faillite. Quand j'ai été en Suisse chercher du cash, c'était pour subvenir aux frais courants dont les factures d'électricité et de

gaz. Ils m'ont fait tomber comme un criminel. Ils ont même averti la presse. Que Dieu me pardonne d'être si amer.

Umberto eut comme une révélation.

- Vous savez, maintenant que vous parlez de guerre de religion, j'ai eu quelques mots avec un gars de leur commission. Il est d'origine italienne ; il s'appelle Scuderi. C'est un nom de famille originaire de Sicile. Ma mère est une Scuderi. C'est comme ça que j'ai sympathisé avec lui. Durant la conversation, il a – l'air de rien – balancé un détail qui me revient maintenant.

- Au sujet de Diclofenac ?

- Oui, justement. Il m'a dit qu'en France, ce Diclofenac appartient à une commission gouvernementale qui travaille à l'introduction des Sukuks sur les marchés financiers français.

- Des Su-quoi !? S'exclama le cardinal

- C'est un bon, un titre, un instrument financier. Les Saoudiens sont derrière. Quand ils en parlent dans les medias, ils disent « *finance islamique* » mais c'est un truc très compliqué. Il y a une fondation, l'AAOIFI, qui a été créée par l'Algérie pour le compte du Moyen-Orient. Ce sont eux qui gèrent mondialement les Sukuks. Une sorte de banque compatible avec leur sharia.

- J'ai entendu parler de la finance islamique, mais je ne savais pas que c'était déjà une réalité.

Umberto, banquier de profession, en parlait avec passion :

- C'est la réalité et c'est même le futur. Tout le monde en demande. C'est un coup de génie ! Les mêmes dollars, les mêmes Euros, mais obtenus à taux zéro parce qu'on a dit à des gens qu'ils risquent d'aller en enfer s'ils touchent des intérêts.

- Mais le loyer de l'argent, il y a bien quelqu'un qui le touche ?

- Ceux qui ont instigué tout cela raflent la mise. Ils obtiennent des prêts gratuits qu'ils replacent dans les marchés mondiaux. Ils prennent tous les bénéfices.

- Je comprends que ça a du succès ! Répondit Don 500
- Et comment ! Un jour, il y aura plus de dollars islamiques hallal que de pétrodollars. Ils préparent leur reconversion.
- On ne peut pas créer des dollars chrétiens nous ?
- Nous aurions dû quand il était temps. Aujourd'hui, notre propre argent est coincé par ce Français à la solde de je ne sais qui. En même temps, des groupes terroristes font circuler des milliards, achètent des armes et des Toyota neuves, financent des attentats... sans que personne ne les dérange.

Don 500 réfléchit longuement puis répondit d'un air mystérieux :

- Et s'il n'y avait plus ce Diclofenac, est-ce que les négociations seraient plus faciles pour vous ?
- Sans lui, nous aurions remis la Banque du Vatican sur les rails il y a longtemps. Vous ne pensez tout de même pas... ? Répondit Umberto en laissant la fin de sa question en suspens

Donc 500 caressa une grosse bague en regardant au plafond :

- Qu'allez-vous suggérer mon ami ? Nous ne sommes plus à l'époque de la loge P2.
- Je ne pensais à rien de mal, se défendit Umberto. Le président du FMI, ils lui ont bien fait le coup de la femme de ménage. C'était un Français aussi. Il y a aussi des banquiers qui tombent des immeubles. A la City de Londres, ils en ramassent tous les matins.
- Je répugne ces méthodes, lança Don 500, mais nous allons répondre au djihad par une croisade.

Bodrum, Turquie - 2 mai 2017

J - 193

Le sergent Mehmet arrêta le fourgon sur la descente qui mène à l'hôtel cinq étoiles. Par déformation professionnelle, il en fit calmement le tour notant mentalement le nombre d'infractions possibles s'il voulait être carré : pneus lisses, un phare grillé, plus de balais d'essuie-glace, pare-brise fissuré... Il retourna vers l'avant puis se penchant par le carreau, il pointa sa lampe de poche dans la cabine. Le faisceau lumineux passait d'une moustache à l'autre. Il compta mentalement deux douzaines de passagers ; tous des hommes en dessous de la trentaine qui le fixaient avec des visages inexpressifs.

- Vous allez où comme ça ?
- C'est un voyage organisé, répondit le chauffeur
- Grèce ?

- Europe ; chez Merkel. Je les mets au bon cap et ils se débrouillent.

- Kurdistan?

- Non ! Non ! Se défendit le chauffeur, que des Arabes. Je crois qu'ils viennent tous de Syrie.

Le Sgt. Mehmet ne semblait pas convaincu :

- On ne m'a pas prévenu qu'il y aurait un passage ce soir.

- Pourtant, je vous assure que la route est payée. J'ai toujours été réglo. Nous avons déposé l'argent hier matin à l'agence de voyage comme d'habitude.

- On ne m'a rien dit ! Insista le flic. En plus, depuis cette histoire de gamin qui s'est noyé, tout le secteur est interdit.

- A l'agence on m'a dit que le prix a augmenté pour en tenir compte, mais que c'était toujours possible.

- Vous avez traité avec qui ?

- Kemal, le gars aux grosses lunettes

- D'accord, je vais l'appeler pour vérifier.

Le flic retourna vers une voiture de la police touristique garée sur le bas-côté. Il s'installa sur le siège du passager, alluma le plafonnier et sortit une liasse de documents depuis un vide-poches. Il commença à éplucher les papiers un par un à la recherche du numéro du fameux Kemal. Il savait qu'il était écrit quelque part. Lui-même n'était jamais en tractations directes avec ce type. De plus, en homme prudent, il ne gardait jamais les numéros de « business » dans le répertoire de son mobile personnel. D'habitude, on le mettait dans le coup. C'est la règle. Si on ne le payait pas, il devait appliquer la loi et arrêter les passeurs.

Pendant ce temps, la porte arrière du fourgon s'ouvrit et une silhouette glissa vers l'extérieur à l'abri de l'obscurité. Elle se réfugia quelques secondes derrière un buisson puis avança rapidement vers la voiture de police. Mehmet tourna la tête au moment où le moustachu arrivait sur lui. Il eut à peine le

temps de poser la main sur son arme de service quand une lame se ficha dans sa gorge puis tournoya brutalement lui coupant la trachée et les carotides. Un éclair de sang jaillit et le policier tomba sur le côté, encore conscient, mais sachant assurément qu'il vivait sa dernière minute.

Le chauffeur du fourgon hurla un coup, mais s'arrêta net quand la lame encore sanglante fut mise sous son cou :

- We go!

Sans se le faire répéter deux fois, il passa la première et démarra le J5 en direction de la plage.

Bodrum, Turquie - 2 mai 2017

J - 193

Fatih Aydemir entendait son cœur battre dans ses tempes alors que de la sueur froide formait de grosses gouttes qui coulaient régulièrement le long de sa colonne vertébrale. Rétrospectivement, il ne s'était jamais senti à l'aise avec cette équipe de passagers. Tout en conduisant, il se repassait le film de la soirée. Quelque chose lui avait donné le malaise dès leur prise en charge, mais il n'avait pas pu mettre le doigt dessus ; à temps. Il s'était réfugié obstinément dans les paroles rassurantes de son cousin Yonal qui l'avait initié au business en disant : « *Tu vas voir. C'est plus facile que de vendre des loukoums. Tu prends zéro risque parce que tu vas rejoindre une industrie bien organisée depuis très haut. Même les services de l'Etat trempent dedans.* »

Le flic qui leur avait fait barrage ne les aurait jamais empêchés de passer. C'était juste un solitaire qui truandait en prenant une commission sur toutes les affaires qui passaient sous son nez. Fatih gardait toujours une enveloppe avec des billets de 50 dollars pour de telles éventualités. De là à l'égorger comme un mouton ! Ce développement n'augurait rien de bon.

Quand ils arrivèrent à la plage, Fatih comprit enfin ce qui le dérangeait avec cette équipe : ils se connaissaient tous et ils tentaient de le cacher. Les gens qu'il transporte d'habitude aboutissent à Bodrum après un long périple qui éclate les familles et sépare les compagnons. Au contraire, ceux-là semblaient se connaître et malgré leurs visages inexpressifs, il avait surpris quelques échanges de regards très vifs. Le grand maigre, celui a tué le flic, semblait en être le chef. Comme ils venaient de Syrie, c'était probablement Daesh ou Al-Qaïda.

Fatih réalisa soudainement que s'ils avaient assassiné le flic sous ses yeux, c'est qu'ils n'avaient aucune intention de le laisser partir vivant. Son instinct lui disait qu'ils le tueraient une fois qu'ils n'auraient plus besoin de lui. Dès qu'il aura accompli le service et tourné le dos, ils lui tomberaient dessus.

Quand ils arrivèrent à la plage, il gara le fourgon devant une paillote fermée. Pas d'aide à attendre de ce côté. Le propriétaire vivait dedans, mais il se bourrait au Raki avant de dormir profondément. Il n'était conscient qu'aux heures de bureau et tout le monde le savait.

Flanqué des terroristes qui ne le quittaient pas d'une semelle, Fatih arriva sur une jetée branlante à laquelle étaient amarrées des barques à moteur. Il commença à débâcher l'une d'elles puis sauta dedans. Le moteur hors-bord semblait en bon état, mais sa puissance était limite pour la taille de l'embarcation. D'habitude, c'est à ce moment qu'il souhaitait bonne chance à ses clients, mais là, il décida de rester : c'était la seule manière de se rendre indispensable. Il tenta de distribuer la demi-douzaine de gilets de sauvetage, mais personne n'en voulait. Il en passa un lui-même en guise de démonstration, mais personne ne l'imitait. Dans la culture fataliste de certains pays arabes, prendre des précautions est considéré comme une action de mauvais augure. Porter un gilet, c'est appeler le naufrage comme mettre une ceinture de sécurité équivaut à offenser le mektoub et appeler l'accident.

- Where to go ? Demanda l'un des passagers qui voulait savoir le cap à suivre.

Fatih comprit qu'il serait mort à l'instant où il leur montrerait les lumières de la moindre île grecque. Il compliqua la réponse à dessein :

- Difficult. Hide. Hide. Customs. Police. Army.

Instinctivement, les passagers baissèrent leurs têtes. Fatih lança le moteur et la seule amarre fut larguée. La barque en surcharge accéléra très lentement. Elle était si basse sur l'eau, que la moindre vague l'aurait fait chavirer. Heureusement que la mer était calme comme un miroir.

Il eut fallu bien deux minutes pour atteindre une vitesse raisonnable. Fatih indiqua une lumière au loin :

- Kos, phare de Kos.

Puis sans la moindre hésitation, il se jeta dans l'eau.

Un des terroristes s'accrocha à la barre alors qu'un autre se leva et le regarda s'éloigner avec une grimace de dégoût. Puis, ayant une idée soudaine, il sortit son couteau et le lança de toutes ses forces contre Fatih qui venait de resurgir après son plongeon. Le couteau ricocha à quelques mètres de lui et coula à pic. La barque s'éloignait déjà. Les occupants ont jugé plus prudent de continuer leur chemin que de partir à la pêche avec une barque surchargée. De toute manière, le plan de Fatih était simple : s'ils font demi-tour pour revenir vers lui, il s'accrocherait sur le rebord et il les ferait chavirer. Sans gilets, ils se rempliraient d'eau et couleraient dans les eaux turquoises en quelques minutes.

Satisfait de voir les terroristes prendre le parti de la raison, Fatih commença à nager vers la plage. Il voulait juste s'en sortir vivant ce coup-ci et reprendre son magasin de loukoums fréquenté par des touristes potelées. Pour lui, le « business » c'était fini.

Large de Kos, Eaux internationales - 3 mai 2017 - 03:00

J - 192

Le ferry « Qross Cay » croisait depuis deux jours au large de la Turquie à la recherche d'embarcations de fortune. Sa première campagne de trois semaines sur les côtes libyennes lui avait permis de sauver plus d'un millier migrants. L'équipage technique venait d'Ukraine et n'avait aucune opinion sur la mission. Du moment que les hommes recevaient leur solde à temps, ils se fichaient pas mal de transporter des réfugiés, des touristes ou des caisses de missiles. Ils faisaient leur travail de manière efficace mais quasi-robotique. Intérieurement, ils appréciaient tout de même le fait de naviguer dans les eaux clémentes de la Méditerranée où l'arrière-saison promet une météo à un million de dollars.

Les idéologues du bateau, c'était les volontaires français avec à leur tête Jean-Noël Grandis, appelé Ji-N. Dès le début de la crise et les images des premières noyades, il avait lancé le projet et obtenu le soutien de plusieurs associations et d'un Conseil Régional qui ne voulait pas être cité.

Ji-N était un vétéran de l'humanitaire : il avait mouillé dans le volet tchadien du scandale de l'Arche de Zoé en 2007. Même si ses déboires avec la justice se limitèrent à une garde-à-vue de huit heures au commissariat de Digne-les-Bains, cet

incident se transforma en « haut fait de guerre » qui lui assura une réputation solide dans les milieux altermondialistes. Il faisait partie de ceux qui pouvaient « faire bouger du monde ». La preuve est qu'il se procura les 500'000 Euros pour l'armement du *Gross Cay* en une semaine ouvrable. Des ONG type *Soros* finançaient une véritable armada.

Les volontaires ont afflué en tel nombre qu'il a fallu en refuser. Le côté « croisière » de l'expédition attirait beaucoup de jeunes gonflés d'idéaux et d'esprit d'aventure. Pour eux, la fin des privilèges de naissance devait nécessairement passer par l'abolition des frontières et du concept de Nation. Ils voyaient la France, leur pays, comme cette vieille tante radine qui dort sur un magot et qui ne veut pas mourir. La seule façon de la faire plier passait par le fait accompli : faire arriver des millions de gens démunis afin que la vieille soit acculée à ouvrir son bas de laine et adopter un vrai projet social. La technique progressive, celle du « voleur chinois » souvent dénoncée par Jean-Marie le Pen, était trop lente et peu efficace. D'ailleurs, beaucoup d'immigrés sont devenus des patrons et des millions d'autres ne rêvent que de travailler chez le patronat. Au lieu de faire avancer le *projet social*, ils ont trahi leur vocation en cédant aux sirènes du capitalisme. La crise syrienne avait attiré du réfugié non-insérable dans le système capitalistique. Contrairement aux Maghrébins qui font des rêves de bourgeois, ces nouveaux venus vont éclater les paradigmes existants et précipiter l'arrivée forcée d'un nouvel ordre social. L'urgence était surtout d'en ramener en quantités industrielles ; créer un déluge avant que le système ne réagisse avec sa xénophobie habituelle. Il ne fallait pas quelques milliers de réfugiés. Auquel cas, le système les prendrait en charge avec ses structures existantes. Il en fallait des millions pour que les structures normales éclatent et obligent la société à faire des choix très durs pour éviter le pire.

Quand ces mouvements humanitaires avaient pris en charge les premiers migrants, ils ont immédiatement compris qu'ils avaient affaire à une démographie non-insérable. Afin de tromper l'ennemi, ils ont laissé courir le bruit que les

nouveaux venus étaient des personnes sur qualifiées : médecins, dentistes, ingénieurs, mécaniciens d'avions... Relayée par la presse, cette info faisait saliver le patronat. Même à Londres et à Frankfort, on fantasmait. Toutes les forces de l'argent demandaient leur lot de travailleurs diplômés et prêts à se vendre pour une bouchée de pain. Mais la doctrine des militants du *Gross Cay* était très claire : dans le cas plus qu'improbable où ils auraient trouvé une barque pleine d'ingénieurs, ils auraient préféré les noyer au large que de les laisser devenir les dociles soldats du capital. Malgré leur jeune âge, la vingtaine en moyenne, les volontaires ne jouaient plus. Ils savaient qu'ils menaient la dernière manche d'une guerre impitoyable ; une guerre à mort. L'infâme tante doit mourir. La tante, c'est la France.

Le moins politisé à bord était le médecin recruté à la dernière minute par Ji-N. Le docteur avait été rayé par le Conseil de l'Ordre pour une affaire de papiers avec la Sécu. Comme de toute manière, il arrivait à la veille de la retraite, il liquida son cabinet et ne fit pas appel contre la sanction de ses confrères. D'un autre côté, le dossier à charge était tellement épais - et il avait le potentiel de grossir encore - qu'il aurait été de la folie pure de provoquer plus de remous autour. Depuis, le docteur se rendait disponible aux associations ce qui lui permettait de pratiquer un peu et de voyager. Sur un navire battant pavillon du Panama, le Conseil de l'Ordre n'avait pas juridiction. Techniquement, ce n'était même pas de l'exercice illégal.

L'horloge du bateau affichait 03:30 du matin quand une cloche électrique retentit. Activée par un bouton-poussoir situé sur un pupitre dans la passerelle, elle était à l'origine utilisée pour signaler aux passagers retardataires que le ferry allait appareiller. Durant ces missions, elle voulait dire une seule chose : embarcation de migrants repérée au loin.

Ji-N courait dans les coursives en frappant aux portes :

- Réveillez-vous ! Réveillez-vous !

Les volontaires aimaient bien veiller jusqu'à des heures impossibles à refaire le monde et fumer de l'herbe sur le pont,

mais dès qu'il s'agissait de sortir du lit, même l'eau et les coups de pied au train n'en venaient pas à bout.

Le premier qui arriva fut Cédric. Un Breton aux yeux de lapin. Ji-N lui hurla dessus à dix centimètres du visage façon sergent Hartman :

- Où sont les autres ? Va les chercher. Je veux tout le monde sur le pont dans une minute. Donne des coups à tout le monde, y compris les filles si nécessaire, mais je veux tout le monde vite. Il y a des gens qui se noient dehors !

Immédiatement, il courut vers le pont supérieur où il rencontra un officier ukrainien qui lui passa les jumelles en indiquant une embarcation qui se rapprochait au loin.

Large de Kos, Eaux internationales - 3 mai 2017 - 04:00

J - 193

- Des hommes et encore des hommes !

Ji-N avait du mal à cacher sa contrariété. Depuis plusieurs jours, il communiquait avec des journalistes de la place de Paris pour les fédérer autour d'un projet secret dont il n'avait parlé qu'à quelques volontaires de confiance : Zac, Camille et Didier. Comme l'Elysée ne voulait pas prendre ses responsabilités et accueillir plus de réfugiés, l'idée était de créer un débarquement en France. En déposant les gens en Grèce ou en Italie, ceux-ci finissaient invariablement dans le circuit allemand et les autorités françaises faisaient tout pour les y bloquer. Même le système de quotas proposé par l'Union européenne était constamment sabordé par Paris.

Pour frapper un gros coup qui touche l'opinion, il fallait des réfugiés, surtout des femmes et des enfants, et beaucoup de caméras. Les caméras, ce n'est pas ce qui manquait, mais les rédactions voulaient du « sensible ». C'est-à-dire de la détresse, des larmes en gros plan, des enfants blessés, des femmes enceintes... Enfin, des images qui passent bien à la télé et font du buzz au 20 heures.

En termes de *happening*, Ji-N n'était pas à son coup d'essai. En janvier 2010, il avait fait débarquer 123 personnes à la crique de Paraguanò en Corse avant d'appeler la presse locale. L'affaire avait fait grand bruit à l'époque, mais les diverses enquêtes lancées par la Gendarmerie de l'île finirent toutes en tête-à-queue. Mises devant le fait accompli, les autorités régularisèrent tout le monde et classèrent le dossier pour éviter les questions gênantes. A l'époque, Ji-N avait été jusqu'au fond de la Turquie sur les hauteurs du Lac de Van, au cœur du Kurdistan, et il avait ratissé la région en autocar pour trouver des candidats au départ. Depuis, l'équation avait évolué. Les réfugiés se bouscullaient, mais cette fois, il en fallait dix millions. C'était le chiffre convenu dans le milieu pour briser la forteresse Europe.

Par contre Ji-N n'était pas content : la barque qu'il venait de ramasser ne contenait que des hommes entre vingt et trente ans. Personnellement, il n'avait aucun problème avec cela, mais ses contacts journalistes avaient du mal à vendre cette démographie au public. La ménagère moyenne, celle qui regarde les pubs, n'arrivait pas à identifier de la détresse dans des histoires d'hommes jeunes et en bonne santé. Parfois, leurs images faisaient même le jeu des partis d'extrême-droite.

Les Syriens - c'est ainsi qu'ils se sont présentés – furent repêchés et prirent leurs quartiers dans un dortoir où une vingtaine d'Afghans, tous des hommes, avait pris place la soirée précédente. Leur barque fut percée à coups de marteau et envoyée par le fond. Un peu plus tard, l'équipage entendit une longue plainte qui remontait du fond du navire : les réfugiés priaient ensemble. C'était généralement un signe de bonne entente ; rassurant. Parfois quand des chrétiens et des musulmans ou des sunnites et des chiites étaient embarqués, il fallait les séparer pour éviter les mutineries et les bagarres au couteau. Même sur le chemin de l'exil, ils semblaient emporter leurs conflits religieux, ethniques ou nationaux comme le trésor le plus précieux qu'ils n'ont jamais possédé.

C'est le docteur qui trouva la solution pour le coup médiatique :

- Appelle Maurice. Il prend un autocar et il va à la Jungle de Calais. Là, il ramasse des femmes et des mômes, quelques vieux aussi, et il descend vers le Sud. Il trouve une crique tranquille et les embarque sur un chalutier et vient nous les livrer en mer. Le lendemain, on les débarque en fanfare avec des journalistes sur la plage.

Ji-N retira ses lunettes. Le propos le piquait au vif.

- Et vous croyez qu'ils vont accepter de le suivre ?

- Il n'a qu'à leur dire qu'il va les faire passer à Londres. Ils ne verront pas la différence ces abrutis.

- Docteur, je crois qu'on ne vous a pas rayé de l'Ordre pour rien, fit Ji-N, votre idée est géniale.

En une heure, le coup fut arrangé et le capitaine reçut des instructions pour mettre le cap sur la France. Sans poser de questions, il tapota sur un écran GPS qui lui afficha un cap et une ETA de 80 heures. Il tourna la barre jusqu'à ce que la branche Ouest du compas magnétique tombe devant la ligne de foi. Puis, il se tourna vers Ji-N :

- Quatre jours, dit-il en français, tout en montrant 3 doigts.

- Thank you! Merci mon ami ! Répondit Ji-N avec un grand sourire

Puis, il se pencha sur une carte nautique qui couvrait la Méditerranée jusqu'au détroit de Gibraltar et tapota sur la Corse avec un air satisfait.

Eaux internationales - 7 mai 2017

J - 188

Datant de la glorieuse époque où il cabotait dans les mers nordiques, le *Gross Cay* disposait d'une cuisine qui avait été dernier cri durant les années soixante-dix. Depuis la faillite de son armateur original, le navire tombait dans la décrépitude en passant de main en main. Les temps où les chefs coupaient du saumon d'Ecosse de chez Inverawe alors que les serveurs couraient avec des plateaux en argent sterling couverts de glace et de fruits de mer étaient révolus. Disparu également le grand piano de chez Grotrian-Steinweg qui animait les soirées dansantes dans l'immense salle de bal. Même la trace de ses pieds qui ont poli le bois d'essence exotique du plancher pendant quinze ans a disparu.

Dans la cuisine rongée par des strates de crasse noire que peuplaient les coléoptères, s'accumulaient des cartons et des sacs frappés au sceau bleu du Programme Alimentaire Mondial. Dans les grosses marmites traiteur, on faisait bouillir du riz, du boulgour et des lentilles. Les jours fastes, on préparait même du dessert à partir de barils de fruits confits. La salle de bal recevait des lits superposés et servait de dortoir

pour les hommes. Les femmes, quand on en trouvait, étaient logées avec leurs enfants dans des cabines de deuxième classe.

Camille - volontaire de la première heure - était la responsable de la cuisine et de l'intendance en général. Elle seule contrôlait les clefs des réserves. Cela évitait pas mal de problèmes avec des choses qui disparaissaient. Ce sont ses dons d'organisation qui l'ont amenée sur ces croisières humanitaires où elle remplait pour la troisième fois. Contrairement à ceux qui venaient par désœuvrement, Camille avait une vie riche et animée avant que tout ne bascule. A ses 18 ans, ses parents lui avaient offert une voiture neuve que le concessionnaire avait pris soin de décorer avec un grand ruban rouge le jour de la fête. Connaissant sa sensibilité écologique, on avait choisi un modèle roulant à l'électricité : sans émissions de « carbone », on ne réchauffe pas la planète et on garde une bonne conscience. Après le bac, elle atterrit naturellement à l'université de Droit de Lorraine ; la plus cotée de France. Son père, ténor du barreau, y donnait des conférences parfois. Elle voulait suivre sa voie et rejoindre l'étude qu'il tenait avec ses deux associés. Même si le métier est moins glamour que ne le montrent les séries américaines, elle se voyait déjà plaider devant les assises et puis attendre le verdict en rassurant ses clients dans la salle des pas-perdus. A ses vingt ans, on lui avait offert un appartement - à son nom - au carrefour des rues Isabey et Ravinelle à Nancy ; l'une des meilleures adresses de la ville - 2000 Euros le mètre carré - et située à moins de dix minutes à pieds de la Faculté. Par contre, peu de temps après y avoir aménagé, un drame frappa dans sa vie ; quelque chose de très grave. Un ami, auquel elle faisait entièrement confiance - quoiqu'elle le soupçonnât d'être un peu amoureux d'elle - lui rapporta une nouvelle qui l'envoya dans les cordes.

- On a vu ton papa dans un endroit très chelou. Je n'ose pas trop te dire.

- T'en a trop dit. Tu ne peux pas t'arrêter là !

Elle aurait tout pardonné : le bar homo, le club échangiste, même la salle de muscu mais pas le meeting du Front national. Son monde s'écroulait. Elle croyait que sa famille était

épargnée par ces horreurs de classe ouvrière. Pour la première fois de sa vie, elle se sentit frappée par ces choses qui « n'arrivent qu'aux autres ». Le 27 avril, il avait été photographié à Nice au premier meeting que tenait Marine le Pen pour le second tour de la Présidentielle.

Elle ne pouvait pas attendre. Le jour même, elle décida de le confronter. Elle arriva en furie à l'étude et éclata en sanglots quand elle fut face à lui. Elle put quand même placer quelques mots pour signifier sa déception et son amertume de voir son père sombrer dans le camp de la haine de l'Autre. Ce dernier, sans se démonter, la poussa dans son bureau qui sentait le cuir et le Havane hors de prix et ferma la porte. Elle se souvenait toujours de ses paroles qu'elle ressassait tout le temps :

- Tu ne trouves pas ta position un tantinet raciste ? Tu penses que tous ceux qui ne sont pas Français sont malheureux par le simple fait qu'ils ne sont pas toi ! Oui, mademoiselle : un Gabonais, - oui, de race noire ! Pas un « black » un Noir ! - peut vivre au Gabon et être parfaitement heureux. Qu'est-ce qui te fais croire qu'il est un être inférieur qui a besoin de ta mansuétude pour accéder à une forme d'existence valable ? Laissez-moi travailler maintenant mademoiselle et allez profiter d'un monde injuste !

Elle ne voulait pas continuer cette ignoble conversation. Avec ses arguments de pénaliste, il déstabilisait des jurys composés de braves gens et obtenait la clémence pour les pires criminels. Elle, ne voulait défendre que les innocents. Lui, dans un débat d'arguments, il avait toujours le dernier mot ; un cynique. En claquant la lourde porte en chêne de l'étude, Camille sentit tourner une page de sa vie. Elle rejoignait la Résistance. Son calendrier intérieur affichait le 22 juin 1940.

A la France aux Français, elle répondait par la France au monde entier sauf aux Français. Si elle pouvait mener son plan jusqu'au bout, ce pays n'existerait plus. Il ne restera aux haineux qu'un souvenir amer sur lequel ils pourront pleurer.

En ce deuxième soir de navigation vers la France, un des Afghans, un vieux à l'âge indéfinissable, fut pris de violents

maux de ventre. Un adolescent qui l'accompagnait expliqua poliment aux volontaires que son grand-père souffrait de problèmes gastriques provoqués par la nourriture infecte des camps turcs. Le docteur fut appelé à son chevet.

- A vu de nez, cela sent la colite ! Diagnostiqua-t-il

Par contre, il n'y avait pas moyen de faire des analyses sur le navire. Le docteur donna deux cachets de Loperamide et recommanda de manger du riz avec beaucoup de sel.

Dans la soirée, l'affaire fut portée à la connaissance de Camille qui décida de s'en occuper personnellement. Elle savait de mémoire qu'il ne restait plus de riz. Par contre, quelques sacs de long-grain étaient pliés et jetés dans un coin. Comme ils ne sont jamais complètement vidés, elle pensa qu'en les secouant elle pouvait bien collecter de quoi préparer une ration. Après tout, il suffisait d'avoir l'équivalent d'une tasse.

Elle réussit son pari et prépara un grand bol de riz fumant. Elle le posa dans un plat et se dirigea vers le dortoir pour servir le malade. En arrivant, elle trouva les migrants en grande discussion. Elle n'y comprenait rien, mais l'atmosphère semblait tourner à la pré-mutinerie.

La communication passait difficilement dans un mélange d'Anglais et d'autres langues gutturales. Un mot, invariable dans toutes les langues, revenait souvent : « hallal ». Il ne fallait pas avoir fait polytechnique pour saisir le sujet de la doléance si abruptement formulée. Ils voulaient savoir si la nourriture était conforme aux rites islamiques.

Lors de leurs réunions préparatoires, les volontaires avaient longuement discuté de ce point. Il en était sorti que la question représentait un faux problème dans le sens où on ne prévoyait pas de viandes au menu. Le budget devait durer le plus longtemps possible afin de « sauver » un maximum de monde. Les dons permettaient de s'en tenir qu'à des repas strictement végétariens. Les réfugiés africains ramassés dans les eaux libyennes ou même les Afghans ne s'en étaient jamais plaints.

Seul le groupe de Syriens semblait y attacher une importance hors du commun.

Pour éviter les palabres inutiles, Camille décida de leur montrer les réserves afin qu'ils voient d'eux-mêmes qu'on ne stocke que des produits d'origine végétale sur le navire. Elle agita bruyamment les clés sous leur nez et leur fit un geste pour qu'ils la suivent. Ji-N lui avait toujours interdit d'aller seule régler les problèmes chez les hommes, mais elle en faisait fi et - à de nombreuses occasions - elle avait diffusé des situations tendues sans son aide. Quand les Libyens avaient menacé de trucider un groupe d'Arabes chrétiens, c'est elle et personne d'autre qui a stoppé le conflit. Après les réfugiés, le féminisme était sa seconde cause célèbre. Là où l'on peut envoyer un homme, rien n'empêche qu'on lui substituât une femme.

Dans la cuisine, on entreposait des provisions pour les deux prochains repas. Le reste des stocks étaient empilés dans une grande réserve attenante. Elle ouvrit la porte et entra en les invitant à la suivre. Comme s'ils allaient la comprendre, elle décrivait en français :

- Voilà, blé dur, farine, bidons d'huile d'arachide...

Elle ne termina pas sa phrase.

Avec une brutalité inouïe, elle fut projetée sur le sol par un coup de pied ajusté au milieu du dos. Elle voulut hurler, mais un couteau très fin fut placé au niveau de sa carotide. Elle sentit la lame glacée sur sa peau. Au même moment, plusieurs mains nerveuses commencèrent maladroitement à défaire son pantalon. Elle comprit qu'à cause de la frustration de leur société et des horreurs dont ils ont dû être victimes, ils allaient la violer.

Eaux internationales - 7 mai 2017

J - 188

Le docteur se grattait la tête.

- La dernière fois que j'ai vu des blessures pareilles, c'était lors d'un accouchement qui avait mal tourné.

- Elle va s'en sortir ? Demanda Ji-N

- Elle gardera des séquelles pour toujours. Elle n'a plus d'anus. Son derrière est comme une durite éclatée. On dirait qu'elle a été prise par un âne.

Ji-N grimaça devant l'évocation de ces détails servis aussi graphiquement.

- On peut aller la voir ? Demanda-t-il

- Je lui ai donné 50 milligrammes de codéine, mais elle est consciente.

- Allons-y

Camille dormait dans une cabine glacée qui sentait l'émonctoire et la cuve à mazout. Les deux hommes s'approchèrent sur la pointe des pieds.

- Tu dors ?

Lentement, elle se retourna. Ji-N dut se faire violence pour ne pas afficher un mouvement de recul. Malgré la pénombre, il put voir un visage tuméfié et couvert de croûtes sombres de

sang séché ; défigurée. Les lèvres avaient doublé de volume et les yeux se noyaient dans deux hématomes gros comme un poing fermé. Ji-N fusilla le docteur du regard lui en voulant de ne pas l'avoir prévenu. Ce dernier répondit par un hochement de tête.

Malgré sa détermination, Ji-N sentit son cœur vaciller. Il savait que parmi les gens qu'il récupérait en mer certains étaient capables du pire. Il avait déjà entendu parler de viols, d'assassinats ou même d'actes de terrorisme frappant des victimes innocentes. Mais il avait toujours accepté cela comme le *juste prix* pour le combat qu'il menait. Qu'un migrant d'Ethiopie massacre un couple italien au couteau de cuisine et après ?! Une société qui n'est pas prête à payer ce type d'additions ne peut pas évoluer.

Camille tenta de parler, mais ne parvint qu'à cracher du sang. Le docteur lui donna quelques coups sur le dos et sa respiration s'éclaira.

- Ne dites à personne ! Articula-t-elle en s'adressant à Ji-N
- Ne t'inquiète pas, on ne prévient pas tes parents. Quand tu iras mieux, ça sera à toi de choisir si tu veux leur dire.
- Je ne parle pas de mes parents. Ne dites pas aux autorités. Je ne veux pas que cela soit utilisé contre eux
- Tu veux dire contre les migrants ?
- Oui, je ne veux pas que cela soit utilisé contre eux

Le docteur qui observait cet échange s'approcha de la victime et lui parla à haute voix et d'un ton légèrement paternaliste comme on fait dans les hôpitaux :

- Il faut vous reposer maintenant. Promis, on garde tout cela entre amis, mais pour le moment, je veux surtout que vous pensiez à dormir. Je reviens vous voir tout à l'heure. Promis. Mais il faut dormir maintenant.

Dès qu'ils furent seuls, le docteur attaqua :

- Elle est motivée la petite.

- Pourquoi ne m'aviez-vous pas prévenu qu'elle a morflé autant ? S'écria Ji-N

- Je voulais que vous puissiez vous en rendre compte par vous-même ; vous laisser un peu d'effet de surprise en quelque sorte. Vous avez vu le visage de panda qu'elle a ? Elle doit avoir de nombreuses fractures.

Ji-N pâlit.

- Vous pensez qu'elle sera sur pied en combien de temps ? Trouva-t-il la force de balbutier

- Ecoutez, commença le toubib en retirant ses lunettes, je ne sais pas où elle en est. La seule chose dont je suis certain, c'est que son cas dépasse mes compétences de généraliste. J'ai des craintes très précises à son sujet.

- Vous pensez à quoi ?

- Lésion hépatique fermée

- Lésion hépatique ?

- Elle a reçu plein de coups de pied. Il y a même une semelle de 44 dessinée sur son flanc droit. En termes non-médicaux, je pense qu'ils lui ont éclaté le foie.

- Vous en êtes sûr ?

- Rien n'est sûr dans mon métier. Et encore une fois, ça me dépasse tout ça. A terre, ils auraient fait une échographie, ou peut-être un CT pour évaluer ; une chirurgie exploratrice à toute fin utile. Ca dépend de beaucoup de facteurs. Puis, je n'ai pas trop sa respiration. J'avais une bouteille d'oxygène de côté, mais je me suis rendu compte que quelqu'un a dû jouer avec le robinet et le laisser ouvert. Elle est vide.

Ji-N s'interrogeait.

- Vous pensez qu'on doit l'évacuer ?

- A toutes choses égales, elle aura de meilleures chances de rétablissement dans un hôpital. Demandez au capitaine de lancer un SOS et les garde-côtes vont envoyer un hélico. Le jour de l'Afghane qui accouchait, je vous rappelle que vous

avez obtenu un Super Puma dans l'heure. Les garde-côtes sont rapides.

- Mais ils vont savoir qu'elle a été agressée, répondit Ji-N. Les garde-côtes vont avertir la police qui va fuir vers des médias d'extrême-droite... Le ton ne suggérait pas de question. Juste il constatait.

- Ah, ça, on aura du mal à faire passer la chose pour une crise d'appendicite, répondit le docteur. La police s'en mêlera. C'est inévitable.

- Quelles sont ses chances ? Ça peut guérir tout seul ce truc au foie ?

- Je ne peux pas vous donner des pourcentages ; surtout pas ici. Il y a des chances que cela se tasse tout seul. Souvent, à l'hôpital, ils ne font rien d'autre qu'observer. Parfois, il faut ouvrir. Honnêtement, je penche pour l'évacuation par principe de précaution.

- Je vais y réfléchir, répondit Ji-N. Je dois aussi tenir de sa volonté. Elle ne veut pas que ça fasse du bruit.

- Mais de quelle volonté parlez-vous ? Elle est totalement dans le cirage cette petite. Je lui ai demandé sa date de naissance, elle a été incapable de me répondre.

Ji-N resta silencieux, le regard vide puis tourna les talons et s'éloigna.

En marchant dans la cour, son corps semblait s'être ratatiné sous le poids de la pyramide de Kheops.

Eaux internationales - 8 mai 2017

J - 188

Ji-N claqua les mains puis les frotta l'une contre l'autre pour les réchauffer. Sur la table devant lui, le niveau de la bouteille de rhum aux épices avait sérieusement baissé. La pieuvre dessinée sur l'étiquette semblait le regarder avec une intensité suspecte. L'horloge - qui retardait un peu - indiquait 2 heures du matin ; silence total sur le navire troublé à peine par le ronronnement lointain du moteur.

- Un cas de conscience ! Se dit-il pour lui-même avant de se servir un autre verre qu'il s'envoya brutalement.

L'incident dit « du Nouvel An de Cologne » avait porté un sérieux coup à la cause. Des jeunes filles, ivres pour la plupart, s'étaient fait molester par des réfugiés sur la place de la gare de Cologne. Dans un esprit citoyen, la police et les medias avaient tenté de cacher puis de minimiser les choses afin de ne pas encourager la stigmatisation. Un blog d'extrême-droite en fit un scandale en France. L'affaire éclata au grand jour et rebondit en Allemagne. Des hommes politiques extrémistes demandaient des expulsions manu militari. Et quoi encore ?! La discrimination sexuelle est l'une des premières injustices. Le viol dans les conditions de Cologne est presque un fait de

lutte marxiste. Par cet acte, le réfugié affirme de manière freudienne son intention de forcer à s'ouvrir une société fermée et repliée sur elle-même. Par la femme, l'Autre impose sa présence et pénètre sans demander une autorisation qui serait de toute façon refusée.

Parti pour monter un évènement marquant sur les plages de France, Ji-N ne voulait pas se retrouver à créer un nouveau Cologne.

Le docteur arriva sur la pointe des pieds. Il jeta un regard circulaire, s'arrêta un instant sur la bouteille puis demanda :

- On fait quoi pour la petite ?
- Je ne sais pas encore. On ne bouge pas pour le moment. De toute manière, on arrive demain. Si elle va toujours mal, je la prends à une clinique que je connais bien. Ils seront discrets. Le boss est un ami.
- C'est comme vous voulez. Je vais aller la voir.
- Je peux venir ?
- Suivez-moi !

Il ouvrit la porte en la soulevant légèrement pour ne pas faire grincer les gonds. La patiente dormait sous deux grosses couvertures militaires. Malgré le chauffage d'appoint mendié chez l'équipage, la température de la cabine ne dépassait pas les dix degrés.

La patiente dormait sur le dos et semblait sereine. Le docteur posa délicatement l'index et le majeur sur le cou. Ses doigts glissèrent vers l'avant pour chercher les battements de l'artère carotide. L'instant d'après, sans ménagement, il écartait les couvertures qu'il jeta au sol. Ses deux mains agrippèrent fermement les épaules de Camille et il tira sèchement pour la basculer sur le flanc.

A la façon dont le corps tourna, en un seul bloc rigide, Ji-N comprit qu'elle était morte depuis un bon moment. Les deux mains sur la tête, il recula jusqu'à ce que le mur glacial de la cabine l'empêche d'aller plus loin.

- Elle est morte ; point final ! Annonça le docteur en la recouvrant d'un geste magistral.

Eaux internationales - 9 mai 2017

J - 187

Le chalutier accosta le Qross Cay si brutalement que les deux coques émirent un gémissement inquiétant. Un marin jeta une corde grosse comme le bras et les Ukrainiens l'attachèrent après avoir tiré dessus de toutes leurs forces. Malgré la houle défavorable, les deux navires n'en formaient qu'un en dansant ensemble sur l'eau. Le transbordement pouvait commencer.

- Enfin ! Des femmes et des enfants ! s'exclama Ji-N

Le capitaine du chalutier, un petit Marseillais à la denture en contre-vair, sauta sur la passerelle du Qross Cay. Après avoir allumé une cigarette avec le mégot de celle qu'il venait de finir, il s'approcha de Ji-N qui aidait une femme enceinte à passer.

- On a essuyé deux tempêtes cette nuit. Mon bateau ne tient plus ! Commença-t-il

- Vous avez reçu votre argent ? Demanda Ji-N

- Oui, mais beaucoup de merde aussi et du vomi. Ils sont malades vos gens ; le typhus ! Vous avez intérêt à les ramener sur terre au plus vite. Si vous traînez encore au large, vous allez en perdre la moitié.

- Ça fait longtemps que vous êtes en mer ?
- Nous sommes partis il y a deux jours près du Cap d'Esterel, mais on a dû faire un grand détour. Les douaniers sont sur les dents. Ils ont arrêté des Marocains avec un chargement de drogue. Faites attention vous !
- Oui, on a arrangé le coup avec le pacha. On va aller vers la Sardaigne et remonter au plus près des côtes. On débarquera par surprise. Ils ne verront rien venir.

Un hurlement strident déchira l'air. Une vague plus haute que les précédentes souleva les deux navires si brutalement que la corde qui les retenait ensemble à la proue cassa net. Une femme qui tentait de transborder à ce moment-là, se retrouva en grand écart - genre JCVD entre deux Volvo - mais sa prouesse ne dura qu'un instant. Le Qross Cay s'inclina encore et elle tomba à l'eau. Il n'eut pas de second cri : le balluchon accroché sur son dos était si lourd, qu'elle coula à pic. Quand le premier marin ukrainien se releva et arriva au bastingage pour jeter une bouée puis une autre, elle passait déjà les 28 mètres de profondeur. Quelques bulles de très mauvais aloi crevèrent la surface à l'endroit même où elle avait sombré corps et biens.

- Quel sale temps ! S'écria le médecin

Les volontaires étaient abasourdis. Ils regardèrent longuement la surface de l'eau avec l'espoir irréaliste de la voir revenir. L'un d'eux, peut-être le plus émotif, s'adressa au docteur :

- Vous pensez qu'elle va remonter ?
- Ce n'est pas un ludion mon petit, répondit ce dernier, on a 2000 brasses au sonar. Malgré son lestage, elle mettra un quart d'heure à toucher le fond. Elle ne remontera jamais. Point final.

Du chalutier, d'autres réfugiés mécontents criaient en agitant les bras. Le sort de la noyée leur importait peu. Ils voulaient passer immédiatement sur le Qross Cay pour que celui-ci les emmène à « Londres ». Les opérations devaient reprendre pour éviter la mutinerie. Dès que les bateaux furent rapprochés

encore, le transbordement reprit dans une cohue de fin du monde. Ji-N regardait un peu inquiet. Au prix qu'il avait payé par tête - 1000 Euros - il n'avait pas envie d'en perdre d'autres.

Eaux internationales - 11 mai 2017

J - 184

Les plaisanciers de la petite crique en bas de la corniche d'Esterel misaient sur Kate Moss ou Leonardo DiCaprio. Les deux célébrités faisaient partie des habitués des plages du Var. Invariablement, avant qu'elles ne surgissent, des paparazzis investissaient la place et déployaient trépieds et cameras. Les zooms Canon de 500 mm étaient de sortie. Pour le coup, il y avait tellement de photographes, de reporters et de camions-régies qu'on aurait presque pu s'attendre à voir le Pape ou le président des Etats-Unis passer en jet-ski. Seul Michael Jackson, de son vivant, pouvait faire déplacer autant de monde.

Deux retraités sur un voilier hors de prix sortirent un appareil photo et repositionnèrent leur embarcation au moteur. Sans savoir de quoi il s'agissait, eux aussi voulaient tenter le scoop du siècle. Plus haut, sur la route de Saint Barthelemy, un embouteillage se forma spontanément. Sentant une animation inhabituelle, les automobilistes s'arrêtaient n'importe où et sortaient avec les enfants.

Au loin, un navire poussif s'approchait dans un nuage de fumée blanche. Il ne pouvait s'agir que de lui. Dans le public, on se grattait les cheveux. Ce n'était pas le genre de rafiot où on trouvait une célébrité d'Hollywood. Même un ex-animateur d'une émission pour insomniaques sur le réseau Noos, ne se

serait pas montré sur un bateau pareil. En fonçant sur la plage, le Qross Cay rappelait furieusement ces épaves en fin de vie qui viennent échouer sur les sables d'Alang pour être dépecés à la main par des armées de ferrailleurs indiens. Plus personne n'espérait voir DiCaprio, le Pape ou les jambes interminables de Kate Moss.

Le ferry arriva doucement vers une petite jetée d'avant-guerre. Ne faisant pas confiance aux amarres, le capitaine le maintenait au moteur pendant que les matelots abaissaient une passerelle. A peine fut-elle déployée qu'un flot de réfugiés commença à descendre sous les regards ébahis de la foule. Les premiers furent les femmes et les enfants ainsi que des vieillards afghans. Jack avait insisté pour les mettre en avant en allant contre leur us où il est naturel que le plus fort écrase les autres et passe en premier. Pour les caméras, cela ne pouvait pas marcher d'avoir des hommes jeunes qui débarquent en bloc.

Une main complice, avait accroché un Union Jack sur un piquet enfoncé dans le sable. Les réfugiés transportés dans des conditions rocambolesques depuis la Jungle de Calais mettraient encore deux heures avant de réaliser la supercherie.

Voyant le débarquement, le public commença à applaudir. Pour le Français moyen, fatigué par la feuille d'impôts et les radars de vitesse, ces nouveaux venus qui échappent aux douanes et à la police des frontières incarnaient le rebelle qu'il ne sera jamais.

Une voiture de gendarmerie se fraya un chemin à coup de sirène puis s'arrêta, mais personne n'en descendit. On imaginait sans peine les agents passer un coup de radio à leur hiérarchie pour demander des ordres et des renforts. En attendant, ils ne bougeaient pas. Avec toutes les caméras professionnelles et privées pointées sur la scène, la moindre altercation pouvait tourner à un désastre de Relations Publiques. De plus, sans autorité claire pour ces situations-là, il valait mieux se planquer que de sortir et afficher son impuissance à la face du monde. On a déjà vu des policiers

recevoir des médailles pour s'être laissés frapper à la tringle de rideau par un antifa sans réagir.

Avertis par le réseau de Ji-N, plusieurs cars loués à la dernière minute arrivèrent. Des volontaires en t-shirt rose aidaient les réfugiés à y prendre place.

Les Syriens qui avaient deviné que le bateau arrivait en France, ne croyaient pas leur chance. Leur plan impliquait d'y arriver via la Grèce, l'Italie ou l'Allemagne en fonction des circonstances, mais jamais ils n'avaient pensé qu'un miracle d'Allah aller les poser si près de leur objectif.

- Vous êtes content ? Demanda le docteur à Ji-N
- Ca va tourner en boucle sur toutes les chaînes
- On fait quoi de Camille ?
- Aux volontaires, on dira qu'elle est descendue pour accompagner les réfugiés vers les centres d'accueil. Le corps, on attend d'être au large et je le balance à l'eau. Personne ne sait qu'elle était avec nous. Elle s'était jointe sur un coup de tête.

Le diesel ronfla et les hélices commencèrent à battre l'eau grise. Le bateau reculait doucement dans la baie.

Sur la passerelle, à côté du capitaine qui se concentrait sur la manœuvre, Ji-N et le docteur avaient pris place en hauteur pour admirer le spectacle du chaos quasi-biblique qui régnait sur la plage et la route dominante.

- D'après les chiffres officiels de l'Union européenne, chacun d'eux va peser à hauteur de 250'000 Euros sur l'économie française. Ca va obliger le foutu système à changer radicalement. Peut-être même à s'écrouler et un nouvel ordre social émergera.

Le docteur tira sur sa pipe pensivement puis répondit :

- A voir leurs gueules, j'ai l'impression qu'ils vont dépasser le million par tête

Ji-N le regarda d'un air inquiet mais détaché :

- Il y a des jours où je me demande si vous êtes avec nous ou contre nous
- A mon âge, mon cher Jean-Noël, on n'est avec personne. On est tout seul.
- Des fois, vous parlez comme un militant de droite
- Il y a longtemps que je ne milite plus. Mais dans ma profession, je vous l'accorde, nous sommes plutôt de droite. J'ai fait le RPR, l'UMP, Les Républicains et j'ai même fini plus à droite que cela aux dernières élections.
- Je m'en suis toujours douté, mais pourquoi aider des gens comme nous ? Vous cherchez à vous racheter une conscience peut-être ?
- Le pays ira au chaos. Vous et moi, nous le savons. Et même pour des raisons différentes, nous le souhaitons. Je suis trop vieux pour attendre que les choses se fassent d'elles-mêmes. A 69 ans, je n'ai pas le loisir d'attendre. Je préfère aider à accélérer les choses et voir comment cela va se terminer.
- Vous avez déjà voté pour Jean-Marie le Pen ?
- Je crois que nous devons aller voir comment on peut se débarrasser de ce cadavre, finit le docteur alors que le Qross Cay s'éloignait des cotes à pleins gaz.

Deuxième Partie

Esbly, France - 25 juillet 2017

J - 109

Seul le directeur de l'aéro-club, monsieur Courtial, savait pourquoi ces jeunes barbus venaient deux jours par semaine pour apprendre à voler. Pour les instructeurs, c'étaient des clients comme les autres et ils devaient les encadrer sans rouspéter. Même si quelques regards en biais avaient accueilli les nouveaux venus, monsieur Courtial tira des oreilles pour obtenir la collaboration de tous les pilotes.

Créé entre les deux Guerres, à l'époque révolue de Saint-Exupéry et l'Aéropostale, le club - association loi 1901 sur le papier - mourrait lentement. Son Cessna 152 s'écrasa du côté de Meaux. Le rapport d'accident du BEA mit à jour des irrégularités sur la maintenance puis l'assureur rebondit dessus pour refuser de payer. Il n'eut pas mort d'homme, mais une perte sèche dépassant les 120000 Euros. A peine une semaine plus tard, on oublia le sortir le train d'atterrissage d'un Socata TB20 certifié IFR ; le fleuron de la flotte. Le pilote s'en était sorti avec une paire de lunettes cassées. Ce qui resta de l'appareil fut tracté au hangar en attendant la venue d'un expert pour estimer les dégâts. Tout cela, avec la flambée des prix de l'essence et des primes d'assurance, poussait doucement le club vers une faillite inéluctable.

Monsieur Courtial s'apprêtait à annoncer la mauvaise nouvelle aux membres quand il reçut une missive du ministère de la Justice. Les cachets officiels lui firent penser au pire. Il faillit ne pas la toucher, démissionner et laisser à son successeur le soin de l'ouvrir. Quand il la consulta, même si le sentimentalisme n'était pas son genre, il éclata en sanglots. Le miracle dont il rêvait frappait à sa porte. Dans le cadre d'un programme de « réinsertion sociale », on lui demandait – en fait on le suppliait - d'accueillir des *personnes en difficulté*. En haut lieu, on pensait qu'à travers la discipline et la passion de l'aviation, on pouvait aider des délinquants à renouer avec des valeurs sociales positives. Le dernier paragraphe de la lettre suggérait que l'argent ne serait pas un problème. Même s'il ne croyait pas en Dieu, il Le remercia d'œuvrer dans sa vie et de le rendre témoin d'un miracle.

Quelques formulaires et coups de téléphone plus tard, il reçut la visite de trois hommes portant de gros cartables. Il leur fit faire le tour du propriétaire déclamant comme s'il allait vendre le club à des acheteurs cash Japonais. Une fois dans son bureau, il ouvrit une bouteille de Bordeaux. Puis, il eut une seconde et une troisième... fatalement, on en arriva aux confidences. On lui expliqua qu'une « partie non négligeable des intéressés » recevaient de l'encadrement suite à des affaires de radicalisation islamique. Certains revenaient d'Irak ou de Syrie. Les tueries auxquelles ils avaient participé leur faisaient faire des cauchemars. D'autres, plus chanceux, avaient été arrêtés sur le chemin de l'aller. Cette catégorie comportait beaucoup de frustrés qui n'avaient pu faire couler du sang humain sur la voie du djihad. Tous pouvaient basculer encore d'un moment à l'autre.

Malgré son alcoolémie - techniquement, il était ivre - la nouvelle retentit comme un coup de poing sur sa tempe. Il comprit soudain le ton insistant du Ministère et pourquoi les clubs refusaient leur aide malgré l'offre juteuse. Il se trouva dans la position d'une victime d'escroquerie dont le moment d'euphorie est perturbé par une fausse note. Faut-il continuer ou s'arrêter à ce point ?

L'équation s'afficha clairement dans sa tête embuée : ou il coopère ou il met le club en liquidation judiciaire. Retrouvant son sens des affaires, il se dit - non sans une certaine parano - que ces fonctionnaires savaient peut-être la position des comptes avant même d'avoir envoyé la première lettre.

Il descendit un dernier gobelet et demanda les papiers pour signer.

Esbly, France - 28 juillet 2017

J - 106

Sur simple fax du Ministère confirmant le partenariat, la Société Générale ouvrit une ligne de crédit à sept chiffres. On débloqua les cartes et les chéquiers et on changea le conseiller. Le précédent avait causé « des malentendus ». La même semaine, les travaux commencèrent pour la réfection des ateliers de maintenance et des hangars. Un avion Pilatus Porter tout neuf arriva : un leasing afin de relancer l'activité de parachutisme. Le club avait rebondi parmi les morts ; et tout cela pour la bonne cause. Quoi de mieux que d'aider les membres les plus fragiles de la société à revenir dans le rang dans l'intérêt de tout le monde ?

Un minibus de ramassage collectait les islamistes en bas de chez eux et les déposait à l'aérodrome. Le soir, il revenait les chercher. L'Administration était aux petits soins ; le directeur aussi. Contrairement à son habitude, il organisait personnellement les cours, les vols et les loisirs. Aucune fausse note ne devait venir remettre en cause le contrat avec l'Etat.

Dès le premier jour, monsieur Courtial eut des « mots » avec monsieur Lemoine; le chef pilote. A soixante-dix ans, ce dernier avait le sens des prérogatives et ne permettait pas qu'on marche sur ses plates-bandes. Un peu ancienne école, il

considérait que les élèves devaient voler au mérite. Pour lui, seuls ceux qui avaient montré leur motivation en finissant le travail théorique devaient pouvoir accéder aux avions. Les problèmes financiers du club avaient causé du retard à beaucoup d'anciens membres et il trouvait juste que ceux-ci aient la priorité d'accès aux entraînements.

Le directeur campait sur une ligne orientée « marketing ». Les protégés du Ministère devaient passer devant tout le monde parce que c'est là où se trouvait l'argent. Les membres habituels payaient les heures de vol à prix coûtant. Après tout, le club était à but non-lucratif. Par contre, l'Etat, pour ses jeunes, casquait quatre fois plus afin de tenir compte des « difficultés d'insertion ». En exploitant le filon à fond, le directeur espérait renflouer le club et garnir les comptes de quoi tenir dix ans.

Les deux responsables, qui ne s'étaient jamais réellement appréciés, se retrouvèrent sur une trajectoire de conflit inévitable. Le comportement des nouveaux élèves ne favorisait ni les plans de l'un, ni ceux de l'autre. Sur la vingtaine ramenée dans le cadre du programme, cinq disparurent la première semaine et faisaient l'objet d'un avis de recherche. Cinq autres refusèrent de voler : ils s'étaient inscrits juste pour prendre un peu d'air en dehors de la prison, mais au fond, ils avaient peur de l'avion. Quelques-uns s'étaient laissé tenter par curiosité, mais leur motivation restait minimale. Les élèves passaient le plus gros de leur temps dans un petit hangar qu'ils transformèrent en mosquée de fortune. Les uns dormaient sur les tapis, les autres priaient ou lisaient des livres en arabe.

Malgré tout, le directeur se frottait les mains. Muni d'un gros calepin, il notait les heures de vol et d'instruction que sa secrétaire saisissait plus tard dans le logiciel de facturation. Le moindre gars qui posait ses pieds sur le terrain, rentrait dans le logiciel peu importe à quoi il avait passé sa journée. Réalisées ou pas, les heures programmées étaient facturées.

Les services de l'Etat firent venir des journalistes et trois voitures de fonctionnaires de la Place Beauvau. On présenta le club comme un exemple-type de la réussite des initiatives de

déradicalisation. Des dizaines de photos immortalisèrent l'exploit d'avoir transformé des assassins assoiffés de sang en « parfaits membres de notre société ». Un haut fonctionnaire donna une interview *improvisée* pour la radio. On termina sur une salve d'applaudissements puis tout le monde s'arracha.

Monsieur Lemoine tenta une approche pour exprimer ses inquiétudes, mais il fut repoussé par un sourire commercial et une tape ferme sur le dos. Ce n'était pas le moment d'écouter les trouble-fêtes.

Parmi tous les élèves, ce n'est pas avec ceux qui jouaient aux touristes que le chef pilote avait un problème, mais avec les motivés. L'un d'eux, un certain Ahmed, montrait un comportement incohérent. D'une part, il n'affichait qu'un intérêt symbolique pour la théorie. Il était le premier à s'endormir durant les cours et les briefings. En même temps, beaucoup de ceux qui refusaient de monter dans un avion se découvraient quand même une passion pour la météorologie, la navigation ou la mécanique. Ahmed, semblait être le seul à vouloir piloter sans chercher à comprendre comment.

Monsieur Lemoine l'avait dans le collimateur pour une autre raison. Le jour de son premier vol, suite à une petite figure de voltige qui faisait partie du programme d'initiation, son téléphone tomba sur la banquette arrière de l'avion. Quelques heures plus tard, quand le chef pilote le retrouva, il y avait de curieux appels en absence. Il était en train de regarder l'écran quand un de ces appels arriva. Le nom du correspondant s'affichait en arabe, mais l'icône qui le représentait, un drapeau noir écrit en arabe, lui glaça le sang ; c'était le drapeau sinistrement connu de Daesh. Le chef pilote abandonna le téléphone sur la banquette et laissa son propriétaire le retrouver tout seul.

Ce soir quand, il rentra chez lui, il décida de signaler cet étrange incident au numéro vert Stop Djihadisme.

Esbly, France - 2 aout 2017

J - 101

Au ton de la voix, il sentait que son interlocuteur ne le prenait pas au sérieux.

- Nous avons un barème pour estimer la radicalité. Le fait de posséder des images ou des logos de groupes terroristes n'est pas - selon nos standards - un signe fort.

- Mais je vous parle d'un jeune homme qui apprend à piloter alors qu'il est en contact régulier avec des correspondants affichant ouvertement leur appartenance à un groupe terroriste.

- Ecoutez, reprit la voix au téléphone, tout à fait entre nous, si nous devons arrêter tous ceux qui ont un logo, un drapeau, ou des pins d'un groupe terroriste, les prisons seraient trop petites.

- Vous ne pouvez donc rien faire ?

- Rien du tout. Le fait de posséder ce genre d'artefacts ne constitue aucun acte délictueux.

- L'auriez-vous arrêté s'il avait possédé un drapeau nazi ?

- Non plus, expliqua l'agent avec une patience infinie. Le fait de posséder un drapeau nazi n'est pas répréhensible. Seule son exhibition publique dans l'intention de promouvoir le nazisme peut être poursuivie. Autrement, on pourrait rentrer dans un musée et tout saisir. Est-ce que votre bonhomme vous a dit qu'il préparait un attentat ? Est-ce que vous avez vu des armes, des munitions ou des bombes en sa possession ? Est-ce qu'il traite avec de fortes sommes en liquide ? Tant que la réponse à

ces questions est négative, aucun magistrat ne cautionnera une action de notre part.

Le chef pilote n'écoutait plus. Pendant un moment, surtout au début de la conversation, il avait nourri l'espoir d'obtenir une intervention des services de sécurité. Dans son for intérieur, il s'imaginait que ceci aller causer suffisamment de foin pour faire sauter le contrat avec le ministère de la Justice. L'administration reprendrait ses voyous et les enverrait faire des cours de cuisine ou de planche à voile. Le club, dont il était l'un des plus anciens membres encore en vie, ne vendrait pas son âme au diable ; vaut mieux fermer dans la dignité.

Après avoir raccroché, il réfléchit quelques instants puis décida de tenter sa chance en contactant directement un autre service : la DGSI. Il se promit de frapper fort en parlant des attentats du 11 septembre et des terroristes qui s'étaient entraînés dans des petits clubs avant de détourner des avions de ligne. Seule l'utilisation d'images violentes ferait bouger les fonctionnaires confortablement assis derrière leurs bureaux.

Le premier téléphoniste, lui expliqua que la DGSI n'avait pas les structures pour prendre les appels du public, mais qu'il allait tout de même lui trouver un interlocuteur. L'appel fut transféré à plusieurs reprises, mais on finit par répondre. Cette fois, il avait le bon service au bout du fil. L'agent, qui n'avait décliné ni son nom ni sa fonction, partageait son inquiétude et s'arrêtait parfois comme pour noter tous les détails de la conversation. Régulièrement, il demandait :

- Avez-vous parlé à qui que ce soit de ces découvertes ?
- Non à personne. J'ai tout gardé pour moi.
- Vous avez une épouse ? Une partenaire ?
- Non, je suis veuf depuis 2004, mais même si j'avais quelqu'un, je n'aurais jamais partagé cela. Je sais que c'est trop sensible pour la sécurité du pays.
- Je ne peux que saluer votre sens civique monsieur. Est-ce que nous pouvons nous rencontrer ?

- Absolument, quand vous voulez
 - Il est 22 heures. Est-ce qu'on peut se voir sur les coups de minuit ?
 - Ce soir ?
 - Ces choses ne peuvent pas attendre, répondit l'interlocuteur sur un ton énigmatique. Nous souhaitons vous voir à l'aéro-club pour faire des copies des dossiers des membres suspects.
 - Vous ne pouvez pas les obtenir auprès du ministère de la Justice ?
 - Nous, c'est l'Intérieur. Une demande officielle mettra des semaines à passer. Vous savez la guerre entre services...
 - J'en sais quelque chose ! Je me rends de suite au club et j'attends vos agents sur place. C'est désert à cette heure-ci.
- Il avait juste le temps de s'habiller et de foncer s'il voulait y être. L'agent lui balança un dernier conseil qui lui glaça le sang :
- Faites attention à ce qu'ils ne vous logent pas. S'ils sont aussi dangereux que vous semblez le croire, ils n'hésiteront pas à vous tuer s'ils se rendent compte que vous en savez trop.

Seine-et-Marne, France - 4 aout 2017

J - 99

L'horloge du tableau de bord indiquait 00:37 alors que le véhicule fonçait sur la nationale 3 déserte. Soudain, la voiture « borgne » réapparut dans le rétroviseur. Son éclairage anormal - le phare gauche et l'antibrouillard droit - la rendait facile à reconnaître. Vers la sortie de Claye, il eut l'impression qu'elle le suivait, mais après l'avoir perdue sur l'autoroute, il mit son sentiment sur le compte de la nervosité. Il pensa qu'il était peut-être trop vieux pour jouer au James Bond avec Daesh dans le rôle du méchant au gros chat.

Dix minutes plus tard, sur la route de Meulin, quand il remarqua les mêmes lumières, il eut la certitude qu'on le suivait. Se faisant violence, il ralentit jusqu'à 50 km/h afin de laisser l'intrus dépasser. Le poursuivant ralentit également et garda sa distance. Après un bon kilomètre à vitesse d'escargot, monsieur Lemoine décida de changer de stratégie : il colla l'accélérateur au plancher. L'aiguille monta jusqu'au 160, mais le poursuivant s'accrochait.

Des cônes et des panneaux de chantier rétrécissaient la chaussée à une seule voie. Le gros moteur du 4x4 avait encore de la réserve. Dès la prochaine ligne droite, le chef pilote se promettait de monter à 200 km/h et devancer ses poursuivants

en arrivant chez les agents qui l'attendaient au club. Les islamistes n'allaient tout de même pas lui faire la peau sous le nez de la DGSI.

Quelque chose apparut devant lui dans l'obscurité. Il plissa les yeux pour l'analyser, mais c'était déjà trop tard. La mort arriva en flash. Le bulldozer Komatsu de 150 tonnes qui lui barrait la route ne bougea même pas lors de l'impact. Le 4x4 s'écrasa si violemment contre la lame en acier que ses roues arrière touchèrent celles de devant. Dans l'espace virtuel de l'habitacle, mélangé au métal, au plastique et au verre, il y avait quelque chose qui - avec un peu d'imagination - évoquait un corps humain. C'était tout ce qui restait de monsieur Lemoine.

Le bulldozer émit un panache de fumée et avança pour pousser la carcasse de la voiture contre un platane. Il donna quelques coups afin d'endommager l'écorce de l'arbre pour que l'illusion soit parfaite. Le lendemain, une gazette locale parlera des drames de la vitesse, de la somnolence au volant et peut-être même des vieux qui conduisent toujours.

Langley, Virginie, USA - Date Inconnue

L'éclairage réduit, donnait une ambiance feutrée à la salle de cours située au sous-sol du bâtiment principal de la CIA à Langley. Sur les écrans des ordinateurs en mode *screen saver*, l'aigle de l'agence voyageait d'une diagonale à l'autre en croisant au milieu une rose des vents à seize branches. Les jeunes analystes fraîchement recrutés écoutaient le directeur des opérations qui expliquait la doctrine de la boîte. Le silence était religieux.

- Notre pilier fondamental pour garder nos secrets est le principe du « need to know ». Quel que soit votre niveau de responsabilités ou votre ancienneté, on ne vous communiquera que les informations dont vous avez besoin pour faire votre travail. Ne cherchez pas plus et ne vous contentez pas de moins. Vous allez progresser dans un monde de frustration. Il vous arrivera souvent de ne pas savoir à quoi vous participez. Ce sentiment est normal. Ce qui nous importe est la qualité de votre exécution. Si on vous envoie chez le Target d'Arlington Boulevard acheter une boîte de stylos, vous ne saurez jamais si c'est juste parce que nous manquons de stylos dans nos

bureaux ou si cet achat s'inscrit dans une opération qui lancera la prochaine guerre nucléaire.

Un frisson parcourut la salle, mais personne ne broncha. Appuyant sur une télécommande contrôlant un projecteur, il afficha une image sur un écran blanc.

- Gladys Owens. De janvier à août 1945, elle a travaillé au Complexe de Sécurité Nationale Y-12 situé à Oak Ridge dans le Tennessee. Cet endroit est tellement secret que même Hollywood évite d'en parler dans les films. Cette vieille dame que vous voyez dans la photo a travaillé à Y-12. Elle était jeune à l'époque ; comme vous. Lors de son recrutement, on lui a dit : on va vous former à faire ce qui est nécessaire, mais on ne peut pas vous dire ce que vous êtes en train de faire. Elle a réalisé sa mission sans poser de questions. Il lui a fallu 50 ans pour comprendre qu'elle gérait un calculateur qui servait au développement de la première bombe atomique américaine. Le projet Manhattan a employé jusqu'à 100'000 personnes qui ne savaient qu'une seule chose : elles travaillaient pour la paix dans le monde. Même quand les bombes explosèrent au Japon, seule une dizaine de personnes firent le rapprochement avec leur propre travail. Vous serez souvent dans la même situation : la vie ici n'est pas un film de James Bond. Vous allez entendre des news dans lesquelles vous avez une part quasi-centrale, mais vous ne le savez pas.

- Des questions ?

Une jeune fille à la tête de militante altermondialiste leva la main à moitié comme si elle hésitait.

- Allez-y mademoiselle

Elle s'éclaira la voix :

- J'ai lu sur internet que la CIA arme et finance des mouvements terroristes comme Daesh en Syrie

- Et vous qu'est-ce que vous en pensez ? Répondit le présentateur du tac au tac

- Je ne sais pas, répondit-elle intimidée

Le présentateur regarda son collègue qui était assis au fond de la salle. Ce dernier fit un geste avec la main et se leva :

- C'est un peu tôt pour ce genre de dossiers, mais je vais essayer de vous expliquer sans trop en dire. L'aide que nous avons apportée à Daesh rentrait dans le cadre d'un vaste plan de dératisation. Disons que nous suivions les évolutions sociales en Europe, Canada et d'autres pays alliés et nous sommes arrivés à la conclusion que des choses inquiétantes se préparaient. En l'espèce, l'arrivée de nouvelles générations obsédées par la guerre sainte au nom d'un calife. Sur un horizon relativement court, des dizaines de milliers de candidats au djihad allaient se lever et mettre de nombreux pays occidentaux à feu et à sang.

Puis balayant la salle du regard, il lança une question :

- Face à une telle situation, que faites-vous pour régler le problème ou tout du moins acheter du temps pour donner aux Etats le temps de changer de politiques ?

Un silence religieux tomba sur la salle. Le présentateur répondit pour les analystes :

- Nous n'avons pas créé les djihadistes. Leur doctrine est ancienne et elle existait avant même la fondation des Etats-Unis d'Amérique. Il y a mille ans, ils coupaient les têtes déjà. Notre but était de les encadrer et de leur donner un os à ronger. C'était soit cela, soit ils passaient à l'action sur nos terres ou celles de pays alliés. Nous avons décidé de les attirer et les concentrer en Syrie. C'était un pays pas drop dommage et il représente un terreau historique pour la doctrine de ces gens. Une fois sur place, nous les aidions pour qu'ils fassent venir d'autres personnes encore. Par contre, les limites étaient bien tracées. Ils ne le savaient pas, mais nous leur avions défini un territoire bien précis. Tous les terroristes qui sortaient de cette zone étaient systématiquement éliminés par l'US Air Force ; drones ou frappes ciblées. Ils arrivaient par milliers de partout dans le monde se jeter dans notre machine à broyer !

- Et ils n'ont pas flairé la machination demanda un analyste ?

- Ce ne sont pas des Viêt-Cong ! Nous parlons ici d'un ennemi non sophistiqué à la pensée rudimentaire qui n'est jamais réellement sorti de son Moyen Age.

Un éclat de rire ponctua cette déclaration.

- Vous n'avez pas peur qu'ils se retournent contre nos intérêts ou ceux de nos alliés ?

- Depuis l'Afghanistan, nous les avons travaillés de manière darwinienne comme des bactéries. Ceci nous a permis de développer une souche de terroristes qui a compris que la moindre sortie de nos plans est sanctionnée par une dératisation immédiate.

- Vous ne leur laissez aucune initiative ?

- Absolument aucune. Ne serait-ce que par principe. Au moment où ils sortent de la ligne tracée pour eux, nous les supprimons sans états d'âme. Vous seriez surpris de leur docilité. En Syrie, vous avez des milliers de terroristes qui fantasment à tuer des Juifs avec leurs propres dents. Souvent, ils étaient à vue des terres israéliennes. Pensez-vous qu'ils ont tenté quelque chose contre notre allié ? Jamais. Celui qui aurait bougé dans ce sens, aurait été vitrifié dans la seconde.

- Le contribuable ne serait pas un peu fâché de savoir que son argent va vers ces groupes ?

- Au contraire, répondit le présentateur, le contribuable fait des économies énormes. Quand nous projetons un soldat à nous sur un théâtre d'opérations, nous dépensons des sommes colossales pour l'armer, mais aussi pour assurer son confort, sa sécurité, ses soins... Aujourd'hui, un soldat US au fond de l'Iraq peut commander une bande dessinée sur Amazon et donner son adresse APO. Nous lui faisons suivre son courrier et ses colis jusqu'à la ligne de front. S'il est blessé ou tombe malade, nous l'évacuons vers nos hôpitaux en Europe et aux USA. A la fin de son engagement, nous l'aidons à s'insérer dans le civil en payant des cours universitaires ou en l'aidant à ouvrir un business... La liste est interminable. Chaque homme nous coûte des millions de dollars à projeter. En parallèle, un

djihadiste est un soldat jetable. Il utilise sa propre carte de crédit pour aller au combat et transporte toutes ses affaires dans un sac à dos. Nous leur fournissons une logistique minimale et s'ils sont blessés ou tués, c'est leur divinité qui s'occupe d'eux, pas nous.

Un autre éclat de rire parcourut la salle et le présentateur éteignit le projecteur. Le cours de la matinée se terminait.

Zones tribales, Afghanistan – 12 septembre 2017

J - 60

Suivant un cap plein Nord, l'hélicoptère traversa la ligne Durand à une heure du matin. Cette frontière, disputée entre le Pakistan et l'Afghanistan, passait à travers les zones tribales les plus dangereuses au monde. Malgré l'heure tardive, le pilote craignait le missile portatif. D'instinct, il abaissa l'altitude à moins de cent pieds sol. Le Chinook dont les deux rotors battaient furieusement l'air évoluait au raz des cimes des arbres chétifs. Quand un relief surgissait dans ses lunettes de vision nocturne, le pilote tirait brutalement sur le manche pour épouser la pente au plus près. Dès qu'il arrivait à la crête, il piquait pour replonger dans le ravin. Par moments, sa trajectoire ressemblait à celle d'une voiture de montagnes russes. Malgré la faible altitude, les lignes de haute tension n'étaient pas à craindre. La civilisation avait soigneusement évité cette région. Les hameaux les plus modernes disposaient d'un générateur électrique capable d'alimenter à peine quelques lampes et une télé.

Ignorant le froid glacial, des portes latérales restaient ouvertes. Des membres d'équipage concentrés comme des joueurs d'échec étaient penchés sur des mitrailleuses M240H d'un mètre de long. Systématiquement, ils scrutaient la nuit prêts à ouvrir le feu au moindre signe suspect. A la gauche de chaque arme, une boîte en métal contenait une interminable ceinture luisante de balles de 7.62x51 mm OTAN. A sa droite, un sac en toile servait à recevoir les douilles éjectées pour éviter qu'elles ne soient aspirées par les turbines ; une implacable mécanique de mort.

L'appareil avait décollé de la base secrète de Chaman dans le Baloutchistan pakistanais. Officiellement, cette installation avait été fermée après la « bavure » de 2010. Une frappe aérienne intempestive de l'US Air Force avait causé la mort de 24 soldats pakistanais assignés à la surveillance de la frontière. Déjà durant la Seconde Guerre mondiale, les alliés disaient qu'il valait mieux avoir un mauvais tireur allemand devant qu'un bon tireur américain derrière. Frapper ses propres lignes ou décimer des forces amies est, depuis toujours, une sinistre marque de fabrique de l'armée US.

Obama et le général quatre étoiles Martin Dempsey présentèrent leurs « regrets » à Islamabad, mais refusèrent de s'excuser. Pour répondre aux pressions de sa population et calmer l'agitation islamiste, le gouvernement pakistanais ferma en grandes pompes un certain nombre de bases dont celle de Chaman. L'US Air Force se retira pour de vrai, mais une fois que les esprits se calmèrent, les mêmes endroits furent discrètement investis par les Moukhabarates, le redoutable ISI, et la CIA. Ils servaient de point de départ pour des magouilles quasi-quotidiennes. Par une maladie propre au système US, la main gauche luttait féroceement contre les terroristes tandis que la main droite les finançait, les entraînait et les armait. Très haut dans la bureaucratie de la CIA, on savait que la victoire définitive contre le terrorisme signifiait réductions de budgets, compression de personnel et moins d'influence à la Maison Blanche. Agissant comme un pompier pyromane qui allume le

feu pour pouvoir se rendre utile et venir l'éteindre, l'Agence était frappée de schizophrénie.

Le copilote du Chinook se retourna vers la cabine et fit signe à Jack de s'approcher. Depuis le décollage, ce dernier luttait contre la nausée. Il s'avança vers le cockpit et on lui passa un casque qu'il mit sur ses oreilles. Cela restait la seule façon de communiquer par-delà le vacarme ambiant des turbines et des rotors qui claquaient comme des fouets.

- Nous survolons la zone. Ton objectif est droit devant. Environ 5 km. On ne peut pas aller plus loin que cette vallée autrement tout le monde saura qu'on est là.

Le commandant parlait alors que ses doigts gantés courraient sur une carte d'état-major qu'un élastique maintenait sur une planche.

- Ca me convient ici ! Répondit Jack qui n'avait qu'une envie : retrouver la terre ferme.

Deux minutes plus tard, l'hélico passa en vol stationnaire et monta à 500 pieds. C'était la dernière occasion d'inspecter les parages pour ne pas atterrir sur un camping de Talibans. Satisfait, le pilote plongea une dernière fois jusqu'à poser sur un terrain vague couvert de galets. En quelques secondes, six hommes sautèrent sur le sol et restèrent en position accroupie pendant que le Chinook repartait déjà.

Jack ouvrant la marche, les hommes commencèrent une lente progression sur un chemin rocailleux qui remontait abruptement. Avec le ciel couvert, la visibilité était quasiment nulle. Deux kilomètres plus loin – une heure de marche - ils déboulèrent sur un sentier étroit qui longeait une paroi rocheuse. Parfois, de petits cailloux s'arrachaient et roulaient bruyamment le long de la pente.

La nuit, peut-être par superstition, les locaux ne s'aventuraient jamais au-delà de leurs hameaux. Il ne fallait, en aucun cas, tomber sur l'un d'eux. Cette sortie derrière les lignes ennemies était parmi les missions les plus dangereuses de la CIA. Les fusils d'assaut munis de silencieux n'offraient qu'une

protection relative dans ces terres qui déciment les conquérants. Si un Afghan, même une femme ou un gamin, les repère, ils seraient foutus. L'alerte serait donnée et tout ce que compte la région comme Talibans seraient à leur recherche. Ils connaissaient les moindres crevasses, cavernes et nids d'aigle de leurs montagnes. Un ennemi à pieds n'a aucune chance. Ils le chercheraient lentement pour faire durer le plaisir et aiguïser l'instinct de chasse des plus jeunes. Une fois trouvé, ils le tueraient tout aussi lentement. L'agence avait perdu des hommes, de très bons, dans la région. On ne les retrouva jamais. A l'époque de la guerre avec l'URSS, quand l'armée rouge perdait des pilotes ou des soldats tombés en embuscade, elle récupérait les corps en charpies ; genre accident de train. Des zombies n'auraient pas fait plus sale travail.

Jack savait que la nuit, il pouvait compter sur l'hélico. En plus du Chinook, l'agence possédait de deux Bell Iroquois opérationnels qu'on planquait dans un hangar à Chaman. De l'ex-matériel du Vietnam, mais qui volait toujours. Par contre, ne disposant pas de contre-mesures électroniques, ils avaient ordre de ne pas survoler les zones tribales de jour. A l'époque où les Talibans et la Maison Blanche vivaient une lune de miel, on jugea en haut lieu que c'était judicieux de leur fournir des missiles Stinger pour abattre des avions soviétiques. Avec le temps, la donne changea, mais les missiles circulaient toujours dans le coin. Ingénieux avec les armes, les locaux les gardaient en service et tiraient sur tout ce qui volait. On essaya de les leur racheter pour 200'000 dollars pièce, mais ce cash alimenta plus de rivalités encore.

Suivant un GPS portatif, Jack arriva à l'entrée d'une petite caverne repérée par le service de géologie. Il entra et posa son paquetage. Un par un, comme des ombres furtives, ses hommes le rejoignirent.

- C'est bientôt l'aube, parla-t-il à voix basse. Bientôt, ça va commencer à bouger dans le coin. On passe la journée ici. C'est difficile d'accès, personne ne viendra.

Ils déployèrent des sacs de couchage. Ils allaient dormir par quarts. Leurs missions étaient souvent ponctuées de longues

périodes d'immobilité. Malgré le danger constant, une caverne en montagne n'était pas le pire qu'ils aient connu. C'était bien mieux que de passer deux jours accroupi dans un bras de fleuve infesté de serpents d'eau en pleine jungle de narcos armés de tronçonneuses.

Le soleil se leva rapidement dévoilant la majesté des reliefs montagneux. Si on faisait abstraction de la population et de ses guerres transmises précieusement de génération en génération, l'endroit aurait pu être une Suisse au milieu de l'Asie. Des familles se baladeraient sur ces chemins. On viendrait de loin pour faire de la randonnée, du ski ou du parapente...

Vers midi, la température dépassait les quarante degrés à l'ombre, mais pas d'âme qui vive. Un bruit de diesel poussif se fit entendre. Un camion Hino surchargé remonta difficilement un chemin sinueux taillé dans la pierre. Un peu plus tard, une Lada passa en laissant un panache de fumée, puis le calme retomba.

Soudain, Jack qui observa quelque chose à la jumelle. Il tourna nerveusement la bague de mise au point : un groupe de Talibans s'approchait en petites mobylettes. L'un d'eux portait un gros turban, des Ray-Ban et un RPG-7 en bandoulière. Même si cette arme n'est pas précise, une roquette bien ajustée pouvait anéantir Jack et ses hommes. Les autres avaient chacun un AK-47 de fabrication artisanale ; le strict minimum.

Jack fit signe à ses hommes de se mettre en alerte. Deux minutes plus tard, les Talibans s'arrêtaient en bas du chemin. Les moteurs deux-temps se turent. Une discussion animée s'engagea dans le groupe. Les bras s'agitaient dans tous les sens.

Celui qui semblait être le chef escalada un monticule de pierres et commença à scanner les alentours. Lentement et systématiquement, son regard balayait comme un radar tactique. A plusieurs reprises, il détailla l'ombre qui semblait se former par les rayons de soleil qui tombaient sur l'entrée de la caverne.

- Ne tirez pas ! Murmura Jack.

Il savait que ses hommes mesuraient la délicatesse de la situation. En cas d'alerte, il en débarquerait en mobylettes, camions, autocar, ânes... La vallée deviendrait un piège mortel. Contrairement à l'armée qui n'hésite pas à lancer des frappes aériennes pour protéger ses soldats, la CIA était du genre à passer l'éponge, et même nier toute relation avec les siens.

Le seul parmi ses hommes que Jack ne connaissait pas bien était un Texan à la grande gueule, genre John Wayne, qui avait pris de mauvaises habitudes chez les Marines. Il avait la réputation de tirer sur tout ce qu'il voyait. Jack lui attrapa la mitrailleuse Heckler & Koch par le canon et l'abaissa vers le sol en le regardant droit dans les yeux. L'autre acquiesça d'un hochement de tête signifiant qu'il avait capté le message.

Soudain, une longue lamentation déchira l'air. Le Taliban qui était perché sur le rocher se mit à crier en arabe. Jack pensa que son heure était peut-être arrivée.

Zones tribales, Afghanistan – 12 septembre 2017

J - 60

Le Taliban cria en direction de l'ouest pendant une bonne minute. « Allah Akbar », c'est tout ce que Jack comprenait. La scène dura un bon moment puis les Talibans s'alignèrent et commencèrent à prier vers la direction approximative de la Mecque. Dix minutes plus tard, ils montèrent sur leurs mobylettes et continuèrent leur chemin en soulevant un nuage de poussière.

Ce fut la dernière manifestation humaine. Le chemin resta désert alors que le soleil descendait lentement derrière les montagnes. Dès que l'obscurité commença à envelopper la région, Jack et ses hommes partagèrent quelques rations de barres Hooah au vague goût de chocolat puis reprirent la marche.

Le Texan avait troqué son fusil d'assaut contre une arbalète munie d'une flèche en acier. A cette phase de la mission, il avait le privilège de tirer en premier.

Vers minuit, ils avisèrent un hameau qui s'élevait au pied d'une colline. Des maisonnettes en pierre entouraient une mosquée munie d'un minaret d'une dizaine de mètres de haut. Tout en haut de celui-ci, un drapeau noir flottait. L'endroit est

à l'Afghanistan ce que Molenbeek est à la Belgique. En faisant du porte-à-porte, un chasseur de primes lèverait le budget d'une petite nation dans ce coin. Le djihadiste le moins intéressant avait 100'000 dollars sur la tête ; mort ou vif. Comme les groupes terroristes se menaient des guerres fratricides sans merci, il arrivait que le gagnant aille vendre les perdants aux USA. Une mobylette s'annonce à l'antenne de la CIA et livre une glacière pleine de têtes humaines. Un mouchoir sur le nez, les employés de l'agence les inspectent scrupuleusement – les arnaques sont toujours possibles – et payent immédiatement en cash. Quand il y a un gros arrivage ou que les liquidités viennent à manquer, le livreur revient un autre jour. Ni papier, ni reçu ne sont échangés. La parole de l'homme a encore un sens dans ces zones-là.

A trois cent mètres de cette agglomération, se trouvait une maison de facture plus moderne. Un pick-up Toyota Hilux blanc modèle 2017 était stationné devant.

Jack la désigna à son équipe :

- C'est là !

Il passa le GPS Bendix King à l'un de ses hommes qui changea plusieurs fois l'échelle d'affichage puis hocha la tête :

- Je confirme !

Les hommes se séparèrent en deux groupes qui commencèrent à s'approcher de la maison ; en tenaille. Une semaine plus tôt, un terroriste parmi les plus recherchés au monde sortit sur la terrasse pour passer un appel vers Kandahar. Mohamed al-Mughassil, dit « le laveur de morts », était un Français d'origine libyenne qui s'était impliqué dans l'attentat de Charlie Hebdo, la tuerie du Bataclan et plusieurs autres atrocités déjouées de justesse par les services de sécurité. Quand la police s'approcha trop de lui, il se volatilisa dans la nature. La dernière fois qu'il avait été aperçu, il embarquait sous une fausse identité sur un vol Air France pour Dubaï. Les Français pensaient qu'il avait rejoint la Syrie par un chemin tortueux, mais la CIA savait que sa cachette de prédilection se situait dans les zones tribales d'Afghanistan. Son père avait

combattu auprès des Talibans et organisé une filière qui leur fournissait des combattants par cars entiers. Du Maghrébin gonflé à bloc et prêt à se porter volontaire pour des missions suicide.

S'appeler Al-Mughassil dans le Baloutchistan afghan, c'était comme s'appeler Hoffman ou Blancpain à Genève : ça ouvre des portes. Même si dans le premier cas, c'était plutôt des portes de chaumières, de cabanes et de gourbis. Cela permettait de se cacher ou de disparaître pour toujours. S'il n'avait pas péché par son téléphone satellite, même la CIA n'aurait jamais logé *le laveur de morts*.

A travers une lunette de vision nocturne, Jack inspecta l'habitation. Ce n'était pas encore gagné. Si la cible n'était pas sur les lieux, il avait encore la ressource de se replier dans la montagne et revenir la nuit suivante. Après, quitte à abandonner, il faudrait quand même prendre le large. En temps normal, la CIA n'aurait pas envoyé du monde sur place. D'habitude, un missile de croisière faisait l'affaire. La maison serait transformée en cratère et le dossier clos. Mais pour al-Mughassil, le plan était tout autre.

Une bougie vacilla derrière une fenêtre. La porte s'ouvrit et un homme en abaya surgit. Arme en bandoulière, il fit calmement le tour de la maison puis se mit en sentinelle devant un muret. Jack parla à la radio :

- Ce n'est pas lui, mais s'il y a des mesures de sécurité, c'est que notre cible se trouve à l'intérieur. On passe à l'assaut et en *douceur* !

La sentinelle se pencha pour allumer une seconde cigarette. Au moment où le feu du briquet forma un halo de lumière autour de sa tête, une flèche en acier traversa la nuit. Elle se ficha dans son crâne comme dans une pastèque. A l'intérieur, la pointe s'ouvrit en parapluie qui écrasa le cerveau. L'homme était mort avant d'avoir touché le sol.

Dix minutes plus tard, un barbu apparut à la fenêtre et jeta un coup de périscope. Comme personne ne répondait à ses appels, il surgit sur le pas de la porte puis contourna la maison d'un

pas décidé. Au moment où il découvrit le corps de son acolyte, une flèche se ficha dans son œil droit et sortit exactement au niveau de cette suture à trois branches où l'os pariétal rencontre l'os occipital. Il tomba à son tour. La seconde d'après, un homme qui répondait au signallement d'al-Mughassil apparut sur le pas de la porte. Jack comprit que le Texan n'aurait pas le temps de recharger. Il leva son arme et appuya sur la détente. Un jet de douilles chaudes partit sur le côté et tomba en pluie sur un buisson. Le silencieux supprimait partiellement le bruit et les flammes du canon. Si les villageois étaient attentifs, ils auraient quand même pu l'entendre.

Al-Mughassil fut comme foudroyé. Il se retourna sur lui-même et s'écroula lourdement. Le vacarme qu'il fit en chutant aurait pu alerter d'autres habitants, mais personne ne se manifesta. Après cinq minutes d'attente, le doigt sur la détente, Jack annonça :

- Je crois qu'il n'y a plus personne. On a eu le chauffeur et le garde du corps. C'est son équipe classique. Il ne s'entoure jamais de plus de monde. Je m'avance vers la maison. Le médecin vient. Les autres, vous nous couvrez.

Jack arriva sur le pas de la porte et retourna le corps. Al-Mughassil avait perdu du poids depuis la photo de l'avis de recherche. Sa barbe était plus courte, mais c'était bien lui. A l'aide d'une petite caméra Go Pro, il le filma pendant quelques secondes pour le rapport qu'il devait rendre plus tard. Puis, s'écartant, il laissa le champ libre au médecin. Ce dernier posa une petite trousse d'instruments chirurgicaux et sortit une paire de ciseaux à bouts arrondis. Comme dans une salle d'urgence, il coupa le manche du mort pour dévoiler son bras velu. Il prit deux liens autobloquants en plastique et serra l'un au-dessus du coude et un autre en dessous. Puis par de rapides coups de bistouri, il commença à faire des incisions de plus en plus profondes dans la peau. Sans la moindre brutalité, il sépara muscles, nerfs et ligaments. Puis, il déplia un sac en plastique et mit dedans le bras qu'il venait d'amputer.

Le genou à terre, Jack guettait les alentours tout en observant la scène du coin de l'œil. Il cessa de regarder quand le

médecin prit une pince de dentiste et se pencha vers le visage du mort.

- Juste quelques dents et on part

Quelques instants plus tard, il rajouta :

- Putain, c'est plus facile de désarticuler un bras que d'arracher des dents

- Je ne peux pas t'aider ! Répondit Jack sans regarder

- Ah shit ! J'en ai cassé une !

- Tu en as combien ?

- J'en ai six, répondit le médecin

- Ca suffit, on dégage !

Pendant que le médecin se retirait, Jack posa un petit émetteur dans un buisson.

- Retrait. Tout le monde dégage et on appelle l'hélico !
Activez la balise de localisation ! Annonça-t-il à la radio

En petites foulées, comme pour courir un marathon, les six hommes s'éloignèrent vers les sentiers escarpés d'où ils étaient venus.

Ils avaient atteint le sommet de la première colline quand ils entendirent un avion passer à haute altitude.

- Tout le monde à l'abri ! Ordonna Jack

Quinze mille pieds plus haut, un Lockheed MC-130 du Commandement des opérations spéciales de l'US Air Force, AFSOC, ouvrait sa rampe d'accès. Après la CIA, les spécialistes de l'AFSOC sont généralement les premiers sur un théâtre d'opérations. Equipés de parachutes de secours et attachés par de longues sangles, des hommes d'équipage s'affairaient autour d'une palette dont ils déverrouillaient les attaches. L'officier d'armement était assis en tailleur et pianotait sur le clavier d'un laptop militaire à coque en acier au standard MIL-STD-810G. Un câble série partait du port RS-232 du PC et allait se connecter sur un inquiétant tube en

acier d'un mètre de diamètre et de dix mètres de long se terminant par une coiffe pointue.

Un programme informatique vérifiait et armait les circuits de la plus grande bombe non-nucléaire que les Etats-Unis avaient à offrir. MOAB, pour Ordonnance Massive, la presse la décrit comme « la mère de toutes les bombes ». Elle contient 8.5 tonnes de la redoutable Composition H6. Un mélange de RDX, de TNT et de poudre d'aluminium pris dans une matrice en cire de paraffine. Cette bombe au nom officiel GBU-43/B est capable de raser une petite ville, éventrer un barrage ou changer le profil d'une montagne.

Dès que le GPS de guidage de la bombe eut fini son calibrage interne, les hommes s'échangèrent des pouces vers le haut. Un parachute muni d'une corde de 20 mètres fut jeté par la porte-arrière. Il tira brutalement sur la palette et celle-ci fut emportée dans le noir. L'avion se cabra et entama un virage serré pour faire demi-tour.

Jack pria pour que les hommes de l'US Air Force aient entré correctement les coordonnées qu'il leur avait envoyées. Les connaissant, ce n'était pas gagné.

Soudain, une lumière intense flasha dans le ciel. Pendant quelques secondes, la montagne s'éclaira comme en plein jour puis un immense champignon de feu et de fumée s'éleva en chassant les nuages.

Le petit hameau sur le pied de la colline venait d'être rayé de la carte.

Paris, France - 15 septembre 2017

J - 57

Les visages étaient aussi fermés qu'autour d'une table de poker. Malgré ses années de boîte, Luc voyait certaines personnes pour la première fois. Un gars à la gueule de premier de la classe gardait sa veste malgré la chaleur étouffante qui régnait dans les locaux de l'OCLCO. Tout dans son attitude criait ministère de l'Intérieur. Même le patron semblait gêné par sa présence impromptue.

Il n'était pas habituel qu'un accident de la circulation, même impliquant un flic, fasse déplacer autant de monde.

Le jeune barbouze s'éclaira la voix et parla sans se présenter :

- J'ai ici les divers rapports : pompiers, police, légiste... Tout converge vers un banal accident : fatigue, perte de contrôle, sortie de route, incendie et mort de personne.

Luc se leva et fit calmement le tour de la salle en observant les visages fermés.

- Messieurs, commença-t-il, en vous observant, j'ai l'impression que vous êtes assis à une table de poker clandestin. Il paraît que depuis qu'on a fermé le cercle Wagram, les Corses en ont ouvert plusieurs autres.

Puis passant devant le barbouze, il lui donna une petite tape presque amicale sur l'épaule :

- Je ne suis pas sûr que votre manière de résumer soit la bonne. Moi, je vois : un flic fouiner, trouver des dossiers, recevoir des menaces, sauter sur une bombe, brûler dans voiture.

- Je connaissais déjà votre théorie avant de venir ici

- Vous connaissiez trop de choses avant de venir ici !
- Je ne sais que ce qu'il y a dans les rapports de la police municipale, des pompiers de Paris et du médecin légiste.
- Pourquoi vous cachez que vous êtes de la DST ?
- Elle n'existe plus la DST
- Ah pardon, je suis de l'ancienne école. Elle s'appelle comment la DST maintenant ? Vous savez, le KGB, il a changé de nom en 1991, mais son ancien nom lui colle toujours à la peau. Vous connaissez beaucoup de monde qui parle de FSB ?
- Le MI6 ne s'appelle plus ainsi depuis la Première Guerre mondiale ! Se défendit le barbouze. Peu importe comment on s'appelle maintenant, je me suis présenté à votre patron en arrivant ici et il sait qui je suis.
- DGSI, lança le patron d'un ton qui se voulait apaisant. Monsieur est de la DGSI et il s'est présenté ainsi en arrivant. Si vous m'aviez demandé, je vous aurais répondu.
- La DGSI, vous faites dans les accidents de la route maintenant ? Vous faites dans les cambriolages aussi ?
- Vous ne croyez pas si bien dire, répondit le barbouze. Tenez, pas plus tard qu'hier, j'étais sur le site d'un cambriolage. On a fracturé le domicile d'un ingénieur d'une société d'armement. Des effets personnels et un PC ont été dérobés. Comme l'ordinateur contenait des données sensibles, l'affaire tombait sous notre juridiction. On fait tout du moment que cela concerne la sécurité nationale.
- En quoi ce « banal » accident de la route concerne la sécurité nationale ? Demanda Luc
- Il concerne la sécurité nationale d'une manière qui est classée secret défense. On ne peut pas partager avec vous, mais ce n'est pas ce qui vous importe. Je viens en observateur et je ne vois rien d'autre qu'un accident. J'en prends bonne note et pour moi les choses s'arrêtent là.

- Et si elles ne s'arrêtaient pas là pour moi ? Demanda Luc. Et pourquoi la voiture accidentée a été détruite à la ferraille avant même qu'elle ne puisse être examinée par les experts de l'assurance ?

- La DGSi n'a aucun contrôle sur cela. C'est l'administrateur de la fourrière qui a confondu ses dossiers et a fini par envoyer la mauvaise voiture à la ferraille. Nous aussi aurions aimé l'inspecter.

- Messieurs, ceci ne mène à rien, interrompit le patron. Puis se tournant vers Luc :

- Vous êtes un bon flic. J'ai toujours eu une grande confiance dans vos intuitions. Nous avons tous été touchés par cette histoire et vous plus que d'autres. Mais nous n'avons rien d'autre que des spéculations.

La porte claqua.

Le patron s'interrompit et baissa la tête en expirant bruyamment. Luc venait de partir.

Dévalant les escaliers comme un forcené, il arriva dans le parking, démarra la voiture et commença à tapoter une adresse dans le système de navigation. L'instant d'après, il s'élançait en faisant crisser les pneus. Pour traverser rapidement les rues de Paris, il mit un gyrophare magnétique sur le toit de véhicule et fonda.

Roulant à tombeau ouvert, il mit une petite heure pour débouler dans un petit village construit sur le sommet d'une colline à une cinquantaine de kilomètres au nord de la capitale : Évecquemont, Yvelines. Il se gara devant une église aux colonnes presque trop imposantes pour l'endroit et continua à pied pour chercher une adresse.

Il marcha près d'une impasse puis, hésitant, il retourna sur ses pas jusqu'à une maisonnette verte. Aucun numéro sur la porte, mais cela semblait correspondre.

Il sonna.

Une femme, la cinquantaine, tenue de veuve – traditions ! – ouvrit. Avant que Luc ait prononcé un mot, elle s'effaça en l'invitant à rentrer. Intrigué, il la suivit jusqu'à un petit salon au carrelage inégal. Elle lui désigna un siège pour ouvrir une armoire d'où elle sortit un plateau avec des verres et une carafe d'eau. Elle versa avec application avant de parler :

- La personne que vous venez chercher est morte la semaine dernière.

Il ne savait pas de qui elle parlait, ni même si elle ne le prenait pas pour quelqu'un d'autre. Il se contenta de la regarder d'un air interrogateur.

Elle reprit :

- Ces messieurs de la police, vos amis, nous ont harcelées à plusieurs reprises.

- Ce ne sont pas mes amis, corrigea Luc, je suis moi-même de la police et nous ne vous connaissions pas jusqu'à aujourd'hui.

- Police ou pas, les premiers temps d'après la mort de Dominique, la maison ne désemplassait pas.

- Ils cherchaient quoi ?

- Ils n'ont rien dit. Ils nous ont juste dit que Dominique a été tuée dans un accident de voiture sur le Périphérique et que le corps était en trop mauvais état pour être vu. Plus tard, ils sont revenus avec une médaille et un drapeau puis ils ont tout fouillé ; même le jardin.

- Ils ont trouvé quelque chose de particulier ?

L'hôtesse éclata d'un rire sonore.

- Avec la vieille, même les Allemands n'avaient rien trouvé.

- Elle est où la vieille ? Se hasarda Luc

L'hôtesse s'assombrit :

- Au cimetière derrière l'église. Elle est morte juste après l'Assomption.

Puis elle poursuivit en s'adoucissant :

- Je vous ai reconnu parce que j'ai vu une photo de vous. Mais je ne suis pas très physionomiste. Je voulais vous voir pendant plus longtemps pour m'assurer que c'est bien vous.

- Je suis bien Luc

- Après la mort de Dominique, la vieille – pardonnez-moi, nous l'avions toujours appelée la vieille – est tombée dans une profonde tristesse. Elle sentait qu'elle n'allait pas finir l'année. Le mois passé, quand elle a été hospitalisée, elle m'a transmis un secret que Dominique lui avait confié quelques jours avant l'accident. Je dois vous le passer puis oublier tout cela.

Sur ces paroles, elle se leva et l'invita à la suivre. Ils quittèrent la maison et marchèrent lentement le long d'un chemin qui remontait. Elle évoluait gracieusement en gardant la tête haute avec dignité. Tout son être rayonnait l'âme droite mais éprouvée.

- Vous êtes de la famille de Dominique ? S'aventura Luc

- En quelque sorte, répondit-elle énigmatique.

Elle continua après un long silence que Luc respecta :

- Dominique considérait la vieille comme sa grand-mère et moi-même comme sa tante. Elle n'a pas connu d'autre famille que nous. Elle a perdu ses parents quand elle avait trois ans et nous l'avions adoptée. Je n'ai jamais voulu savoir les circonstances exactes.

Elle regarda droit devant-elle signifiant qu'elle n'avait pas envie d'en dire plus.

Ils arrivèrent devant l'escalier de l'imposante église dont la porte était encadrée par deux colonnes cannelées façon Maison Blanche. Elle poussa le battant et entra. Il suivit.

Silence total. Sérénité. Lumière tamisée par les vitraux. Elle s'arrêta devant un mur couvert de plaques en marbre. La plus récente datait d'un siècle. Pour la plupart, les inscriptions avaient été rongées par le temps. Se tournant franchement vers Luc :

- Elle a dit que vous êtes la seule personne à laquelle on pouvait faire confiance. Les derniers mois avant sa mort, elle devenait inquiète. Elle avait changé. Elle venait moins souvent. Elle nous disait qu'elle ne voulait pas nous attirer d'ennuis.

- C'était par rapport à son travail ?

- Elle ne nous faisait pas de confidences professionnelles, mais nous nous doutions que quelque chose la rongait. Vers la fin, elle devenait franchement angoissée. On dirait qu'elle avait peur de son ombre. Une fois, elle avait même passé la nuit chez des voisins qui ont une ferme. J'ai pensé qu'elle s'en était prise à une mafia ou à des criminels puissants qui lui faisaient peur.

Par une pression sur deux coins opposés, elle déclencha un mécanisme caché derrière une plaque en marbre. Cette dernière pivota découvrant une cachette.

- Cette église est bourrée d'endroits secrets. J'ai passé mon enfance ici. Mon père travaillait là. Il y a des piliers creux, de fausses pierres, des espaces morts... Les constructeurs étaient trop ingénieux. Une vie entière ne suffirait pas à comprendre tout ce qu'il y a ici.

Puis mettant la main dans la cachette, elle sortit une enveloppe scellée qu'elle lui donna. Au toucher, il sentit qu'elle contenait un trousseau de clés.

- La famille possède un pied-à-terre dans le treizième arrondissement. Ce n'est pas très confortable. L'endroit a besoin de travaux, mais pour Dominique, c'était la cachette idéale. Elle ne dormait plus chez elle. Vous avez l'adresse et les clés dans cette enveloppe. Faites attention à vous !

Evecquemont, France - 15 septembre 2017

J - 57

Luc fonçait vers Paris. Après un long tunnel mental, les choses commençaient à se mettre en place dans sa tête. Dominique avait levé un lièvre si énorme qu'elle ne pouvait même pas faire confiance à ses collègues et sa hiérarchie. Elle a préféré gérer l'affaire de manière personnelle ; en solo.

Au sortir d'un virage, il freina net pour ne pas emboutir la dernière voiture arrêtée à un embouteillage. Un ouvrier en gilet haute visibilité tentait maladroitement de dévier le trafic autour d'un rouleau compresseur en panne.

Une route plus étroite se présenta à sa gauche. Elle semblait s'enfoncer dans la forêt. Il décida de la prendre pour contourner le bouchon.

Il remonta sur environ deux kilomètres, puis il arriva à un carrefour où il tourna à droite. Le GPS ne connaissait pas ce raccourci et sa carte restait désespérément vide.

Il dépassa lentement une ancienne Jaguar garée sur le bas-côté, mais bloquant à moitié la route. L'automobiliste avait ouvert le capot et semblait chercher l'origine d'une panne. En passant à sa hauteur, Luc le dévisagea du coin de l'œil. C'était un géant, presque deux mètres de taille, la cinquantaine, mais les cheveux totalement blancs, costume à carreaux, très distingué et portant un magnum 357 à canon long dans sa main droite. Au même instant, un homme en lunettes noires apparut derrière un arbre. Lui aussi, il portait un flingue à la main. Luc

appuya sur l'accélérateur au moment où les vitres de la voiture volèrent en éclats. Une balle lui frôla le visage l'obligeant à se coucher de côté alors que l'aiguille des tours arrivait dans le rouge. Il fit une centaine de mètres presque en ligne droite puis braqua le 4x4 vers la forêt. Le rideau d'arbres empêchait ses poursuivants de l'atteindre, mais ils continuaient à courir en tirant sachant que tôt ou tard, il serait immobilisé par la densité de la végétation.

La roue avant gauche de l'Evoque se prit une souche de platane et le véhicule décolla en s'inclinant de plus en plus. Volant sur son flanc, il traversa un petit ravin et atterrit sur une muraille de buissons qui amortit sa chute. Il réalisa quelques tonneaux supplémentaires puis se stabilisa contre un arbre qui fit tomber une pluie de feuilles sous le choc.

Luc vit l'horizon passer brutalement sous le capot et comprit qu'il avait perdu le contrôle. L'instant d'après, plusieurs airbags explosèrent et tout s'arrêta dans sa tête.

Il ne fut étourdi qu'une seconde ou deux. Il ouvrit les yeux, détacha sa ceinture et roula loin de la voiture qui commençait à prendre feu. Il se releva, tituba un peu et commença à courir en dévalant la pente. Les balles continuaient à ricocher dans les arbres.

Un chemin forestier s'ouvrit devant lui. Il lui permettait de courir plus vite, mais totalement à découvert. Vingt mètres derrière lui, surgit l'homme aux lunettes noires. Ce dernier trébucha en arrivant sur le chemin et s'accrocha à un arbuste pour se rattraper. Luc creusa un peu son avance, mais sentait que son cœur allait exploser dans sa poitrine. L'air qu'il respirait devenait brûlant et ses muscles menaçaient de céder d'un moment à l'autre.

Soudain, un motard enfourchant une bécane sortie tout droit d'un musée, une Super Meteor, lui barra le chemin. Comme si la scène se passait au ralenti, il vit l'homme lâcher le guidon, porter sa main sous sa veste en cuir, sortir un pistolet, le pointer dans sa direction et ouvrir le feu.

Evecquemont, France - 15 septembre 2017

J - 57

Le motard tirait avec une précision diabolique. Les balles passèrent au-dessus de l'épaule de Luc et allèrent éclater la cervelle de son poursuivant. Dans le feu de l'action, l'homme aux lunettes noires réussit à faire plusieurs pas avant de réaliser que la moitié de sa tête avait été soufflée et s'écroula.

- Monte flic !

Luc enfourcha derrière le motard et celui-ci ouvrit les gaz à fond. Cliquetant comme une Volkswagen coccinelle, la Royal Enfield prit rapidement de la vitesse. Un peu plus loin, le chemin s'infléchissait en remontant puis se terminait sur la route goudronnée. Ils tournèrent en direction de Paris, mais ils n'étaient pas au bout de leurs ennuis. Une Jaguar aux phares allumés apparut derrière. A chaque ligne droite, elle accélérât brutalement pour les heurter puis devait freiner pour négocier le virage suivant. Le conducteur, l'homme aux cheveux blancs, avait sorti la main dehors et tirait au jugé. Surchargée, la moto antique ne tiendrait pas longtemps face au V8 rugissant de la Jaguar.

Risquant la chute mortelle, Luc se leva sur les marches-pieds, puis passa une jambe par-dessus la bécane et pivota d'un

demi-tour avant de s'asseoir de nouveau. Les deux passagers de la moto étaient maintenant dos à dos avec Luc tourné vers l'arrière comme les cadreurs qui filment le Tour de France.

Il passa le bras vers l'avant et le pilote lui tendit un revolver Smith & Wesson modèle 29. Un flingue conçu pour utiliser des cartouches de carabine de chasse au gros gibier ; du calibre 44.

Luc pointa le canon vers la Jaguar et tira. La première balle entra par le phare droit et sortit par l'aile en arrachant la moitié de celle-ci. La seconde emporta la moitié du pare-brise et le siège passager. Elle traversa la banquette arrière, la roue de secours et sortit par l'arrière en emportant la plaque minéralogique.

L'homme aux cheveux blancs avait perdu de sa superbe, mais continuait à foncer. Toute autre personne aurait compris que la chance avait tourné et se serait faite une raison à ce stade, mais pas lui. Le visage impassible, il accélérât de plus en plus afin d'emboutir la moto.

Il restait une seule balle dans le barillet. Luc attendit d'avoir un angle parfait et tira encore une fois. La balle entra dans le compartiment moteur explosant le radiateur et le collecteur d'échappement. Un panache de fumée et de vapeur surgit et le capot s'arracha. Pourtant, tout en émettant le bruit d'un Avro Lancaster, la Jaguar continuait de foncer.

Luc pointa l'arme déchargée vers le conducteur. Ce dernier, visage impassible, fit mine d'ignorer la menace. La confrontation dura quelques secondes puis, sans même lâcher l'accélérateur, il donna un brutal coup de volant. La Jaguar quitta la route, vola sur quelques mètres puis traversa un rideau d'arbustes et s'enfonça dans la forêt en soulevant un nuage de poussière et de feuilles mortes. Elle percuta un rocher, se souleva et retomba en se séparant en deux gros morceaux qui continuèrent à rouler le long de la pente jusqu'à ce qu'un rideau de troncs d'arbres ne les arrête. Le conducteur donna un coup de pied sur ce qui restait de sa portière et sortit

de la carcasse. Il arrangea son costume et commença à remonter la pente.

Paris, France - 15 septembre 2017

J - 57

La baie vitrée permettait une vue imprenable sur la Tour Eiffel qui s'éclairait aux lumières d'un énième pays frappé par le terrorisme. Un groupe de jeunes veillaient devant des bougies et des pancartes écrites à la hâte pour signifier leur opposition à « la haine ». Derrière les barrières qui bloquaient les « camions fous », des CRS somnolaient en attendant le prochain attentat avec lequel il « fallait vivre ».

La décoration de l'appartement était aussi impersonnelle qu'une unité de démonstration d'Ikea.

- C'est chez toi ?

- Ca appartient à mon employeur. Il en a plein comme ceci autour du monde. C'est plus discret que les hôtels.

- Ils savent que tu es là ?

- Je squatte. Je sais où ils cachent les clefs.

- Qu'est-ce que tu foutais à Evéquemont?

- C'est plutôt toi qui dois me dire comment tu as eu connaissance de cette adresse à Evéquemont

- J'étais en réunion quand une espèce de barbouze prétentieux est arrivé et a commencé à intimider tout le monde. Même le patron lui servait la soupe.

- Un barbouze ?

- Un espion. Le patron avait peur de lui.

- Genre *Secret Service* ?

- Oui, en quelque sorte

- Et puis ?

- Il a étalé des dossiers devant lui sur la table de réunion. J'ai fait un peu de cinéma pour me mettre debout quelques secondes derrière son dos. J'ai pu lire une adresse de la famille de Dominique. Je ne savais pas qu'elle avait de la famille dans les Yvelines. Ils ne portent pas le même nom qu'elle et elle n'en avait jamais parlé.

- En fait, ce n'est pas toi qui as fait du cinéma, mais le barbouze. Il t'a mis le dossier sous le nez pour que tu lises l'adresse. Il savait que tu allais foncer.

- Ils ont tenté eux-mêmes d'intimider la famille, mais n'ont rien obtenu. Ils ont donc eu l'idée de me piéger pour que j'obtienne des infos qu'ils m'arrachent par la suite.

- En envoyant l'équipe à la Jaguar

- Des coriaces, fit Luc pensif

- Je t'avais suivi quand tu es sorti en trombe du commissariat. J'ai vite constaté que cette Jaguar te suivait aussi. Nous t'avions perdu quand tu as mis le gyrophare sur le Périphérique. J'ai continué à suivre la Jaguar parce qu'il m'a semblé que le conducteur savait où tu allais. Puis, il s'est arrêté sur le chemin forestier et il a attendu que tu viennes. Je les observais de loin. Ils avaient l'air d'être des flingueurs professionnels.

- Tu as le film ?

- Je suis désolé d'avoir dû te l'arracher. Mais je peux te le montrer maintenant que nous avons fait la paix.

Bill se leva appuya sur un bouton et une cloison en bois coulisssa dévoilant un téléviseur Bang & Olufsen.

- Tu es sûr que tu veux regarder ?

Luc acquiesça. Des images très bruitées apparurent sur l'écran. On y voyait un tronçon de route faiblement éclairé disparaissant sous un pont de chemins de fer. Dans un coin, en surimpression, l'heure affichait 02:53.

- Fais attention, ça va aller très vite.

Soudain, un flash apparut à la droite de l'écran. La source même du flash était en dehors du champ de la camera. Une demi-seconde après, une voiture en feu surgit dans le champ et s'écrasa contre un pilier du pont.

- J'ai fait un ralenti, lâcha Bill en appuyant sur un autre bouton de la télécommande.

La même scène défila image par image.

- L'explosion survient avant l'impact !

- La voiture était déjà en feu au moment où elle touche le pont.

- Peut-on voir d'autres personnes dans les environs ?

- Attends encore une demi-minute.

- C'est la Jaguar !

Elle ne se voyait que sur deux images à peine, mais son profil long comme celui d'un cétaqué est reconnaissable entre mille : c'étaient bien les tueurs qu'ils avaient eu à affronter dans les bois.

- Ils travaillent au missile ces *sons of the bitch* ! Expliqua Bill avec une moue de dégoût. Ceux qui entaillaient les tubes des freins ou collaient des pains de plastic sur les démarreurs ont pris leur retraite. Ils jouent au golf ou apprennent la pêche à leurs petits-enfants. La nouvelle génération n'a plus de technique. Ils font tout dans la violence gratuite.

- Tu aurais trouvé plus acceptable s'ils l'avaient empoisonnée à la strychnine ?

- Ah la strychnine, la noix vomique, la grande époque victorienne. Mes ancêtres ont vécu cela. Tu as raison. Un assassinat, reste un assassinat. Ce n'est pas de l'euthanasie non plus. C'est mal ce qu'ils ont fait.

Luc dut se retenir pour ne pas étrangler l'Américain qui pérorait avec une emphase malsaine.

- Nous devons fournir ce document à la justice. C'est la preuve qu'elle a été assassinée. Je vais aller moi-même déposer cela au bureau du procureur.

- Ils ne l'accepteront pas, tu as pris la cassette sans mandat !

- Nous ne sommes pas aux Etats-Unis ! En France, ça serait une ordonnance judiciaire, mais je n'en avais pas besoin parce que le chef de chantier m'a de lui-même et fort aimablement fourni l'enregistrement. C'est une saisie incidente.

- Tu es un gagne-petit flic. Il ne s'agit pas d'un assassinat, mais de milliers d'assassinats.

- Tu parles de quoi ?

- Et si on allait visiter cet appartement ? C'est pour en obtenir l'adresse et les clés que les gars de la Jaguar voulaient te faire la peau aussi. Mais avant, je vais te montrer quelque chose.

Bill ouvrit une petite boîte et en sortit en morceau d'aluminium gris portant des traces de suie.

- Quand je suis passé à la fourrière, c'était pour chercher des morceaux de roquette dans la carcasse de la voiture. En voici un.

Luc retourna le petit morceau de métal entre ses doigts. Une des faces portait un numéro presque illisible : 84 mm et la pointe d'un A.

- Je comprends mieux pourquoi ils ont si rapidement décidé de broyer la voiture à la ferraille.

- Ils ont des équipes de sales types, déclara Bill. Ils travaillent au canon Carl Gustav en pleine ville. Ceci est le reste d'une cartouche de 84 millimètres. Elle peut percer un blindage de

char. Une roquette comme ça, ils te la délivrent au *client* à travers un mur en béton.

Luc ouvrit la main et la pièce tomba sur la table en verre en émettant un bruit sinistre.

Paris, France - 14 septembre 2017

J - 57

Une pluie fine ruisselait sur les toits et les pavés de la rue des Gobelins dans le XIIIème arrondissement de Paris. Les immeubles de cette rue étroite étaient si proches les uns des autres que les façades semblaient vouloir se toucher.

Luc et Bill passèrent près d'un hôtel dont la devanture évoquait la vitrine d'un restaurant. Quelques mètres plus loin, ils s'arrêtèrent :

- C'est ici, fit Luc

- 6 6 1 9 4 4

Un petit bourdonnement à peine audible se fit entendre et une diode verte s'alluma sur le clavier où le code venait d'être tapé. La porte se déverrouilla les laissant entrer dans le hall d'un immeuble sentant le moisi et le gaz de ville.

Ils gravirent un escalier en bois antique qui craquait sous les pas. Au dernier étage, le palier ne comportait qu'une seule porte protégée par un blindage *borderline* parano même dans une ville comme Paris. A l'aide des clés fournies dans l'enveloppe, Luc déverrouilla puis ramena la lumière.

Un court vestibule menait dans un salon dont les murs étaient couverts de photos, de post-it jaunes et de coupures de presse. Une grande carte de Paris était surchargée de gribouillis. De gros dossiers s'empilaient sur une table de cuisine et dans des cartons qui vomissaient des rames de papier.

- Il nous faudrait des mois pour analyser tout cela !

- Je peux t'économiser ce temps, répondit Bill. Il y a de gros attentats qui se préparent en France. Un truc genre 11 septembre. Beaucoup de morts.

- Qui va faire ça ?

- Des éléments incontrôlés dans le *Deep State* américain. Ils travaillent, avec des barbouzes de la CIA. Des gens qui ne rendent compte à personne.

- Mais comment tu sais cela toi ?

- La terre entière est au courant.

- Il faudra que j'avertisse les autorités françaises.

- Elles sont au courant également, répondit Bill

- Tu veux dire que notre Etat est complice ?

- Ce sont des choses compliquées. Beaucoup savent, mais ne bougent pas. Certains ont peur, d'autres peuvent y gagner. C'est un mélange de plein de choses : peur, idéologie, intérêt...

- Ils sont programmés pour quand ces attentats ?

- Avant la fin de l'année. Je penche pour novembre ou décembre, mais je n'ai rien de plus précis. Typiquement, ils préparent 2 ou 3 dates et frappent quand ils sont prêts.

- Ils frappent où ?

- C'est ce que nous sommes ici pour trouver, répondit Bill.

Puis, il se retourna vers une carte de Paris. La photo d'une tour était épinglée sur le côté.

- Comment vous appelez ce bâtiment déjà ?

- Tour Montparnasse, c'est dans le XVème arrondissement

Puis pointant vers une autre image :

- Ca, tu n'as pas besoin de me dire flic : c'est la Tour Eiffel.

Luc commença à organiser les choses :

- Prends cette chaise. Je me mets ici et on va partager la tâche. Il faut qu'on épluche tous ces documents. On met les plus importants de côté. Il nous faut des faits : noms, dates, lieux précis.

Sur les coups de minuit, des bruits de pas retentirent à l'extérieur. Plusieurs personnes remontaient l'escalier en courant. Elles arrivèrent à la porte et commencèrent à tambouriner en criant :

- Ouvrez, c'est la DGSI !

- Je vais ouvrir et avoir deux mots avec eux ! Annonça Luc avec détermination

Bill ne semblait pas de cet avis :

- Non ! Mettons le feu à l'appartement et filons par les toits ! On en a assez vu pour comprendre le schéma de ces attentats.

- Mais vous êtes fous aux Etats-Unis ! Ce n'est pas le Far West ici. Je vais ouvrir et leur montrer les pièces à conviction concernant ces attaques. Ils vont bloquer ces horreurs et sauver des milliers de vies.

- Ils ne vont rien bloquer du tout ! Ils sont dedans eux aussi. Ils cherchent juste à comprendre comment votre collègue a pu remonter à eux. Ils pensent à une taupe. Ceux qui ont tué votre collègue, ce n'est pas la DGSI ; ce sont des Américains qui travaillent pour le *Deep State* US. Mais l'administration française est dans le coup et beaucoup de gens sont dans un double jeu.

- Toutes les preuves sont là. Cela fait des mois que je cherche le gros coup pour lequel Dominique s'est faite tuer. Personne ne voulait me croire, mais maintenant, la donne va changer. Elle ne sera pas morte pour rien.

A bout d'arguments, Bill baissa les bras.

La porte vibra sous les coups de pied. Luc sembla hésiter puis annonça sa décision sur un ton déterminé :

- Je vais leur ouvrir.

Bill courut vers la cuisine, ouvrit l'espagnolette et se retrouva dans un petit balcon. Délicatement, il repoussa la porte-fenêtre pour qu'elle paraisse fermée. Il monta sur le parapet et s'accrocha à une gouttière. Il balança quelques secondes dans le vide puis se hissa sur le toit et disparut dans la nuit.

Au moment où Luc déverrouilla la dernière serrure, la porte blindée fut poussée avec une brutalité inouïe. Trois hommes, modèle armoire à glace normande, lui tombèrent dessus. Après l'avoir solidement ceinturé, l'un d'eux ouvrit une longue boîte en métal et en sortit une seringue remplie d'un liquide jaune.

D'un coup sec au travers des habits, il la lui injecta entre les omoplates. Le cri inhumain de Luc se perdit dans le bâillon qu'ils lui avaient appliqué sur le visage. L'aiguille fut retirée et la douleur laissa place à une sensation de brûlure qui commença à s'étaler sur son dos.

L'homme à la seringue rangea sa petite boîte puis se pencha vers l'oreille de Luc :

- C'est un extrait de Conium Maculatum ; de la cigüe. Vous avez de la chance mon ami. Socrate est mort de ça. Un peu ancien, mais ça marche très bien. De nos jours les médecins légistes ne savent pas détecter ces trucs.

Puis après lui avoir donné une tape amicale sur le dos :

- Rassurez-vous, ça ne fait pas mal. Vous allez juste glisser doucement dans le sommeil. Si vous avez une prière, c'est maintenant.

Les malabars lâchèrent Luc qui était encore conscient, mais sentait son corps se paralyser pendant qu'il plongeait dans une léthargie presque agréable. Des chaussures passèrent devant ses yeux. Les voix devenaient lointaines.

Il morfla.

Sils-Maria, Suisse - 15 septembre 2017

J - 57

- Tu vois, je suis végétarien, mais je mange ce steak parce que ce n'est pas moi qui l'ai acheté. Passe-moi le sel.

Depuis dix minutes, Christophe Ravier regardait avec terreur l'homme qui s'était invité à sa table. Il le connaissait - trop bien - mais il ne s'attendait pas à le voir dans cette retraite que la majorité des Suisses sont incapables de localiser sur une carte. A plus de 500 Euros la journée, l'endroit n'attirait pas le tout-venant.

L'intrus avait tiré l'assiette vers lui et parlait en mangeant. Ses manières genre « Bouillon Chartier » tranchaient avec le standing de l'endroit. Un maître d'hôtel aux allures de prince de Galles quitta la salle en levant les yeux au ciel.

- Quand j'ai vu l'affiche sur ton agence, j'ai vraiment cru que tu étais mort. Mais c'est le faire-part dans le « 24 heures » qui t'a donné. Excellent ce steak. Tu crois qu'ils élèvent les bêtes dans le coin ?

- Non, ils ramènent leur viande d'Espagne. De Galice.

- Parce que j'ai vu des vaches en montant sur le chemin

- Ces vaches donnent du lait. C'est pour le chocolat. Comment tu m'as trouvé ?

- Quand j'ai vu le papier sur le rideau de ton agence, je me suis dit « cette crapule de Ravier a fini par se faire dézinguer par les Iraniens ». Mais tu n'aurais pas dû balancer « mort de crise

cardiaque » dans la rubrique nécrologique. On a tout de suite pensé que c'était du pipeau.

- Mais pourquoi ? A 60 ans, je peux bien mourir d'une crise cardiaque ?

- Mettons qu'on a eu du mal avec ce scénario. Tu aurais dû publier « mort après que les Iraniens lui aient arraché la tête. »

- Ils me cherchent toujours ?

- Non, ils croient que tu es vraiment mort. S'ils apprennent, ils seront vite dans le coin. Tu pourras les repérer facilement : avec tout le fric qu'ils ont, ils roulent toujours en Mercedes qui datent de l'époque du Shah. Ça leur rappelle les virées sur les plaines du Khuzestân. Ces caisses, ils pouvaient les noyer dans un marécage et les sauver. Tu ne ferais pas ça avec un modèle d'aujourd'hui. Passe-moi le vin.

Ravier s'exécuta comme un automate. Cet homme lui avait toujours fait peur. La seule raison pour laquelle il deala avec lui pendant tant d'années, c'est qu'il lui facilitait des opérations qui ramenaient jusqu'à 250'000 Euros par coup en bénéfices net. Ce n'était pas des transactions pour « père de famille ».

En fait, l'agence d'import-export située dans une ruelle délabrée derrière la gare CFF de Genève Cornavin servait de couverture à des activités illicites mais hautement lucratives. La police cantonale l'avait dans le viseur, mais ne bougeait pas. A Genève, si on commence à pinailler sur la légalité des choses, on arrête tout le monde. Qu'elles soient modernes, antiques ou décrépies, beaucoup de façades dissimulent l'inavouable. Le souffle feutré des JetScan qui comptent jusqu'à 2000 billets de 500 Euros par minute arrive rarement jusqu'à la rue.

Dans cette faune, Ravier était un gagne-petit qui respirait encore parce qu'il n'empiétait jamais sur le territoire de plus fort que lui. Sa spécialité, c'était l'embargo US. Une activité tellement risquée que même les réseaux de trafic de drogue n'y touchaient pas.

Des dizaines de pays, territoires ou organisations se trouvent dans la redoutable liste d'embargo américain. Ces entités ne peuvent pas accéder à des produits « Made in USA »; même pas un pack de Coca-Cola. De plus, les USA revendiquent une souveraineté universelle sur tout ce qu'ils fabriquent selon le principe du « drapeau suit la marchandise ». Nul ne pouvait vendre des produits américains à un client sous embargo sans s'attirer les foudres du Département du Commerce, du FBI et plus si affinités. Même un Allemand qui depuis Abidjan oserait vendre des processeurs Intel à l'Iran, la Birmanie ou - qu'à Dieu ne plaise - la Corée du Nord serait dans le collimateur.

Ravier osait.

Sur certains produits « chauds », sa commission dépassait la valeur de la marchandise. Une fois sous embargo, l'argent n'a plus de valeur. Les barons du marché noir sont les rois. Le client qui a le nœud coulant autour du cou, paye ce qu'on lui demande et ne la ramène pas au sujet du prix catalogue.

Tout seul, depuis son bureau, Ravier avait monté un empire si complexe que lui-même en avait oublié une bonne partie des rouages. Il contrôlait une cinquantaine d'entreprises – SA, SARL, LTD, GmbH, LLC, SpA... - qui tissaient leur toile sur le monde. Elles se basaient à Singapour, New-York, Paris, Doha, Londres, Dakar, Rio... Toutes aussi fictives les unes que les autres. Chaque entreprise consistait en une boîte aux lettres, un site internet au style *corporate prétentieux* et un téléphone local à redirection qui aboutissait invariablement à l'agence de Genève. La marchandise achetée aux Etats-Unis suivait un chemin compliqué de port en port. Une sorte de jeu de billard entre compagnies lui faisait changer de mains à de nombreuses reprises avant qu'elle n'atteigne son client final. Les chemins possibles étaient si nombreux, que chaque commande suivait un parcours unique et différent. Sur les contrats les plus risqués, les entreprises impliquées étaient systématiquement liquidées après une seule transaction.

Pour vendre des moteurs et des gyroscopes de drones à l'Iran, il avait dû créer une société de travaux publics, une autre qui

faisait dans le mouton australien et le tilapia d'élevage du Vietnam, une école de langues, un centre de castings pour Bollywood, trois bureaux de comptabilité, une entreprise de congélation et un service indépendant de contentieux d'assurances traitant « les incidents liés au transport en vrac de denrées périssables ». Les sites et les plaquettes d'information comportaient des photos du personnel, la carte des locaux et de nombreux « témoignages » de clients satisfaits.

- Excellent le vin. Pourquoi tu as choisi Sils-Maria pour renaitre ?

- On dit que Nietzsche a eu l'idée de l'Eternel Retour pendant son séjour ici

- On dit aussi qu'il y a perdu la tête, répondit l'intrus avec un sourire convenu

- Tu veux quoi ?

- Des ELAC d'Airbus A330. De l'intracable.

Ravier ne parut point surpris. Il embraya immédiatement sur les détails techniques :

- On livre où ? Téhéran? Khartoum?

- San Francisco, Californie.

Sils-Maria, Suisse - 15 septembre 2017

J - 57

Le « maître d » avait servi une sélection de fromages depuis un chariot puis s'était éclipsé sans bruit avec des pas de ballerine qui vole gracieusement sur l'épaisse moquette. L'intrus avait un appétit insatiable. Il mangeait en mâchant et sautait tout le temps d'un sujet à l'autre.

- Question subsidiaire : pourquoi tu as repassé les Iraniens?

Ravier n'était plus scandalisé par les questions indélicates.

- Je n'ai repassé personne. L'affaire était dans le sac et la marchandise avait passé la douane. Les conteneurs attendaient le chargement au port de Houston quand il y a eu une inspection intempestive. L'agent de la compagnie de logistique avait mal entré l'ECCN. Au lieu d'un trois pour électronique, il a noté un.

- Le code pour produits chimiques, toxines et microorganismes, commenta l'intrus

- Oui, ça leur a foutu le tracsir parce qu'ils ont pensé que le conteneur n'était pas conforme pour ce genre de transport. La nouvelle inspection a remis plein de choses sur le tapis et la marchandise a été bloquée.

- T'as pas pu t'expliquer avec le client ? Après tout, même quand on fait du régulier, ce genre d'accrocs arrive.

- Non, ils sont devenus paranos. A l'époque d'Ahmadinejad, ils savaient effacer les ardoises. La sérénité leur importait plus que tout. On craignait le scandale. Avec la nouvelle équipe du VEVAK, les brutes sont de retour. Au moindre différend, ils envoient les couteaux. Ils vont finir par se faire griller même sur le marché noir ces abrutis. Nous aussi nous avons nos listes d'embargo. Tu les veux pour quand tes ELAC ?

- Je dois les avoir sous dix jours maximum.

- Je peux te les obtenir cet après-midi ; demain au pire.

L'intrus releva les yeux d'une tomme vaudoise qu'il attaquait avec voracité. Ravier se sentit obligée d'expliquer :

- Je connais des gens qui livrent des pièces d'avion en moins de 4 heures. Pour un réacteur, il faut peut-être du temps, mais tout ce qui est électronique, c'est sur des étagères prêt au dispatch. Quand un avion plein de passagers est en panne sur un tarmac, il faut la pièce immédiatement. Les SLA sont très courtes. Je possède une compagnie de maintenance aéronautique enregistrée sur l'île de Jersey. Elle peut passer une commande urgente dans l'heure.

- Tu demandes combien ?

- Zéro sur ce coup-ci. Une fois que la livraison est faite, j'ai envie de revenir dans mon cercueil et ne pas entendre de bruit ; surtout pas celui de vieilles Mercedes.

- Si je ne te paye pas, tu risques de penser que je te fais du chantage. Ca ne serait pas correct.

- Tu as le *part number* pour tes ELAC ?

- Cartes sur table, attaqua l'intrus, on m'a dit que tu avais le pantalon baissé et que tu ferais tout pour rester sous le radar. J'ai reçu l'ordre de profiter de la situation et ne rien régler.

- Belle mentalité ! Souffla Ravier

- Nous vivons dans un monde de loups. Toi et moi nous sommes bien placés pour le savoir. Mais les loups se soutiennent entre eux. Je vais te donner un tuyau qui vaut beaucoup d'argent.

- Ce n'est pas à Longchamps ton tuyau ?

- Il est fermé pour travaux l'hippodrome de Longchamp. Mon tuyau est à Montparnasse. Probablement en novembre.

- Ca s'exploite comment ?

- Le lendemain de la Toussaint, tu achètes des options de vente sur des assureurs. Prends-en autant que tu peux.

- Et je revends quand ?

- Laisse la télévision allumée dans ta chambre. Tu devineras tout seul quand est-ce qu'il faudra vendre.

- Je regarde quelle chaîne ?

- N'importe laquelle. Ça n'a pas la moindre importance

- C'est si gros ?

- Très gros. Utilise plusieurs comptes de courtage. Il y aura des enquêtes pour délit d'initié.

- Je sais gérer cela.

L'intrus se leva pour partir et posa une petite feuille sur la table :

- Ce sont les *part number* des ELAC et l'adresse à laquelle il faudra livrer.

San Francisco, Californie, USA - 16 septembre 2017

J - 56

Après la tombée de la nuit, le croisement de Hyde et Turk Street devenait aussi inquiétant que les rues de Bagdad. Jimmy, qui conduisait le van pullman-marron d'UPS, avait déjà traversé la capitale irakienne en char M2 Bradley. Il savait ce que l'on ressent lorsqu'un enfant jette une grenade artisanale sous un véhicule puis se fait déchiqueter par une courte rafale d'un canon Bushmaster de 25 mm. Certains font les durs et crient de joie. D'autres, sont abasourdis par l'horreur. Les plus anciens restent impassibles et continuent à scruter l'horizon à la recherche d'autres menaces. Quand les locaux envoient un môme servir de chair à canon, c'est soit pour tester la détermination du peloton, soit pour détourner l'attention d'une attaque plus sérieuse.

Paradoxalement, chaque fois qu'il passait à ce carrefour de la ville de San Francisco, Jimmy ressentait la même angoisse que lors de certaines sorties au sein de la Première BCT ; *la Brigade du Diable*. Dans cette zone du quartier de Tenderloin, le déclin de l'Amérique avait déjà commencé. Il s'était même

terminé. Les façades lépreuses et couvertes de tags croulaient sous le poids d'innombrables affiches collées les unes sur les autres. Tout n'était que motel bon marché, chambres à la semaine, échoppes de bookmakers et magasins de *liqueur*. Des clochards sous l'influence de drogue et d'alcool frelaté dormaient au milieu des immondices qui jonchaient le trottoir. Des femmes respirant la misère et la maladie chronique arpentaient la rue. Certaines se prostituaient contre une somme symbolique alors que d'autres vendaient du crack qu'elles cachaient dans leurs « coffres-forts ». Elles le sortaient dégoulinant au vu et au su du client qui allait se l'injecter dans un parking, derrière des bennes à ordures ou dans des entrées d'immeubles. Le quartier était tellement pourri que même les gangs et les mafias l'avaient, tout comme les autorités, délaissé. Les dealers et autres trafiquants gardaient tous leurs bénéfices.

A plusieurs reprises, Jimmy trouva des morts dans des cages d'escalier. Typiquement des *od* aux substances qui circulaient dans le coin. Le dernier était un jeune, pas plus de vingt ans, qui convulsait en moussant du nez et de la bouche. Une vieille Noire lui donnait des petits coups avec un chariot à commissions comme si cela allait le réveiller.

Sur les portes des appartements, les avertissements inspiraient l'angoisse : « Foutez le camp ! », « Ne frappez pas ici ! », « Je ne vends plus de meth » ou « Vive Adolf Hitler ! ». Quand il livrait dans certains bâtiments, Jimmy savait qu'il pouvait se faire descendre à travers le huis de la porte s'il pressait la mauvaise sonnette. Beaucoup de résidents étaient des schizophrènes, des psychopathes et des ex-criminels sous-produits chimiques. La moindre sollicitation pouvait les transformer en zombies tueurs. Une fois, il échappa à une fusillade juste parce qu'il rata un ascenseur qui se referma sous son nez. Le gars qui était dedans arriva au troisième étage où il tua plusieurs résidents à coups de rafales de M16 puis se vota la dernière balle directement dans la tronche sous l'œil droit.

Chaque jour, la faillite économique du pays apportait de nouveaux arrivants. Un exode massif, comme à l'époque de Steinbeck, remplissait les quartiers de Tenderloin, Mission et plein d'autres à travers l'Etat. Si la Californie était un pays, son économie serait la septième au monde. Etonnamment, la chute des Etats-Unis y est plus visible qu'ailleurs. Les Etats, comme le Wyoming, qui ont toujours vécu dans la limite de leurs moyens en travaillant la terre et élevant le bétail, ont moins à perdre. La récession ne réduit pas la production par hectare, ni la quantité de lait qu'une vache donne. Vivant de dette et de spéculation, la Californie coulait doucement au fur et à mesure que le flot de dollars se tarissait. D'autres Etats jadis florissants glissaient sur la même pente. Au Michigan, la police était à court d'essence et ne sortait plus. De toute manière, pour une arrestation de trop, le feu serait mis aux poudres et la situation sombrerait dans la violence et le chaos. Les Etats-Unis ne semblaient avoir qu'un choix : mourir vite ou mourir lentement.

Jimmy se gara devant un motel art-déco flanqué d'un escalier de secours qui défigurait la devanture délabrée. A l'arrière de son fourgon, il prit plusieurs grosses boîtes en carton en provenance d'une compagnie de maintenance d'avions. Il regarda les documents, c'était la première fois qu'il livrait des colis assurés à 200'000 dollars au locataire d'un taudis.

Il posa la charge sur un diable et entra dans l'immeuble qui sentait la pisse, l'égout et le vomi fermenté. Par chance, la « suite » 102 se trouvait au rez-de-chaussée. Il se dit que cela lui éviterait de gravir les escaliers sombres de ce merdier.

Par sûreté, il vérifia le bordereau de livraison par trois fois avant d'appuyer sur la sonnette. C'était bien pour le 102. On ouvrit presque immédiatement. Jimmy se retrouva face à un homme d'un mètre quatre-vingt-dix portant un costume noir et des lunettes de soleil.

- Colis pour monsieur... John Smith
- C'est moi
- Vous avez une pièce d'identité ?

L'homme présenta un permis de conduire délivré le 1/01/2017 en Virginie. La date de naissance était le 1/01/1970. Le nom était bien John W. Smith, mais la photo était un peu floue. L'affaire semblait louche, mais Jimmy décida de lâcher la marchandise et de déguerpir. Dans le coin, des livreurs de pizzas se sont déjà retrouvés avec la cervelle étalée en éventail contre un mur pour des chorizos à la place de tranches de dinde.

Jimmy retourna dans son fourgon. En enclenchant la première - UPS roulent en manuel - il vit un 4x4 Chevrolet Tahoe aux vitres teintées sortir de derrière l'immeuble et tourner dans le boulevard en faisant crisser les pneus. Une intuition lui dit que Mr Smith prenait le large, mais ce n'étaient pas ses oignons.

Sharm-el-Cheikh, Egypte - 3 Octobre 2017

J - 39

Malgré l'arrivée précoce de l'hiver en Europe, les touristes ne se bouscullaient pas pour profiter de la météo du Sinaï. Les évènements de l'année 2015 ont sonné le glas de l'activité économique de la péninsule. En août, un vol de Thomson Airways en provenance de Londres fut allumé par un missile sol-air au cours de l'approche. Le pilote manœuvra son Boeing avec 189 passagers comme un avion de chasse pour éviter l'impact. Tout le monde en fut quitte pour une grosse frayeur. On évita de gâcher les vacances des passagers en leur cachant les vraies raisons de la manœuvre brutale. Une déclaration laconique du genre « *des problèmes techniques indépendants de notre volonté* » fait habituellement l'affaire.

Pour ne pas avouer qu'ils ne contrôlaient plus rien dans la région, les autorités du Caire durent se résoudre à l'impensable : elles revendiquèrent l'attentat en sur-jouant la carte de leur incompetence légendaire. On présenta de plates excuses au gouvernement anglais en racontant que le missile avait été lancé par erreur lors d'exercices militaires.

« *Pardon, c'est à nous. Ce crétin a appuyé sur le bouton et le Stinger est parti tout seul sur l'axe d'approche civil. Il dit qu'il*

ne recommencera plus jamais. Des terroristes ? Ici ? Jamais ! Qu'allez-vous imaginer ? »

A Londres on fit semblant d'accepter l'explication mais au MI6 on savait que le Sinaï était infesté de « rats ». A la Division Moyen-Orient, le patron annonçait chaque matin qu'une « grosse merde allait frapper le ventilateur ». Intérieurement, il espérait juste que les terroristes se contentent de décapiter du local sans aller chercher des histoires du côté de la frontière israélienne où les potentialités de causer des ennuis dépassent l'entendement.

Deux mois après le coup du Thomson, en octobre 2015, un Airbus russe explosa en vol quelques minutes après le décollage de Sharm. On ramassa les restes de 224 corps sur des kilomètres carré de désert aride. Au Caire, on essaya de jouer la carte du « *crash inexplicable probablement dû à une panne ou à une avarie mécanique* ». Cette fois, le bluff ne prenait plus. Dans les jours qui suivirent, des dizaines de compagnies aériennes annoncèrent la fin de leur desserte. Des milliers de touristes – 25000 rien que pour les Russes - se retrouvèrent en camping forcé à l'aéroport en attendant que leur pays organise un pont aérien pour les rapatrier. Après négociation avec l'Egypte, cette mission fut confiée aux forces aériennes européennes qui évacuèrent les gens, mais en abandonnant les bagages. Les sociétés de prise en charge locales furent considérées comme suspectes et tout ce qu'elles touchaient devenait, par définition, suspect. La confiance régnait...

Il eut fallu attendre février 2016 pour que l'homme fort du pays, le général Abdel Fattah al-Sissi, l'admette : « Oui, c'est une putain de bombe qui a détruit l'Airbus de Metrojet ». Aveu de polichinelle : tout le monde savait déjà. Plus tard, quand l'Egyptair 804 s'écrasa une nuit de mai 2016 alors qu'il rentrait de Paris, même si on pensa au terrorisme, le tourisme ne fut pas trop touché : il n'y avait déjà plus personne qui venait.

Avec l'arrêt définitif de la saison touristique, le Sinaï devenait doucement un « *no man's land* ». La presse, qui n'avait plus

rien à cacher maintenant, parlait même ouvertement d'attentats revendiqués par Daesh. A l'aéroport, on arrêta net un projet ambitieux à 450 millions de dollars. Les JCB et les bulldozers Komatsu neufs commençaient déjà à ressembler à des épaves poussiéreuses. Le troisième terminal ne sera probablement jamais construit.

Malgré ses airs de station balnéaire paradisiaque, Sharm avait mis des années à progressivement glisser vers le sinistre. Alors qu'on égorgeait des soldats par dizaines et que des voitures piégées sautaient au Swiss Inn, les touristes occidentaux avaient continué à bronzer sous le soleil de la mer Rouge. Inconscients de la menace qui planait autour d'eux, ils arrivaient par cargos entiers et n'hésitaient pas à ramener les enfants et les grands-parents. Partout où ils allaient, ils étaient guettés et la fine croix du collimateur les suivaient. Cet étrange statu quo survécut jusqu'au jour où les frappes des terroristes dépassèrent la capacité de dissimulation et de diversion des autorités locales puis la station balnéaire se vida d'un coup.

Quelques rares arrivées faisaient débarquer des groupuscules de touristes de Suisse, d'Allemagne et du Danemark. La moitié était des baroudeurs qui risqueraient tout pour une chambre d'hôtel bradée et l'autre des retraités dont la revue de presse quotidienne se limitait au programme télé et aux mots fléchés. Le genre de touristes qui apprennent l'existence du terrorisme trois secondes avant leur mort par une rafale d'AK-47. Les Saoudiens et d'autres Arabes commençaient à se laisser tenter dans la logique où ils sont une cible moins attractive pour les terroristes.

Au Sheraton presque désert de la baie du Basha, un groupe d'une douzaine d'Américains - très rares dans la région - avait loué la grande salle de banquets pour tenir une réunion. Pendant qu'un serveur en veste blanche remplissait des tasses de café, un intervenant palabrait devant un tableau de projection affichant une image générique de pyramides se trouvant à 400 kilomètres de là :

- Le Sinaï a un potentiel touristique exceptionnel et nous pensons que les circonstances actuelles sont passagères. Une

fois que les choses se tasseront, notre groupe va investir dans une franchise de plongée sous-marine avec des clubs qui vont couvrir toute la cote d'est en ouest. Vous, moniteurs, vous allez vous retrouver aux premières loges de cette nouvelle ruée vers l'or.

L'assistance acquiesçait ; tous des hommes aux cheveux courts. Le plus léger pesait 90 kilos tout en muscles. Dès que le serveur quitta la salle, les deux « moniteurs de plongée » assis au fond relaxèrent leurs mains des fusils mitrailleurs UMP40 à silencieux qu'ils gardaient sous des nappes pliées. En même temps, l'écran de projection afficha des images aériennes d'un aéroport. L'intervenant continua sans transition :

- Ce sont des images de drones prises hier. Vous allez constater quelques changements par rapport aux images satellites que vous connaissez déjà. Certains détails seront mieux visibles. L'infiltration à l'aéroport de Sharm sera facilitée par un contact local. On arrive et on repart sur la pointe des pieds.

Puis se retournant vers l'assemblée, il regarda sa Breitling et annonça d'un air presque solennel :

- Comme il est H moins douze, je suis en mesure de vous annoncer notre objectif. Il y a deux Airbus A330 de la compagnie Ethnair qui ont déposé un plan de vol pour un aller-retour sur l'aéroport de Sharm.

Par une pression sur une télécommande Logitech, le power point projeté afficha un document à l'écran :

- Voici les plans de vol qu'ils ont déposés. HESH est l'indicatif de Sharm.

- Ils repartent tout de suite ! Lança une voix dans l'assistance

- Oui, ils préfèrent ne pas traîner dans le coin. Leurs assureurs en feraient des cauchemars. Ici, c'est plus joli que Baghdâd, mais en termes de sécurité, ce n'est pas très différent ; c'est même pire. Par contre, je peux vous assurer qu'ils passeront la nuit même si leurs plans de vol disent le contraire. On va bloquer temporairement leur compte fuel et leurs cartes

bancaires. Ça aura l'air d'un bug informatique, mais personne ne les servira. Cela les obligera à passer la nuit.

Il s'arrêta pour montrer de la main deux hommes assis en première ligne : un hispanique et un grisonnant aux allures de fermier texan déguisé en homme de la ville. A y voir de près, ces deux gars étaient les moins sportifs de l'équipe. L'intervenant les présenta :

- Rodriguez et Dan. Ce sont eux qui feront tout le travail. Notre rôle sera de les amener jusqu'aux avions, les couvrir puis les exfiltrer. Le tout dans la discrétion.

L'hispanique, présenté comme Rodriguez - un nom jetable qui changeait à chaque mission - se leva. Son regard perçant révéla une assurance qui tranchait avec son air lourdaud qu'il cultivait à dessein.

- Merci à Jack de nous avoir présentés Dan et moi. Nous faisons partie du centre « Crimes et Narcotiques » de la Central Intelligence Agency ; le CNC-CIA. Depuis quelques mois, de grosses quantités de substances de « Liste 1 » commencent à apparaître comme par magie sur les marchés aux USA et en Europe. On parle de quantités industrielles. Même les pontes des cartels de drogue ont fini par s'énervier et téléphoner à la DEA pour se plaindre du laisser-aller. A cette vitesse, l'héroïne base finira par coûter moins cher que le sucre glace !

Quelques rires éclatèrent dans l'assemblée.

- On a vite pensé à une nouvelle filière de transport de narcotiques. Quelque chose qui va plus loin que les « classiques ». Nos analystes à Langley suspectent une compagnie aérienne d'utiliser ses avions en couverture pour transporter de la drogue depuis l'Amérique Latine et de la livrer partout dans le monde y inclus aux Etats-Unis.

- Comment vous savez qu'elle provient d'Amérique Latine ?
Lança une voix

- Traque et marqueurs ADN.

Rodriguez fit signe à Jack qui déclencha une séquence d'images montrant un Airbus dans divers aéroports. Le plus souvent, les photos étaient floues ou bruitées comme si elles avaient été prises au télézoom à une distance plus que raisonnable. Il ne commenta que la dernière :

- Airbus A330, compagnie Ethnair. Ils font du charter et du vol ethnique vers l'Afrique, l'Amérique du Sud et l'Amérique Centrale. Les avions sont en leasing chez ILFC et le siège de la boîte se trouve à Paris. Ici, l'appareil est photographié à l'aéroport Alcides Fernández au nord de la Colombie. La zone est sous contrôle du cartel Los Urabeños. Ils y font la loi. Par la corruption, ou par la peur, ils tiennent la police, la justice et les pouvoirs publics entre leurs mains. Seule l'armée échappe à leur contrôle pour le moment. Ils ont subi quelques coups durs en 2015. Ils ont perdu des tonnes de cocaïne, mais ils ont vite rebondi. C'est en enquêtant sur ce rebond inexplicable qu'on a commencé à voir les avions d'Ethnair trainer dans le coin. Ils débarquent dans des aérodrômes secondaires, ne déposent pas de plan de vol et n'allument pas leurs transpondeurs. Ils repartent au bout d'une heure ou deux, mais nos observateurs sur place n'ont jamais réussi à s'en approcher. Une fois qu'ils décollent, nous perdons leur trace pendant quelques jours.

Jack reprit l'explication :

- L'Agence a discrètement manipulé un appel d'offres pour favoriser Ethnair pour des contrats d'affrètement pour Sharm-el-Cheikh. Ils n'en croient pas leur chance. Le lanceur d'ordre est une entreprise écran qui nous appartient. La manœuvre nous permet de diriger ces avions vers un lieu de notre choix et réaliser notre mission d'aujourd'hui. Le but est simplement d'installer des capteurs dans la soute électronique de l'Airbus pour qu'il envoie des pings à un satellite de l'Office National de Reconnaissance. Le signal est traité par le NRO à Chantilly qui communiquera au CNC les allées et venues de ces avions en temps réel. Une fois qu'ils ont assez de preuves, ils leur tombent dessus. Mais cette dernière partie, n'est pas notre job.

Les hommes se regardaient l'air grave. Tous avaient une fibre morale très forte, et même après des années à flinguer pour l'oncle Sam sur plusieurs continents, ils étaient encore scandalisés par l'idée de bandits qui vendent de la drogue à des gamins lors de rave parties. Ils réfléchissaient en hommes d'action, mais se pliaient aux lenteurs exaspérantes de la hiérarchie. Si cela ne tenait qu'à eux, ils auraient débarqué aux bureaux d'Ethnair, tiré dans le tas, fait parler les survivants et réglé la question du planning de ces foutus avions.

Sharm-el-Cheikh, Egypte - 4 Octobre 2017

J - 38

Jack ouvrait la marche en évoluant lentement à travers un terrain accidenté. Le second homme, habillé en tenue de camouflage végétale, se confondait avec les buissons à cinquante mètres derrière. Les autres suivaient en une longue file indienne qui avançait par intermittence. Seuls deux snipers couchés sur un monticule de terre observaient une immobilité absolue.

Méthodiquement, Jack scannait les alentours avec la lunette Zeiss montée sur son fusil d'assaut. Même s'ils avaient un complice à l'intérieur, l'endroit tombait dans la catégorie « territoire ennemi ». Les contacts CIA avaient la réputation d'être - pour le moins - volatils. Dans ce petit monde, plus on est confiant, plus on meurt vite. Les hommes restaient sur leurs gardes : les doigts ne quittaient jamais la détente.

La montre indiquait 01:30 du matin. Une lune presque pleine s'était levée depuis deux bonnes heures et éclairait les abords de l'aéroport d'une lumière pâle, mais intense; pas un nuage en vue. C'était la nuit type du Sinaï. Intérieurement, Jack pestait contre l'organisation :

Autant réaliser une infiltration en plein jour avec un orchestre et un porte-drapeau !

Les lunettes de vision nocturne devenaient presque inutiles. Leur afficheur saturait.

Un sifflement lointain, presque inaudible - à peine plus fort que le chant des grillons - se fit entendre. Jack retint sa respiration et regarda vers le ciel où des millions d'étoiles scintillaient malgré la présence imposante de l'astre lunaire. A son oreillette, il entendit un message confirmant que le drone MQ-9 Reaper venait d'arriver sur la zone. Pendant toute la nuit, il allait inspecter le terrain avec une caméra thermique. Le pilote appartenait au 867ème Escadron de Reconnaissance basé à Creech près de Las Vegas. Depuis le Nevada, il contrôlait le drone à l'aide d'une liaison satellite. Assis devant un pupitre semblable à celui d'un cockpit de simulateur, il agissait sur les commandes du drone comme s'il se trouvait dedans. Seule difficulté : le lag. La chaîne de transmission a un temps de latence d'une à deux secondes. L'avion répond toujours avec retard. Ceci peut compliquer les manœuvres en dépit de toute l'électronique installée pour stabiliser le vol. Les villageois en Iraq et en Afghanistan en savent quelque chose : ils ont déjà pris pas mal de drones sur la figure. Plus de 2 tonnes et 500 km/h, un MQ-9 a suffisamment d'énergie pour dévaster un hameau en dur. Les locaux n'ont jamais compris ce qui leur tombait sur la tête.

Même quand il sirotait son inévitable cannette de Coke, les yeux du pilote ne quittaient jamais son écran de retour. Au moindre signe suspect, il avertirait Jack qui signalerait à ses hommes de prendre leurs jambes à leurs cous. Malgré leur armement, il n'était pas question de tirer sauf légitime défense absolue. Au pire scénario, la mission serait interrompue et retentée quelques jours plus tard. Personne ne doit se douter qu'on a touché aux avions.

Pas à pas, la colonne s'approchait du tarmac. Au loin, deux Airbus A330 étaient stationnés en face d'un hangar de maintenance datant de l'époque où l'armée de l'air israélienne avait ouvert cet aéroport.

Un 4x4 Nissan aux phares allumés était garé près de l'un des Airbus. Le complice les attendait : Khalid Siddiqui. En tant que chef de service dans une société de maintenance locale, il passait la nuit sur le tarmac pour intervenir sur les avions qui repartaient dans la matinée. Sauf urgence spécifique, ses équipes ne commençaient leur shift qu'à 04:00. Par contre, Khalid arrivait souvent plus tôt, parfois dès la fin de la soirée, pour préparer les interventions ou réaliser des tests. Son badge lui permettait d'aller partout et en tout temps. Malgré les soupçons qui pesèrent sur lui dans l'affaire de la bombe de la soute de l'avion russe, il garda sa position. Sa seule inquiétude était de se faire flinguer à *la traître* par le FSB. Dès que son réseau d'informateurs lui faisait état de « ruskovs sérieux » dans la ville, il restait cloîtré à l'aéroport. Il avait même emménagé un lit de camp dans un réduit technique. Il dormait sous des gaines d'eau, de fibre optique et de tresses de câbles électriques mais, au moins il avait une sorte d'assurance de se réveiller en vie. Quand des Américains lui proposèrent une affaire, il comprit que c'était le moment de se faire du cash pour pouvoir quitter le pays. La bombe, il l'avait posée gratuitement. C'était pour venger le califat en Syrie ; il n'avait pas pris un rond.

Jack quitta l'herbe et commença à marcher sur le tarmac. Quatre hommes portants deux lourdes caisses en métal ainsi que Dan et Rodriguez suivaient. Le gros de la troupe resta en couverture. La partie la plus délicate du trajet commençait. Ils n'étaient pas rassurés de se balader sur un terrain nu comme le dos de la main. Un tireur embusqué, même un tireur moyen, pouvait faire un carton. La tour de contrôle, plongée dans l'obscurité, s'élevait comme un monstre menaçant et haut sur pattes. Plus loin, les bâtiments de l'aérodrome semblaient déserts.

« A tous : Gardez-vos positions ! J'avance seul pour prendre contact. » Annonça Jack sur la fréquence.

De près, l'Airbus paraissait plus énorme encore. Un des réacteurs tournait au ralenti et un homme l'inspectait avec une

puissante Maglite. Dès qu'il sentit la présence de Jack, il pointa le faisceau lumineux dans sa direction :

- Qui êtes-vous ? Cria-t-il en anglais avec un accent très lourd
- Je suis l'ami du cordonnier de Paris, répondit Jack
- Combien êtes-vous ?
- Il y a moi et 6 hommes. Nous ne sommes pas armés.
- Approchez !

La lampe ne baissait pas. Mauvais signe. Jack avança lentement dans la lumière des phares. Il ne voyait plus rien.

- Approchez encore !
- D'accord, mais éteignez cette lumière !

L'affaire tournait à l'interrogatoire de type KGB. De plus, même au ralenti, le réacteur faisait un boucan qui empêchait tout échange sérieux. Le pilote du drone parla dans la fréquence.

- Une personne debout devant la voiture. Deux individus cachés derrière. Ils sont armés. Ils ont dû surgir du véhicule, il y a moins d'une minute.

Jack sentit son cœur battre dans ses tempes et une sueur froide coula le long de sa colonne vertébrale. D'un moment à l'autre, une rafale pouvait le couper en deux sans qu'il sache à quoi ressemble le tueur. La mission et sa propre vie ne tenaient qu'à un fil.

- On a bien versé la somme convenue à votre frère et vous l'aviez confirmé !
- Oui, mais il m'a appelé il y a une heure. Les billets sont faux. Vous aviez voulu nous arnaquer.
- Ecoutez, c'est un malentendu. L'argent n'est jamais un problème. Si vous n'avez pas confiance dans les billets, on peut vous les changer ou même vous faire un virement n'importe où dans le monde.

Jack réfléchissait à toute vitesse. L'Agence était réglo sur le paiement. Soit le type voulait plus de blé en montant les enchères à la dernière minute façon marchand de tapis, soit il s'était fait truander par son propre réseau et cherchait sa vengeance ; que des classiques. Il fallait ouvrir une ligne de communication avec le gars avant que les choses ne se gâtent.

- Est-ce qu'on peut discuter calmement et régler ce problème ? Demanda Jack.

L'approche fut fort civile et bien formulée, mais en Orient, on envoie souvent des tueurs quand il faut envoyer des psychologues.

- Vous avez tenté de nous arnaquer. Vous êtes des Juifs ! Lança la voix

Quand ce mot est prononcé dans une situation pareille, cela annonce qu'on joue le pourrissement.

« Les deux assaillants avancent en même temps. Vous êtes dans leur champ de tir. »

Le pilote du drone n'arrivait pas à cacher sa nervosité. Avec ses collègues, il avait dû mettre de l'argent sur la mission. On parie sur tout au Nevada.

Jack parla doucement pour être entendu à la radio seulement : « On ne tire pas les gars ! On ne tire pas ! Je vais régler cela avec la négociation. »

Les coups de feu ne firent presque aucun bruit ; ni claquement, ni onde de choc. Juste un « foug foug foug » évoquant le bruit d'un système d'arrosage automatique qui lance des jets sur une pelouse. Depuis les buissons chétifs sur le bord du tarmac jaillirent de petites lumières pas plus fortes que les étincelles d'un galet de briquet. Sans les silencieux d'un pied de long, la fusillade aurait réveillé toute la ville.

- Shit ! Cria Jack à la radio

- Pardon patron. Il vous aurait flingué dans la seconde. On a tous vu son geste. Nous avons un très bon angle de notre

position. Vous pouvez avancer maintenant. Tout est clair!
Annonça-t-on sur la fréquence.

Jack avança vers la voiture. Sur le côté, trois corps étaient empilés les uns sur les autres. Ils ont été fauchés en un éclair sans avoir le temps de comprendre.

- Tu l'aurais eu ton fric ! Lança-t-il en donnant un coup de pied dans le tas

Sharm-el-Cheikh, Egypte - 4 Octobre 2017

J - 38

- Nous sommes dans la merde !

La sortie de Rodriguez résumait la situation. Elle sonnait comme une épitaphe sur la pierre tombale d'un projet conçu pour changer l'Histoire. L'ordre de mission était clair : infiltration puis décarrade sans laisser la moindre trace de son passage. L'avion devait sembler aussi innocent à leur départ qu'à leur arrivée. Avec trois Maccabées lestés de plomb sur le tarmac, les locaux allaient avoir la fameuse puce à l'oreille.

Jack resta pétrifié quelques secondes puis un sourire machiavélique se dessina sur son visage :

« Allez dans la soute électronique et changez les ELACs. Je vous donne 30 minutes et on s'arrache. Je m'occupe du reste ! »

L'équipe s'activa sans poser de questions. La grande malle en aluminium noir fut rapprochée de l'avant de l'appareil puis Dan déploya un escabeau en alliage et l'escalada pour atteindre la porte de la soute d'électronique. Il l'ouvrit pour révéler un

passage sur le flanc de la carlingue puis se hissa pour disparaître dans les entrailles de l'Airbus. Une minute plus tard, il fut rejoint par Rodriguez auquel deux hommes passèrent des boîtes un peu plus grandes que des cartons à chaussures. Il disparut à l'intérieur également et seul le faisceau un peu couvert d'une lampe de poche trahissait leur activité.

Restés sur le tarmac, Jack et ses hommes désarmèrent les cadavres. Tout ce qui était en métal, même les boucles de ceinture ou les trousseaux de clefs, fut retiré. Puis les soulevant un par un, ils les posèrent à l'entrée du réacteur qui tournait au ralenti. Les lames de l'immense compresseur passaient à quelques centimètres de leurs têtes, mais n'avaient pas encore assez de puissance pour les aspirer. La chemise en flanelle de l'un d'eux battait dans le flux d'air comme un qui ferait du surf sur une plage australienne.

Jack congédia ses hommes qui retournèrent se cacher dans les buissons qui bordent la piste. Lui-même se dissimula entre les roues du train d'atterrissage et, l'arme à la main, il observait les parages. Du côté du terminal, rien ne bougeait. Le drone faisait ses cercles à plus basse altitude et ne détectait rien d'anormal.

Vingt minutes plus tard, Dan apparut puis Rodriguez qui le suivait comme son ombre. En passant devant Jack, ils lui firent un signe de pouce vers le haut. Avec les ELACs échangés contre les versions « maison », cet avion pouvait être piloté à distance. Il suffisait de connaître une fréquence et une clef numérique pour en prendre le contrôle à tout moment. Le reste du temps, il fonctionnerait le plus normalement du monde. Même si les terroristes recrutés étaient plus que disposés à faire le travail, leur performance sur le terrain ne faisaient pas l'unanimité au sein du Comité. Pour éviter de perdre des avions comme celui du vol United 93, l'installation d'un « système de secours » fut exigée. Grace aux commandes de vol électroniques, c'était maintenant plus facile de transformer un avion de ligne en drone.

Toutes les commandes des pilotes passent par les ELACs qui sont les ordinateurs qui réellement envoient les ordres aux surfaces de vol. Quand un pilote d'Airbus tire sur le stick, c'est l'ELAC qui calcule la déflexion à ordonner sur la gouverne de profondeur pour faire cabrer l'avion ; pareil pour toutes les autres gouvernes.

Satisfait de l'opération, Jack donna l'ordre de repli. Deux hommes restaient sur le bord du tarmac pour le couvrir en cas de pépins. Les autres s'arrachaient déjà. Le point de repli était des véhicules Land Rover cachés sous des feuilles de palmier juste en dehors du périmètre de l'aéroport.

Dès que les techniciens furent loin, il jeta un dernier coup d'œil circulaire puis gravit les marches de l'escalier mécanique. La cabine était vide et plongée dans le noir. Seuls les panneaux indiquant les issues de secours restaient éclairés sur batteries internes.

Jack arriva dans le cockpit et s'installa dans le siège de gauche. Il appuya sur un bouton pour tourner la page d'un écran sur la console centrale. Ceci lui permit de vérifier la pression des freins afin de s'assurer que l'avion ne bougerait pas. Puis, il attrapa la manette du réacteur 2, celui qui était démarré, et - d'un geste net - il la poussa jusqu'au maximum.

Les tours mirent quelques secondes à augmenter puis un bruit sourd se fit entendre. L'avion vibra brutalement pendant quelques instants puis se calma.

- Jésus-Christ ! Cria une voix à la radio.

Il compta mentalement jusqu'à dix et puis ramena la manette au ralenti. La variation brutale du régime du réacteur quand il avala les trois corps allait peut-être attirer du monde. Jack sauta de son siège et dévala l'escalier mécanique. Derrière l'avion, un tapis rouge sang s'étalait sur plusieurs dizaines de mètres et disparaissait dans l'obscurité. Personne ne pouvait dire si une ou plusieurs personnes avaient été avalées. Le puzzle était impossible à reconstituer et personne n'allait le tenter. L'enquête conclurait à un accident lié à une imprudence du mécanicien. Cela arrive tout le temps.

« Passer du monde dans un mixer. Ca va me faire une réputation ! » Pensa-t-il en s'éloignant.

Sharm-el-Cheikh, Egypte - 4 Octobre 2017

J - 38

Une hôtesse de l'air pleurait dans les bras d'une autre dans le lobby quasi-désert de l'hôtel Helnan Marina de Sharm al Cheikh. Une autre hôtesse, magnifique brune genre couverture d'Elle, tapotait sur le dos de celle qui sanglotait. Autour d'elles, de petites Samsonite et des crew bag couverts d'autocollants exotiques signalaient un départ imminent.

Plus loin, près d'un bac où vivotaient des plantes grasses, un quinquagénaire grisonnant portant les quatre galons de commandant de bord parlait au téléphone. Un jeune homme presque trop maigre pour son uniforme s'approcha de lui alors qu'il raccrochait.

- Quelles sont les nouvelles Captain ?

- On a le carburant. Ils s'excusent pour hier. Ils ne savent pas comment notre ligne de crédit a été bloquée par la banque. Ils ont reçu des fax de Paris et tout est rentrée dans l'ordre. Pour le mec qui a été bouffé par le réacteur: ils ont fait passer un

boroscope et rien n'est cassé. On a eu de la chance ! S'il avait tenu une pince dans la main, ça *aurait été* la catastrophe.

- On peut partir alors ?

- Oui, on pourra enfin quitter ce pays. Cela fait trois heures qu'ils sont en train de racler à la brosse à dents. Ca ne devrait plus être visible. On fait des tests quand même avant de partir, mais ça devrait aller. A Paris, j'aurais fait démonter le réacteur, mais rester ici plus longtemps serait de la folie.

Les deux pilotes s'approchèrent vers les hôteses. Deux d'entre elles avaient le maquillage défait.

- Qu'est ce qui se passe mesdemoiselles ? Demanda un peu sèchement le commandant

- Vous croyez qu'il a souffert ?

- Non ! Trancha-t-il

- Il a été broyé ? Demanda l'une d'elle avec une pointe de curiosité morbide.

- Il a été liquéfié et puis soufflé sur 150 mètres. Cela répond-t-il à votre question ?

- Oui, Captain !

Le copilote sortit une enveloppe de sa poche et la passa au commandant de bord. Ce dernier souleva le volet puis le rabattit d'un coup.

- Vous avez dévalisé le chariot du duty free ou quoi ?

Le copilote s'éclaira la voix :

- Voilà, j'ai parlé au manager de l'hôtel. Il m'a expliqué qu'il n'y a pas d'assurances professionnelles dans ce pays. On a donc fait une petite collecte pour aider la famille du mécano décédé cette nuit. Ce n'est pas grand-chose, mais on s'est permis de penser que cela pouvait aider.

- Okay, on va la donner au responsable de sa compagnie, répondit le commandant en y rajoutant deux billets de 50 Euros sortis de sa poche.

- Voilà le chauffeur !

Quelques minutes plus tard, tout l'équipage se retrouva dans un minibus Hilux qui fonçait à tombeau ouvert sur le Boulevard El Salam. Une Jeep de la police touristique avec des hommes en armes ouvrait la route. Le touriste et assimilé étaient une espèce menacée.

A l'aéroport, les responsables avaient eu la délicatesse de tracter l'Airbus vers une zone éloignée de celle de l'accident et de faire tourner le réacteur à 80 % de régime pendant 20 minutes pour s'assurer de son bon fonctionnement. Les rapports des mécanos de Fares Aviation montraient que tout était réglo.

Après un rapide échange de paperasse, l'équipage embarqua et le copilote appela la tour pour activer le plan de vol à destination de Paris. Ils rentraient en vol de repositionnement, c'est-à-dire sans passagers. Ils devaient en prendre à Orly et repartir immédiatement sur Tenerife. Les passagers qui avaient acheté leurs billets en charter patientaient depuis la vieille au Hilton de l'aéroport. Les chambres et les repas étaient aux frais de la compagnie. Malgré les efforts commerciaux, l'ambiance tournerait bientôt à l'émeute.

Le contrôleur donna l'autorisation de rouler jusqu'à la piste 04R. Le départ allait se faire vers le nord-est selon une route qui vient effleurer l'Arabie Saoudite puis s'infléchir sur la mer Rouge pour remonter vers les chaînes montagneuses du Sinaï.

Une fois qu'il tourna dans la piste et malgré qu'il eut l'autorisation de décoller, le capitaine appliqua les freins et poussa la manette du réacteur numéro 2 jusqu'à son maximum. Après une bonne minute, il la tira au ralenti d'un geste franc. Il compta mentalement jusqu'à trois, puis il la poussa encore en butée. A chaque fois, les paramètres du moteur évoluaient normalement puis se stabilisaient au régime correct.

- Je crois qu'on valide

- Cela me semble OK, approuva le copilote

- Prêt au décollage ?
- Quand vous voulez
- Attention, c'est parti ! VR à 153 nœuds

Sans passagers ni fret, l'avion accéléra puis s'arracha sans effort. A peine fut-il en l'air, que le commandant de bord s'écria :

- Le manche ne répond pas correctement !
- Je prends les commandes répondit immédiatement le copilote en appuyant sur un petit bouton situé sur le stick à sa droite.
- On s'enfonce là !
- Je corrige, mais ça ne répond pas
- Attendez ! Je vais appliquer une poussée asymétrique
- Je tente un coup de palonnier
- A fond sur les palonniers !
- Don't Sink ! Le système d'avertissement de proximité du sol venait d'enclencher son mode 3.

L'alarme vocale ordonnait aux pilotes de ne pas tomber, mais c'était plus facile à dire qu'à faire avec un avion qui répondait de manière erratique aux commandes. Perdre de l'altitude après le décollage est l'une des pires urgences. Malgré cela, les pilotes gardaient leur calme tout en cherchant à reprendre le contrôle.

Soudain, un hurlement de femme se fit entendre à travers la porte blindée du cockpit. Le copilote leva les yeux vers le hublot et s'écria :

- Jésus-Christ !

Genève, Suisse - 4 Octobre 2017

J - 38

Le Boeing 777 de Swiss dessinait des hippodromes au-dessus de la balise de Saint-Prex en attendant de recevoir l'autorisation de commencer son approche sur Genève Cointrin. Affalé dans son fauteuil, Jack sirotait du champagne Duval-Leroy que la compagnie servait libéralement en First Class. Après la mission de Sharm, lui et ses hommes s'étaient volatilisés en partant sur Dubaï puis embarquant sur divers vols sous de nouvelles identités.

Une hôtesse de l'air en tailleur noir remonta l'allée. Jack laissa son regard glisser sur ses cuisses interminables et savoura secrètement cette image de qualité. Soudain, l'écran de 32 pouces placé en face de lui changea de couleur laissant place à un rouge écarlate. CNN passait son jingle de fin du monde : Breaking News !

Même s'il était habitué aux catastrophes sur commande, les imprévus lui glaçaient le sang. Deux journalistes parlaient nerveusement avec une image de débris d'avion en arrière-plan. Le temps que Jack mette son casque et la mine ahurie d'un reporter égyptien occupait tout l'écran.

- Un avion français s'est écrasé aujourd'hui peu de temps après son décollage de Sharm-el-Cheikh. Les secours s'organisent ici, mais les premiers débris rejetés sur les plages ne laissent malheureusement aucun espoir sur le sort des occupants. J'ai ici avec moi le capitaine Farid. Il a tout vu depuis son bateau d'assistance de plongée sous-marine.

Le plan passa sur un homme jeune mais édenté et à la peau ridée par le soleil. Le cadreur faisait des efforts pour éviter de le logo sur le t-shirt : la tête de Bob Marley avec l'inscription « *Fuck da DEA* ». Le témoin hésita plusieurs fois avant de parler, ne sachant pas s'il était en direct ou pas encore puis encouragé par le JRI, il commença :

- Nous étions en train de revenir avec un groupe de touristes quand un grand avion blanc passa au-dessus de nos têtes. Il volait très bas. On s'est tous couchés sur le bateau. On a pensé que son aile allait nous couper. *Heureusement*, il s'est écrasé un peu plus loin. Nous avons entendu une terrible explosion.

- Vous voulez dire qu'il a explosé avant de toucher l'eau ?

- Je ne sais pas. On a entendu un grand bruit.

Le journaliste reprit la parole :

- Une source à l'aéroport nous a dit – cela resta à confirmer – qu'un appel anonyme a été reçu avant le décollage. Le mystérieux correspondant faisait état d'une bombe à bord de l'avion et a proféré des menaces au nom d'Al-Qaïda. L'Egypte est en proie à une vague de terrorisme sans précédent et si ce drame était encore un attentat, le tourisme local serait durement frappé. C'était Kamal Mahmoudi, Sharm-al-Cheikh, pour CNN.

Jack en avait assez vu. Sans attendre, il sauta sur le téléphone incorporé dans l'accoudoir de son siège et forma un numéro qu'il connaissait par cœur. On décrocha à la première sonnerie :

- Vous avez vu ?

- Oui, je sais de quoi vous parlez

- On fait quoi ?
- Je dois vous voir à New-York. Je vous envoie le jet.
- Il est où ?
- Dublin
- On ne perd pas de temps, je saute dans le prochain vol régulier. J'y serais plus vite.
- Confirmez quand vous serez en vol. Je m'arrange pour que le chauffeur vienne vous attendre.

Et la ligne fut raccrochée.

New-York, USA - 4 octobre 2017

J - 38

Jack embarqua de justesse sur un vol American Airlines en partance pour New-York. La carte de crédit de l'Agence faisait des miracles. Elle permettait même de trouver des sièges libres dans un avion qui affiche complet. Au besoin, un passager serait débarqué. Les récalcitrants recevaient une raclée réglementaire pour refus d'obtempérer.

Alors que l'appareil survolait l'Atlantique, Jack zappait frénétiquement sur son écran à la recherche de news sur l'accident de l'Airbus. Les chaînes américaines faisaient du sensationnel en tartinant à l'infini le peu d'informations disponibles. Les experts se succédaient et chacun avançait sa théorie. Jack éteignit le téléviseur d'un geste rageur. La frustration lui monta une boule à la gorge. Il se considérait comme l'une des personnes les mieux informées au monde. Les news, il les savait des mois avant qu'elles n'arrivent. Au besoin, il les créait. Réduit à zapper comme un vulgaire spectateur pour glaner de l'info lui cassait le moral.

Le 777 se posa à JFK avec presque une demi-heure d'avance. Avec le décalage horaire favorable, il avait une bonne partie de la journée du 4 devant lui. Le chauffeur attendait dans une limousine qui avança jusqu'au pied de l'avion. Encore deux heures d'économiser.

La voiture arriva au 799 United Nations Plaza. Singulièrement, ce building gris n'avait aucune fenêtre sur ses six premiers étages. Officiellement, il abritait la Mission Permanente des Etats-Unis auprès de l'ONU. Officieusement, même les vendeurs de journaux des rues adjacentes savaient qu'une bonne partie des bureaux étaient occupés par la CIA. Avant que leur compagnie ne le leur interdise, certains chauffeurs de bus annonçaient « Central Intelligence Agency » quand ils desservaient l'arrêt en face.

Jack salua l'agent du NYPD qui somnolait dans sa guérite et arriva dans le hall vide en ce début de soirée. Il utilisa une carte magnétique pour pouvoir sélectionner le cinquième étage sur le clavier de l'ascenseur. Il profita du grand miroir pour arranger sa cravate.

Quand la porte s'ouvrit, il tomba nez à nez sur Terryl Kennedy, un géant de 120 kilogrammes - tout en muscles - engoncé dans un costume sur-mesure qui semblait trop petit pour lui.

- Putain, on dirait que tu n'as pas dormi depuis une semaine !
- Laisse tomber Terryl ! Il est où le boss ?
- Salle de réunion Sud. Il vient de finir quatre heures de meeting avec une grosse équipe. C'était le carnaval de Venise ici !
- C'est à cause de l'Airbus ?
- Non, c'était programme bien avant le crash. Je crois qu'ils veulent plus de punch !
- Du punch ?
- Il m'a dit de t'amener dès que tu arrives. Il t'expliquera.

Terryl appuya sur une sonnette surmontée par des lumières tricolores ressemblant à des feux de circulation. Le système passa immédiatement au vert.

- Bonne chance ! Lâcha Terryl, avant de s'écarter pour laisser le passage

Le « boss » ne décolla pas les yeux de son ordinateur lorsque Jack entra. Il regarda jusqu'au bout une vidéo où l'on voyait des soldats Nord-Coréens s'agiter autour d'un missile couvert d'insultes pour l'occupant de la Maison Blanche. Un drapeau américain à l'envers - suprême insulte - couvrait la coiffe du missile. Le lancement s'effectua et puis le plan passa sur le Leader Suprême qui jubilait en applaudissant.

- Il a pris dix kilos depuis le début de l'année.

- Il vit de cognac Hennessy et de fromage suisse, répondit Jack. Si vous voulez, on lui règle son compte. Il nous suffit d'empoisonner la bouffe qu'il importe.

- Je veux ce son of the bitch, mais ce n'est pas encore le moment. Je ne veux pas qu'il meure empoisonné. Je veux qu'un de ces tuyaux qu'il lance sans arrêt lui explose sur sa figure de tarte aux citrons

- C'est quand vous voulez

- L'Airbus

Le boss avait croisé ses mains devant son visage et baissa la tête pour fixer Jack par-dessus le bord de ses lunettes.

- J'ai reçu un appel de Langley juste après mon arrivée à New-York, expliqua Jack. Il y a eu un bug informatique qui a laissé le canal de contrôle à distance ouvert. Au moment du décollage, les ELACS étaient en mode « drone » et attendaient un signal de contrôle extérieur. C'est pour cette raison que les pilotes n'ont rien pu faire.

- Allons-nous perdre les autres avions un par un ?

- Non patron, cet Airbus est un cas exceptionnel. Les services techniques ont utilisé une version améliorée du software, mais se sont aperçus plus tard qu'il n'a pas été complètement testé. Il peut passer en mode « drone » de manière intempestive et rester coincé dessus.

- L'alerte à la bombe, c'était vous ?

- C'était une initiative individuelle d'un de nos officiers basé à Creech, Nevada. Quelques minutes avant le départ de l'avion,

il s'est rendu compte que les ELACS allaient causer une catastrophe. Il avait besoin d'un peu de temps pour les reprogrammer à distance. Pour retarder le vol, il a téléphoné à Sharm en se faisant passer pour un correspondant d'Al-Qaïda annonçant une bombe dans l'avion.

- Ils n'ont pas arrêté le vol ?

- C'était trop tard. Littéralement, dans la minute, il a décollé. Il n'y avait plus rien à faire.

- J'ai eu le State Department au téléphone. Je ne leur ai pas donné de détails encore, mais on va la jouer à fond cette carte d'Al-Qaïda. Au moins, ces pauvres gens ne seraient pas morts pour rien.

- Ils risquent de démentir ? Se hasarda Jack

- Les islamistes, jamais. Il y aura toujours un groupe qui l'endossera pour faire monter sa côte. De toute manière, même si on leur met un tremblement de terre sur le dos, ils seront heureux de le revendiquer. En réponse, nous les mettrons sur la liste des groupes les plus dangereux et cela servira de confirmation implicite de leur implication.

- Par contre, il nous manquera un avion. Si on veut frapper le 11 novembre, on n'a plus le temps de préparer un autre Airbus.

- On fera sans

- On devra renoncer à une cible

- On ne renoncera à rien du tout. J'ai déjà un plan B. Je vous en parle plus tard. Je dois voir avec l'Etat-major avant de m'avancer complètement, mais ça sera une formalité. Par contre, on a un gros souci. J'ai besoin de vous en parler.

Le ton du Directeur des opérations venait de changer. Il était rare que sa voie trahisse la moindre forme d'émotion. Jack était presque impressionné.

- On a un gros souci : l'Agence a fait une simulation psychologique de notre opération. Ne me demandez pas comment, mais ils ont obtenu une idée de l'impact qu'auraient

les événements que nous préparons. Si on compare au 11 septembre 2001, il y a aujourd'hui des réseaux sociaux qui vont porter les images et l'émotion en France et partout dans le monde. C'est une bonne chose. Nous voulons que les images circulent. Ils pensent que 80% de l'humanité les aura vues sous 24 heures. Par contre, nous ne pouvons pas compter sur l'effet de nouveauté. En 2001, le monde voyait ces choses-là arriver chez nous pour la première fois. Maintenant, le terrorisme est assez fréquent en Europe.

- Faire tomber la Tour Eiffel ne suffira pas ? Répondit Jack presque estomaqué

- Je vous donne dix sur dix pour les destructions. Vous avez choisi vos cibles avec grand soin et nous ne pensons pas qu'il soit possible de faire mieux dans ce domaine. Par contre, il nous faudra plus de morts.

- Sur nos cibles, on pense toucher 3000 personnes.

- Combien de morts avons-nous obtenu le 11 septembre?

- Environ 3000, répondit Jack avec assurance

- Sur les 3000, combien ont été vus ?

- Que voulez-vous dire ? Demanda Jack

- Je vais vous dire notre problème : on a broyé 3000 personnes dans des tours d'acier et de béton, mais il n'y a eu peu ou pas de cadavres à filmer. Mis à part une douzaine de personnes qui ont sauté des tours jumelles, on n'a pas eu beaucoup de corps à mettre sous la caméra. J'ai déjà vu des accidents de bus avec plus d'images de morts.

- Je comprends, lâcha Jack.

- J'étais sûr que nous allions nous entendre. Nous avons décidé de rajouter un peu de "peps" à ces événements. C'est une peu dernière minute vu le temps qui nous reste, mais nous pensons qu'on pourra le faire.

- C'est quoi ce nouveau plan ? Lâcha Jack d'une voix blanche

- Monsieur Naito Kinji va nous rejoindre pour vous expliquer, répondit le Directeur en appuyant sur un bouton à sa portée.

A l'évocation de ce nom, Jack sentit un frisson le parcourir de la tête aux pieds.

New-York, USA - 4 octobre 2017

J - 38

Si monsieur Naito Kinji est encore en vie, c'est que les Etats-Unis ont besoin d'érudits comme lui. Même si l'opération *Paper Clip* a officiellement pris fin en 1990, elle continue à opérer sous le radar jusqu'à nos jours. A la base, cette opération était une joint-venture entre le Pentagone et la CIA. Quelques anciens militaires et espions à la veille de la retraite géraient un bureau, le JIOA, qui fonctionnait comme une agence de « chasse aux talents » un peu particulière.

Le JIOA a réussi en mai 1945 à arracher le SS-Sturmbannführer Wernher von Braun des griffes des Russes qui avançaient à toute vitesse sur Peenemünde. La ville tomba dans le giron du gouvernement de l'Allemagne de l'Est, mais tous les scientifiques d'un certain calibre avaient été exfiltrés et gouttaient au rêve américain déjà. Van Brown est devenu un pont à la NASA et c'est probablement après sa rencontre avec le président Kennedy que ce dernier annonça son intention d'envoyer du monde sur la lune.

Depuis 1945, les profils de type van Brown devenaient rares. On commençait à accepter le tout-venant. Le JIOA confia *Paper Clip* à l'INSCOM une organisation proche de la NSA et

ayant son QG à Fort Belvoir à un jet de pierre de la CIA. En fonction des directeurs, les relations INSCOM - CIA passaient de l'entente cordiale à l'hostilité ouverte.

Naito Kinji fut mis dans un vol pour San Francisco par le JIOA le jour où la police nippone venait l'alpaguer pour le gazage du métro de Tokyo. Le coup du sarin, c'était lui. A l'époque il évoluait en marge de la secte Aum Shinrikyo. Ce n'était pas le membre le plus fervent, mais l'organisation lui donnait le champ pour exercer ses talents de chimiste. Ils lui finançaient un labo digne d'une multinationale pharmaceutique dans lequel il cherchait la formule pour précipiter la fin du monde. De temps en temps, quand un journaliste s'intéressait de trop près aux affaires de la secte, le labo préparait une bouteille de produit sur-mesure. Typiquement, on téléphonait pour vérifier si la personne était chez elle et puis on lui passait plusieurs mètres cube de gaz par la fente de la boîte aux lettres.

Quand la journaliste Shoko Egawa obtint le prix Kikuchi pour son travail sur la secte du « Christ » japonais, on envoya dans son appartement assez de gaz phosgène pour tuer la moitié du quartier. Par chance, elle fumait une clope dans le balcon grand-ouvert et elle s'en sortit avec deux semaines aux soins intensifs. Après cette attaque, chez les journalistes de Tokyo, c'était l'ambiance « Charlie Hebdo ». Plus personne n'osait se la ramener sur la secte Aum Shinrikyo.

La porte s'ouvrit sur un petit bonhomme qui aurait pu être le PDG d'une fabrique de succhis congelés : costume strict, cravate noire et des lunettes circulaires à la Steve Jobs.

- Merci de nous rejoindre Kinji-san!

Ce dernier s'inclina et salua avec profusion avant de s'asseoir. Il ouvrit un MacBook passé de mode qu'il sortit d'une pochette en cuir. Sans introduction, il lança un film documentaire en noir et blanc.

- Première Guerre mondiale, dit-il

On voyait des soldats hébétés, lourds fusils Berthier à la main, courir sur des terrains boueux torturés par des bombardements soutenus. Même si les images dataient de plus d'un siècle, la qualité de la restauration leur donnait une vie nouvelle.

C'était la bataille de la Colline 60 près d'Ypres en Belgique. A cette époque, les pays européens ont sacrifié leurs meilleurs hommes sous prétexte qu'un aristocrate s'était fait repasser dans les rues de Zagreb. Le reste a été sorti du pool génétique durant la Seconde Guerre mondiale pour ne laisser que les demi-sel de nos jours. Tous les coups étaient permis. Alors que les hommes se cachaient dans les tranchées, des obus d'armes chimiques pleuvaient sur le champ de bataille. Les gaz plus lourds que l'air, comme le phosgène, s'infiltraient dans la moindre crevasse et allaient chercher les soldats. Parfois, le vent les transportait vers celui qui les a lancés en premier ou bien vers un village de civils qui mourraient également.

Avec le phosgène, on ne sait jamais si on a morflé ou pas. Enfin, on finit par le savoir, mais seulement quand il est trop tard. Le plus souvent, le corps ne montre aucun signe durant les premières heures après l'exposition à des doses létales. Parfois jusqu'à douze heures après l'exposition, tout semble normal. Même aujourd'hui, la médecine est incapable de dire et incapable de soigner. Les radios et les analyses ne montrent rien. Le sujet arrive à l'hôpital sans symptômes et la seule chose qu'ils peuvent faire pour lui, c'est observer ses paramètres vitaux à la recherche des signes les plus insidieux du mal. S'il passe la première nuit, c'est qu'il peut rentrer chez lui. Au contraire, s'il commence à tousser, cracher ou dire des mots sans suite, le personnel médical sait que la glissade vient de commencer. La pente savonneuse va l'amener au délire, à la détresse respiratoire et à l'arrêt cardiaque. On n'a jamais trouvé d'antidote. On n'a jamais vu personne en revenir.

Le japonais naturalisé américain regardait avec excitation la vidéo qu'il semblait connaître par cœur. Il jubilait sur son siège quand le reportage commença à montrer les images de l'attaque au gaz sarin dans le métro de Tokyo.

- C'est moi ! C'est moi ! Glapissait-il

Le patron trouvait la manifestation presque indécente.

- Reprenez-vous cher ami !

- Pardon, c'est moi le métro à Tokyo

- Je sais que c'est vous, mais je ne suis pas particulièrement emballé par la performance. Vous avez intoxiqué 5000 personnes et 12 seulement sont mortes. On a vu de meilleurs bilans avec de la viande avariée !

- Je sais, je sais, répondit le japonais, mais sarin, c'est de la merde.

Jack et le patron échangèrent un regard estomaqué. Connaissant le rapport conflictuel des Nippons pour tout ce qui touche la défécation, cet usage libéral du m-word était un signe authentique d'intégration en Occident.

- Moi jamais voulu utiliser sarin. Sarin pas bon. Il ne tue pas. Faut haute concentration. Il faut phosgène.

Le directeur fit la moue.

- Je ne suis pas entièrement convaincu. Il nous faudrait un gaz de combat avec des effets garantis.

Jack décida d'intervenir :

- Je n'ai jamais été très chaud pour les gaz, mais si nous devons y aller, il vaudrait mieux travailler avec un produit de type industriel détourné. Ça collerait mieux avec le profil de nos attaquants. Si on sort des trucs ultra-perfectionnés, il y aura toujours des conspirationnistes pour se demander où les islamistes se les sont procurés. On pourra toujours pointer le doigt vers les Russes en les faisant passer pour des fournisseurs, mais ça risque de nous exploser à la figure.

Monsieur Kinji ouvrit sa mallette et sortit un cylindre en acier poli ressemblant à une petite bouteille de plongée. Juste en dessous du robinet, un symbole représentait une tête-de-mort. Le directeur se retint pour ne pas sursauter.

- Phosgène et ça ! Commença-t-il triomphalement. J'ai développé ce produit à lâcher en même temps que phosgène

pour améliorer effet. Dans métro, c'est tout le monde qui est mort. 3 heures garanties. Seuil toxique encore plus faible. Pouvoir tuer 3000 personnes avec cette bouteille.

- Vous vous baladez avec ça dans les rues de New-York ?!
S'exclama le directeur

- Rassurez-vous, moi pas oublier dans taxi ! Répondit Kinji en rigolant à pleines dents.

Paris, France - 10 Octobre 2017

J - 32

L'énorme Mercedes classe S s'arrêta sans bruit, presque gracieusement, devant le bureau de poste de la rue de Rennes. Si on fait abstraction d'un clochard qui cherchait des restes de McDonald's dans une poubelle, Paris semblait déserte à cette heure avancée de la nuit. Une pluie à la Paul Eluard donnait un air mélancolique aux façades plongées dans l'obscurité.

Deux hommes assis à l'arrière de la berline regardèrent s'élever la Tour Montparnasse vers les nuages bas que le vent emportait à toute vitesse.

- C'est vrai que c'est le bâtiment le plus moche du monde?
- Il est dans le top 3, répondit Jack
- Paris sera plus joli sans cette chose
- On y travaille patron
- Vous en êtes où ?
- Nous avons un peu de retard, mais les équipes tournent H24. On sera dans les temps.
- Je veux voir cela de près.

En guise de réponse, Jack fit un hochement de tête au chauffeur qui le regardait dans le rétroviseur. La voiture

démarra puis alla se ranger en bas de la tour devant une zone munie de lourdes grilles en acier.

Les deux hommes quittèrent le véhicule et Jack entra un code dans la serrure puis fit coulisser la grille. Après une longue rampe en béton, ils arrivèrent vers un monte-charge que Jack activa à l'aide d'une carte magnétique.

- Notre chantier occupe les étages dix à quinze. Les ascenseurs publics sont programmés pour ne jamais s'arrêter dans cette zone.

- Ce fut difficile d'obtenir le contrat ?

- Non, répondit Jack, ils sont plus corrompus que les Africains. Les partis politiques contrôlent tout et vendent les chantiers au plus offrant. On a juste graissé des pattes.

Son interlocuteur eut une moue d'horreur alors que l'ascenseur arrivait.

“DANGER - AMIANTE”. Plusieurs panneaux avec des têtes de mort dissuadaient le visiteur occasionnel. Au bout du couloir, deux ouvriers en gilets fluorescents et lunettes noires, gardaient l'entrée. Ils ne semblaient pas armés, mais leur gabarit de *Secret Service* suffisait à imposer leur présence. A la vue de Jack et de son visiteur, ils s'effacèrent et l'un d'eux plaça sa grosse paluche sur une serrure biométrique. Un scanner lut ses empreintes et la porte qu'il gardait coulisssa découvrant un sas dont le sol et les murs étaient couverts de plaques d'acier larmé.

Jack y avança le premier et prit deux masques à gaz parmi la douzaine accrochés à une sorte de porte-manteau. Il en passa un à son visiteur. Celui-ci se renfrogna :

- Vous êtes sûr que je dois mettre cette chose ?

- Si vous le voulez bien, répondit Jack sur un ton conciliant. Mais au-delà de cette porte, l'atmosphère est pleine de particules métalliques plus fines que de la farine ou que du pollen. Vous n'avez pas envie de respirer cela. Elles restent dans les poumons à vie. Je vais vous aider à le passer.

Il ouvrit une seconde porte et entra en faisant signe au visiteur de le suivre.

Ils arrivèrent dans un vaste open-space; une zone de bureaux de laquelle toutes les cloisons avaient été retirées. Seuls des piliers porteurs traversaient le volume. Certains, les plus gros, étaient entourés de sacs de sable desquels sortaient des fils électriques.

Les vitres qui donnaient sur l'extérieur avaient été aveuglées par des panneaux en acier de 30 mm d'épaisseur soudés les uns aux autres. Presque au milieu de la salle, un carré de 5 mètres de côté avait été découpé dans le plancher pour le faire communiquer avec l'étage en dessous. Des barrières Vauban enchaînées les unes aux autres protégeaient le périmètre de l'ouverture pour éviter que l'on chute dedans. En dessous, on pouvait voir de fascinantes dunes de sable métallique s'élevant presque jusqu'au plafond de chaque étage.

Jack agrippa son visiteur par le bras et le fit approcher :

- Nous avons découpé les planchers pour faire communiquer les 6 étages entre eux. Chaque étage contient 70 tonnes de poudre d'aluminium mélangée à de l'oxyde de fer. Nous allons remplir tout le volume. Pour le moment, nous laissons un peu d'espace pour que les techniciens installent les systèmes de mise à feu. Une fois qu'ils ont terminé, on continue à remplir. Les 5 étages sous nos pieds ne feront qu'un seul bloc plein de thermite.

- Vous remplissez celui-ci aussi ?

- Ici, on va installer un peu d'informatique pour contrôler la mise à feu. Autour de chaque pilier, vous avez une centaine de charges de démolition M112 de 1.25 livres. On a mis des sacs de sable pour concentrer le souffle vers le cœur des piliers. C'est une idée à moi.

- C'est ingénieux !

- C'est le génie américain en pleine action monsieur ! Répondit fièrement Jack.

Paris, France - 15 Octobre 2017

J - 27

Bill s'écarta obligeamment pour laisser une dame prendre une photo par-dessus son épaule.

- Oh, Paris la nuit, c'est merveilleux ! Lança-t-elle en mitraillant avec un Samsung à coque incrustée de diamants.

Le restaurant « Ciel de Paris » situé au 56ème étage de la Tour Montparnasse affichait complet. Un pianiste improvisait des airs de *Patricia Kaas* sur un Bösendorfer digne de l'opéra Garnier. A côté de lui, un guitariste aux cheveux longs l'accompagnait à la gratte sans jamais ouvrir les yeux. Les lumières réduites donnaient l'impression que la salle flottait au-dessus de la ville.

Bill faisait passer son filet de daurade avec du Gewurztraminer qu'il descendait comme de l'eau minérale. Ayant lu le *Lonely Planet*, il savait que demander une cannette de Coca-Cola dans un tel établissement passerait mal. Dès qu'on apporta le dessert, il insista pour régler la note qui lui donna envie de siffler d'étonnement. Il resta à sa table en massacrant le sorbet d'un air distrait. Les clients étaient presque tous partis. Ne restaient que quelques amoureux se promettant des choses pas

racontables en regardant scintiller les lumières de la Tour Eiffel.

Il ramassa un gros sac à dos de sous sa table et se levant comme pour aller aux toilettes, il passa devant une porte de service, s'assura que personne ne regardait et l'ouvrit d'un petit coup d'épaule. Il entra dans un long vestibule et referma délicatement derrière lui. S'il était tombé sur un employé, il avait une excuse toute prête : « Je cherche les toilettes. ». Avec un sourire béat, cela marche à tous les coups.

Des cartons s'empilaient devant la double porte d'un monte-charge Otis. C'était le moment d'espérer qu'il avait cloné le bon pass. Il sortit une carte et la passa dans un lecteur. Une diode verte s'alluma puis se mit à clignoter ; bon signe. Quelques secondes plus tard, la cabine arriva. Il entra et appuya sur le bouton pour l'étage 59 ; le plus haut possible.

A cet étage, il n'y avait plus de locaux ou de bureaux mais que des équipements techniques. De grosses gaines d'isolation et des tuyaux couraient dans tous les sens. Des transformateurs électriques bourdonnaient derrière des portes frappées d'un avertissement sous forme de tête-de-mort.

Arrivant devant une porte au logo d'Otis, il marqua un arrêt et inspecta la serrure. Puis, il sortit une petite tige en acier et l'engagea dedans. L'une après l'autre, il tâta les goupilles et les mobilisa pour s'assurer qu'aucune n'était grippée. Il n'avait pas l'intention de crocheter la serrure à la main comme Arsène Lupin, mais préparait le terrain pour un outil à ultrasons. Satisfait, il ouvrit une pochette gravée *Southord* et en sortit un tube en acier se poursuivant par une sorte d'aiguille effilée. Il introduisit l'aiguille dans le barillet et un sifflement strident se fit entendre. En trois secondes, la porte fut déverrouillée.

Il ramena la lumière et gravit un escalier étroit qui le mena vers une plateforme supportant d'immenses moteurs électriques contrôlant des dévidoirs de câbles en acier. Il se pencha près du premier et ouvrit une trappe. Elle donnait directement sur le toit du monte-charge. Des néons verticaux

éclairaient le puis des ascenseurs qui descendaient sur 230 mètres : la hauteur de la Tour et plusieurs sous-sols. Vu d'en haut, on aurait dit que le tunnel s'enfonçait jusqu'au centre de la terre.

Bill hésita une seconde puis sauta les pieds joints sur le toit du monte-charge. Il fut accueilli par une chaleur étouffante et une odeur de graisse minérale qui lui rappelèrent sa période ado et *Elevator Surfing* dans les immeubles de New-York. Chaque week-end, avec deux copains, ils allaient à la recherche de sensations fortes et d'adrénaline facile. Ils s'introduisaient dans les tours par des entrées de service puis utilisaient de clés de pompiers pour appeler les ascenseurs, ouvrir les portes et monter sur les cabines.

Un jour, l'un d'eux - Vlad - est mort sous les yeux de ses compagnons. Vlad, fils d'immigrants géorgiens, avait un *death wish* et tout le monde savait qu'il allait - tôt ou tard - trouver une mort brutale. En plus des ascenseurs, il s'accrochait aux trains, se couchait entre les rails, escaladait les relais de téléphone et jouait avec les lignes à haute tension ; c'était une question de temps.

Il fut broyé un dimanche de Pâques par le contrepoids d'un ascenseur de la Trump Tower au 725 de la fameuse Cinquième Avenue. On trouva son corps au 61ème étage, sa tête au rez-de-chaussée et le reste de son *installation* étalée régulièrement entre les deux. De cette expérience, Bill avait gardé sinon une phobie, tout du moins une certaine aversion des ascenseurs.

Trouvant le boîtier technique, il tourna un bouton de la position *Normal* à la position *Inspection*. Dans ce mode, l'ascenseur n'obéissait plus qu'à lui. Deux touches avec des flèches permettaient d'aller lentement vers le haut ou vers le bas. Sans attendre, il pressa sur la flèche du bas et la cabine commença à descendre dans le tunnel.

De grands chiffres peints sur les murs égrenaient les étages comme un sinistre compte à rebours. Le grincement des câbles et des poulies résonnait comme dans une caverne.

Après une bonne minute de voyage, Bill arriva dans une zone où les murs semblaient couverts d'une fine pellicule de poudre brillante. Il arrêta l'ascenseur et appliqua sa main contre le ciment. Une poudre argentée lui resta sur les doigts. Elle avait la consistance de la farine T55 mais réfléchissait la lumière comme un miroir. Un peu plus bas, des amoncellements de cette poudre s'accumulaient sur les supports des rails de l'ascenseur et sur les mécanismes des portes palières. Dans un petit sac de congélation, il ramassa quelques échantillons à l'aide d'une carte de visite pliée en deux. Il sortit un téléphone portable et prit de nombreuses photos y compris des plans serrés sur les monticules de poudre.

Il arriva devant la porte du dixième étage et tenta de l'ouvrir. Elle ne bougea pas. Quelques tapes dessus renvoyaient un son plein. Elle semblait renforcée et soudée de l'autre côté. Peut-être même qu'un mur avait été construit pour la bloquer définitivement. Il remonta un peu plus haut. Au douzième, une petite fente entre le mur et le haut de la porte, lui permit de faire passer le rayon lumineux d'une torche pas plus grande qu'un stylo. Aussi loin qu'il put voir, des dunes de cette substance brillante s'épalaient. Par endroits, elles montaient jusqu'au plafond. Des fils électriques en grosses tresses multicolores parcouraient la masse. A l'aide du téléphone portable, il prit encore de nombreuses photos détaillant le dispositif.

Soudain, un bruit attira son attention. Quelques étages au-dessus, on cherchait à ouvrir une porte au pied-de-biche. Un bruit de conversations animées emplissait le tunnel. Bill, qui en avait assez vu, appuya sur un bouton pour remonter la cabine. Celle-ci commença à bouger avec une lenteur exaspérante ; normal en mode *Inspection*. Au moment où il passait devant le 15ème étage, la porte s'ouvrit brutalement. Il se retrouva nez à nez avec trois gaillards armés jusqu'aux dents. Durant la seconde que dura leur effet de surprise, la cabine monta encore d'un mètre. Seul l'un d'eux, le plus balaise, eut le réflexe de sauter dessus avant qu'elle ne dépasse l'étage où la porte était ouverte.

Paris, France - 15 Octobre 2017

J - 27

En plus de peser dans les 130 kilos, le géant était armé d'un pistolet mitrailleur MP5 muni d'un silencieux. Il épaula pour tirer, mais Bill se retourna vivement. La rafale ricocha sur les câbles en acier sans même les égratigner. Dans un film de James Bond, ils auraient été coupés net et l'ascenseur serait tombé. Mais les balles de 9 mm ne traversent pas l'acier et les ascenseurs ne tombent pas quand leurs câbles sont coupés.

Bill envoya un coup de pied dans le ventre de son assaillant. Déséquilibré, celui-ci lâcha l'arme pour se rattraper. Les deux hommes se regardaient comme des fauves au travers d'un réseau vertical formé par les câbles qui s'attachaient au milieu de la cabine. Bill n'était pas armé. L'autre n'osait pas se pencher pour ramasser le MP5. Sans que ses yeux féroces ne quittent Bill, il passa sa main droite derrière son dos et ramena une baïonnette de quarante centimètres de long. La lame faite pour éventrer brillait sous la lumière des néons qui défilaient. Sans se perdre de vue, les deux hommes tournaient par petits

pas tout en restant d'un côté et de l'autre des câbles de suspension.

La lame trancha l'air à plusieurs reprises et gratta bruyamment contre les câbles. Bill esquivait sans perdre son sourire :

- Tu tiens ta lame comme si tu allais te bagarrer devant un bordel

L'homme se fâcha et donna quelques coups en vain.

- C'est toujours le Requin qui vous entraîne ? Il n'a jamais été fort à l'arme blanche.

- Tu es de la CIA ? Demanda le géant en crachant de côté

- Organisation Omega

Le géant pâlit.

- Tu t'es mis dans la merde en t'enfermant avec moi entre ces murs. Je vais te tuer et prendre ton couteau en souvenir, lui prédit Bill

- J'ai toujours rêvé de me faire l'un de vous

- Je te propose un marché, répondit Bill, si tu jettes ton arme et tu me racontes ce que vous maquillez dans cette tour, je te laisse en vie.

- Tu peux rêver. Je vais t'étriper.

Les poings de Bill se refermèrent sur les gros câbles. La seconde d'après, le géant reçut deux semelles en pleine figure. Surpris, il tituba en arrière à l'instant où la cabine croisait avec le contrepoids de 8 tonnes. Le bruit de l'impact ressembla à celui que ferait un cafard écrasé par un micro de concert. Sans effort, cette sombre masse mobile le ratatina dans les dix centimètres d'espace qui la séparaient de la cabine. Son corps broyé tomba dans le tunnel interminable. Sa mort fut graphique mais rapide.

De retour au 56ème étage, Bill escalada la trappe qui mène dans la salle des machines. En repassant devant les autres ascenseurs, il en vit un remonter. D'instinct, il sut qu'il venait pour lui. Les autres arrivaient pour la chasse à l'homme. Il se

félicita d'avoir ramassé la mitraillette du géant. Quelque chose lui dit qu'elle allait bientôt servir.

Le compteur égrenait les étages. Quand il passa le 50, le doute n'était plus permis. C'est bien pour lui qu'ils venaient. Il épaula l'arme et attendit. Il ne voulait pas les flinguer à travers la porte comme un trembleur. Avec l'index, il passa le sélecteur de tir en mode coup par coup. Seuls les amateurs et les soldats en déroute balancent des rafales.

L'ascenseur s'arrêta et la porte commença à coulisser. Trois gars en lunettes noires, oreillettes et armes automatiques se tenaient prêts à jaillir. Ils n'eurent pas le temps de jaillir que ça canardait déjà. Le silencieux intégré était si efficace que le bruit des douilles qui tombaient sur le sol surpassait celui des détonations. Bill s'avança. Deux assaillants avaient eu leur compte et le troisième respirait encore, mais se sachant foutu, il ne tentait plus rien.

- On ne prend pas l'ascenseur en cas d'urgence ! Lui lança Bill. En montant jusqu'au 55 et en continuant à pieds, tu aurais eu tes chances. Bonne nuit !

La dernière déclaration fut ponctuée d'un tir qui transforma le mourant en cadavre. Bill ne laissait jamais de reste.

Un autre ascenseur montait. Il fallait s'arracher avant que l'endroit ne devienne franchement infréquentable. Il entendait déjà les éclats de voix et le bruit des rangers remonter dans l'escalier de secours.

Il ouvrit une porte qui donnait sur la terrasse de la tour. De grosses unités de climatisation bourdonnaient au milieu d'une jungle d'antennes, de cheminées et de relais de télévision. Une muraille en métal, protégeait un hélicoptère. De l'autre côté, après une palissade symbolique, il y avait plus de 200 mètres de vide.

Bill passa son sac à dos qui dissimulait un parachute de base jumping de 21 pieds de diamètre. Il cliqua les sangles par-dessus son costard puis, sans la moindre hésitation, il enjamba le dernier parapet.

Le parachute s'ouvrit en claquant comme un fouet. Quelques secondes plus tard, Bill atterrit sur l'esplanade en face de la tour. Il abandonna son parachute et enfourcha une moto datant de la Seconde Guerre mondiale.

La BMW R71 modèle 1942 démarra dans un bruit d'enfer laissant derrière elle un nuage âcre de fumée d'huile brûlée. Au cas où ses poursuivants l'observaient depuis la tour, Bill se retourna et fit un dernier bras d'honneur.

Dammarie-les-Lys, France - 16 Octobre 2017

J - 26

L'hôtel-relais « des Roses » de Dammarie-lès-Lys poussait derrière un terrain vague avec une vue imprenable sur un magasin Leclerc et une agence de pompes funèbres. En tant que business, l'établissement avait été flingué par les commentaires de Tripadvisor. Même si le service extrêmement rude se situait dans les standards de la région parisienne, il était fait également état d'infestation de cafards, de refoulement d'égouts et de crasse incrustée. Quand on rajoute à cela le clonage de cartes de crédit et le vol dans les chambres, le touriste, même le routard, boudait.

Quand l'Etat proposa au proprio de lui louer la totalité des chambres au prix de petites suites du Ritz, il signa sans rechigner. Des *Go Teams* du ministère de l'Intérieur parcouraient la France prêts à dégainer contrats et carnets de chèques. Ils raflaient de l'immobilier en déroute comme un qui jouerait au Monopoly. Même s'ils ne dédaignaient pas l'établissement indépendant en difficulté, ils avaient assez d'appétit pour avaler des chaînes entières. Ainsi, le groupe Accor leur céda 62 hôtels Formule 1 en une seule transaction.

A la vitesse à laquelle les « associations » ramenaient des migrants, il fallait bientôt réquisitionner des villes entières pour les loger.

L'hôtel des Roses affichait complet ; que des « Syriens ». Ce terme ne désignait plus une nationalité en particulier. C'était juste un mot-clé pour une catégorie de déplacés précaires mais autrement inclassables. Le plus souvent juste un surplus démographique de pays qui produisent plus de bouches que de richesses.

Parfois, le mot « Syriens » a une connotation bien plus d'inquiétante quand il ne désigne plus des réfugiés économiques, mais ce que la police appelle des « revenants ». Ce sont des hommes, parfois des femmes, partis grossir les rangs des groupes terroristes qui pullulent en Syrie et en Iraq. Quand ils ont le mal du pays, ils reprennent la route vers l'Europe en ramenant les *copains* avec. Ce sont de vrais monstres assoiffés de sang humain qui se mêlent au flot de réfugiés qu'ils ont eux-mêmes causés. Leur but dans la vie est de tuer, faire souffrir, répandre l'épouvante et mourir afin d'aller chez la divinité qui leur a promis de les récompenser. Face à eux, l'Europe n'a même pas fait semblant de résister. Au moment où les groupes terroristes annoncèrent leur intention d'envoyer un flot humain et de s'y mêler, Merkel déclara que les portes étaient de toute manière ouvertes et que la question tournerait autour de la répartition des migrants. Pour donner le ton, le maire de la ville de Kassel annonça aux Allemands que ceux qui s'opposent aux migrants sont « libres de quitter le pays ».

Les « Syriens » de l'hôtel des Roses faisaient partie de cette seconde catégorie. Ils arrivèrent par petits groupes que des associations humanitaires aidaient à rentrer en Europe et à se soustraire aux contrôles des frontières. Une fois à l'hôtel, c'est la population qui prit le relais ; enfin les premiers temps. Les gens venaient de Paris avec les enfants. Ils apportaient des sacs d'anciens vêtements, des tirelires remplies dans les classes d'école et d'anciens téléphones portables. Ils faisaient le

ménage, la lessive et la cuisine. Mais très rapidement, le malaise s'installa.

Les volontaires parisiens, qui s'attendaient à trouver des familles en détresse, en furent pour leur frais. L'hôtel ne regorgeait que de moustachus dans la force de l'âge fumant cigarette sur cigarette en salivant devant une télévision qui était volée tous les deux jours. Ils regardaient d'un œil torve ces volontaires qui s'affairaient aux diverses corvées. Même les fillettes de douze ans n'échappaient pas à leur concupiscence. D'où ils venaient, on en vendait pour une centaine de dollars dans les souks ; des Yazidis surtout. Certaines militantes, qui venaient entre amies s'offrir à eux, n'ont pas aidé à améliorer leur vision de la femme occidentale.

Une chambre au troisième étage servait de lieu de passes militantes. Tous les jours sauf le vendredi, les volontaires débarquaient avec un lot de préservatifs et montaient au troisième. Un matelas posé sur une moquette crade et jonchée de mégots servait aux ébats. La motivation des militantes était de réduire le nombre de viols afin de faire tarir les arguments de l'extrême droite. Elles optaient pour la méthode « déni de service » en offrant leurs corps gratuitement et sans la moindre résistance.

A l'autre extrémité du spectre moral, le prêtre d'une petite église se réunit avec ses paroissiens pour « faire quelque chose ». Soigneusement, pièce par pièce, ils démontèrent et emballèrent les croix, les statues de la vierge, les effigies du Christ et les exemplaires de la bible. Ces reliques furent rangées dans une remise fermée à double-tour. On trouva un lot de journaux – l'Equipe – qu'on scotcha sur les vitraux afin de cacher les saints, les animaux et autres personnages. Quand le soleil passait à travers les pages du journal, il illuminait de gros titres consacrés à la défense de la Juventus, le système 3-4-2-1, le retour de Sharapova après une affaire de dopage et les difficultés de transfert de joueurs dans les clubs monégasques. Un Coran fut posé sur l'autel couvert d'un tapis de prière pour l'occasion.

Armé de photos, le prêtre se rendit chez les Syriens pour leur offrir d'utiliser son église comme mosquée le vendredi et les fêtes religieuses. Avec une bonté infinie, il expliquait :

- Elle n'est pas parfaitement orientée vers la Mecque, mais nous avons pensé qu'elle pourrait faire l'affaire !

Deux hommes inquiets s'échangèrent en arabe :

- Je ne comprends pas trop ce qu'il dit, mais on dirait qu'il veut qu'on aille à l'église !

- C'est un Croisé, il veut nous convertir ! Enchérit un autre

Une lame d'un couteau brilla. Le code est clair pour les tentatives de conversion : du sang doit couler. Le prêtre sentit l'acier glacé lui effleurer le cou puis une main puissante attrapa celle de l'agresseur.

- N'égorge pas ce mécréant maintenant ! Nous allons faire coller des torrents de sang dans la région, mais ce n'est pas pour aujourd'hui !

Le géant qui parla était Abu Imran, le coupeur de têtes en chef d'Alep. Un Tchéchène aussi gros qu'un buffle d'eau et qui avait égorgé 25 personnes au Daghestan et 74 en Syrie. Il était devenu « rebelle syrien » à l'appel du « califat ». Tout allait bien pour lui jusqu'au jour où les forces russes s'approchèrent de la ville. Ces derniers l'auraient passé à l'équarrisseuse de carcasses, mais les négociateurs de l'UE et des USA arrivèrent à la rescousse. Obtenant un sauf conduit, il jeta ses armes, rasa sa barbe et se mêla au flot de réfugiés qui marchaient vers l'Europe. Le « califat » avait dit que c'était la prochaine terre de djihad.

Sa centième décapitation, il voulait qu'elle se fasse en France. On lui avait promis beaucoup de cous à condition qu'il attende le 11 novembre.

Dammarie-les-Lys, France - 16 Octobre 2017

J - 26

Le prêtre connut la frayeur de sa vie. La lame fut à un doigt de lui couper la carotide. Le « géant » - qu'il prenait pour un gentil – lui avait sauvé la vie.

- Raison de plus pour ne pas stigmatiser ! Pensa-t-il en décarrant dans sa Peugeot 203.

A ses proches paroissiens, il raconterait qu'un radical avait voulu le tuer mais qu'un modéré l'avait sauvé ; le parfait narratif du bien qui triomphe sur le mal.

Malgré ses bonnes dispositions, le prêtre ne remit plus jamais les pieds à l'hôtel des Roses. Les Parisiens cessèrent de venir également. Un migrant avait fait des attouchements sur une fillette qui passait l'aspirateur. Il l'agrippa par-derrière et tenta de l'attirer dans un local technique isolé. Elle hurla si fort que l'assaillant l'abandonna en la repoussant avec dégoût. Dans un esprit responsable, ses parents décidèrent de ne pas « faire le

jeu du Front national ». Traduisez : ils étouffèrent l'affaire. Malgré cela, le malaise grandit chez les parisiens qui commencèrent à bouder. Ce fut sans concertation. Juste un matin, il n'y avait plus personne.

Les femmes qui venaient offrir leurs charmes pour « les besoins » des migrants furent étonnamment les plus vaillantes et les dernières à désertir. L'une d'elles s'est fait violer ; « *un truc de ouf* » comme le racontent ses amies. Elle prenait une pause cigarette. Ce gars est arrivé. Il l'a retournée. Comprenant ses intentions, elle tenta de le repousser. Il lui donna une grosse baffe qui l'assomma puis - lui et ses copains - lui éclatèrent le derrière. D'où ils venaient, le vagin n'avait pas beaucoup d'adeptes. En une heure de temps, travaillant à la tâche, ils la firent passer de la fente d'une cabine téléphonique à pièces au pavillon d'une trompette. C'est une copine venue *prendre le relais* qui la trouva en vrac dans un placard et appela le SAMU.

Le mari de la victime débarqua en furie et poussa une gueulante contenant des propos qui, techniquement, tombaient sous le coup de la loi. Il menaça de porter plainte puis disparut sur les chapeaux de roue en leur criant :

- Et mettez des préservatifs la prochaine fois !

Il en parla à des militants de son association qui lui expliquèrent que ça ne sert à rien d'être raciste parce que ces gens étaient « incapables de faire la différence entre le bien et le mal ». Il fallait être tolérant et leur laisser « le temps d'apprendre. ». Et puis « au fond ce n'était pas vraiment un viol, mais un dépassement de mandat. ».

Restés seuls, les Syriens commencèrent à s'organiser. Un fourgon leur livra tout ce qu'ils avaient dû abandonner lors de leur déroute : des fusils d'assaut AK-47, des couteaux de combat et des drapeaux de Daesh qu'un imprimeur local fabriquait pour la cause.

Quand le groupe transporté par le *Qross Kay* et l'équipe de Ji-N arriva, Abu Imran convoqua une assemblée générale dans le réfectoire. Un silence absolu dans la salle bondée témoignait

de l'autorité qu'il avait sur ces hommes. Il grimpa sur une table qui faillit s'effondrer sous son poids puis entama un discours qu'il ponctuait avec son bras levé en poing fermé devant son visage : « *Le jour du djihad et du martyr approche. Le Grand Satan va bientôt bombarder la France. Du mécréant qui bombarde du mécréant, c'est un signe qu'Allah nous envoie. Encore une fois, les Américains ont cru se servir des musulmans, mais c'est Allah qui se sert d'eux. Nous allons profiter de la pagaille qu'ils vont bientôt lancer et attaquer. Dans ce pays, nous avons plein de frères qui cachent des armes. Ils attendent uniquement que le djihad soit lancé pour le rejoindre. Allah nous donne cette possibilité aujourd'hui* ».

Des hurlements qui s'entendaient jusqu'à l'autoroute éclatèrent : « Allah Akbar ! ». La salle passa du silence total à l'hystérie en une fraction de seconde : Abu Imran venait de sortir son couteau avec lequel il avait égorgé 99 personnes.

Troisième Partie

Le 10 Novembre 2017

J - 1

Monsieur Ravier fit passer plus de 1 million d'Euros d'ordres boursiers en quatre heures. Sautant d'un compte à l'autre, il achetait des options de vente à un prix d'exercice irréaliste pour les cours. Restant dans la barre des 10'000 Euros par transaction, il misait sur la baisse des assureurs, des compagnies aériennes et des voyagistes. Si tout se passait comme prévu, il espérait tripler la mise sous 24 heures. Il n'avait pas la moindre idée de ce qui était « prévu », mais le tuyau venait des cercles les plus profonds de l'Etat américain.

Il s'interrompit pour prendre la télécommande et zapper rapidement sur une douzaine de chaînes d'information. Puis, il décrocha le téléphone et pressa le zéro pour le concierge :

- J'aimerais une seconde télévision dans ma chambre !
- La télévision de monsieur serait-elle en panne ?
- Non, elle marche parfaitement, mais je veux une seconde
- Certainement monsieur ! Un technicien viendra l'installer dans quelques minutes

Son téléphone vibra. Un message éphémère Snapchat arriva. C'était une photo de la Tour Eiffel avec un commentaire écrit dessus : « C'est le moment d'agir. Et évitez de manger de la viande. Le cholestérol n'est pas bon pour vos artères ! DM. ».

DM, c'était Douglas Mortimer son mystérieux donneur d'ordre.

* * *

Quelque part dans Rome, un banquier aux doigts boudinés faisait le plein d'options de vente sur les valeurs françaises. Il rafla tout ce qui traînait sur le marché. A plusieurs reprises, il dut freiner ses ardeurs pour ne pas faire flamber les cours en introduisant une demande trop massive. Son bras droit, la mine inquiète, arriva vers son bureau :

- Tu es en train de miser sur la fin du monde ou quoi ?
- Ils n'ont pas donné de raison, mais je n'ai jamais vu des ordres pareils de toute ma carrière !
- C'est de la folie pure ! Sauf apocalypse en France, ils vont perdre tout leur argent
- Ils ne sont pas du genre à perdre leur argent. Ca vient de Don 500 lui-même.
- *Dio merda !* Le blasphème salua admirativement le passage d'un ordre unique de 50 millions d'Euros.

Puis, prenant son téléphone, il composa rapidement un message pour son épouse : « On ne part pas à Paris. Annule les billets. Je t'explique plus tard. »

* * *

Le Cheikh Mourad se gara sur le parking défoncé du sanatorium du Vexin. En même temps qu'Ahmed, il supervisait le laboratoire de fabrication d'explosifs.

Le sanatorium construit durant les années trente, changea régulièrement de nature sans jamais trouver une vocation stable. Tour à tour lieu de repos, hôpital, prison, caserne, camp de concentration, camp de transit, monument historique... et

puis finalement ruine quand les pavillons commencèrent à fermer à partir de 1988.

Plus une seule vitre ne tenait debout. Les portes en bois avaient pourri laissant les éléments s'engouffrer dans les kilomètres de couloirs couverts de flaques stagnantes. Des fresques *street art* couvraient les murs dont la peinture au carbonate de plomb se détachait par pans entiers.

A moins d'une heure de Paris, c'est ce que les frères avaient trouvé de mieux pour le laboratoire. Dans les sous-sols, ils avaient installé un groupe électrogène et des spots halogènes placés sur pieds télescopiques.

Le cheikh fut accueilli par deux jeunes qui faisaient du « chouf » ; des spécialistes. Ils avaient commencé leur carrière à sept ans en surveillant pour les caïds. Ils flairaient le *keuf* à des kilomètres. Ils savaient rarement quel type de crimes ils couvraient. Le « business » ça ne les regardait pas.

Les deux sentinelles urbaines accompagnèrent le cheikh vers un escalier glissant qui descendait dans les entrailles de l'immeuble. Les spots de 500 watts transformaient le lieu en fournaise.

Il fut accueilli par un petit blond aux lunettes bifocales. Il lui serra la main et se présenta en un Français parfait :

- Abu Sayaf, j'ai rejoint l'Oumma l'année dernière
- Ça fait plaisir de vous voir déjà à l'œuvre !
- Le califat n'attend pas !

« *Il n'y a qu'un converti pour se donner un sobriquet aussi ridicule* » pensa le Cheikh qui garda cette considération pour lui-même.

- Vous en êtes où ?
- Nous commençons à mélanger la nitro cet après-midi
- Seulement ! Vous êtes en retard. Elle ne sera jamais prête pour demain !

Le blond eut un petit sourire. Il s'efforça de ne pas paraître condescendant devant l'un des *boss* de l'opération.

- Suivez-moi, je vais vous montrer

Ils marchèrent le long d'un dédale de couloirs et de piliers jusqu'à une sale puissamment éclairée. Des citernes en plastique s'élevaient jusqu'au plafond. Il y en avait des douzaines reliées par un enchevêtrement de tubes et de gouttières. Une fumée acide, presque nocive, frappait aux narines malgré les extracteurs d'air qui soufflaient dans des gaines qui disparaissaient dans une cheminée noyée dans le mur. Deux hommes sur un escabeau, masque à gaz sur le visage, mélangeait au manche à balai le contenu d'une citerne dont ils avaient retiré le couvercle.

Le blond commença à expliquer comme s'il faisait visiter une usine à un groupe d'investisseurs :

- La nitro est trop instable. Elle absorbe l'humidité de l'air et perd rapidement en efficacité. En plus, elle explose trop facilement. Si on tente de la stocker ici, elle peut partir toute seule et rayer tout ce complexe de la terre.

- Qu'Allah nous en protège ! C'est quoi votre plan alors ?

- Le camion-citerne arrive tout à l'heure. Nous allons commencer le mixage et le transvasement en même temps. On ouvrira progressivement ces robinets et le mélange se fera dans ce grand bac chauffé que vous voyez au fond. On y préparera une tonne de nitro à la fois. Quand les ingrédients entrent en contact, elle se forme immédiatement. On la transfère dans la citerne du camion garé dehors puis on recommence.

- Ca me parlait trop lent, s'inquiéta le Cheikh.

- On va y travailler toute la nuit et le camion sera plein à la prière du Fajr. Nous avons loué une motopompe qui peut envoyer jusqu'à 1000 litres par minute.

- 1000 litres à la minute ! C'est brutal ça. Vous ne risquez pas l'explosion ?

- Rassurez-vous, après le mixage à chaud, la réaction chimique met une bonne demi-heure pour aller jusqu'au bout. Pendant ce temps, c'est suffisamment stable pour permettre le transfert.

Le cheikh n'était pas rassuré du tout. Il regarda l'installation vétuste et anarchique autour de lui et eut qu'une seule envie : déguerpir.

* * *

Une Mégane grise se gara devant un petit pavillon à Issy-les-Moulineaux. Le petit jardin en friche et la terre sur les persiennes craquelées suggéraient l'abandon. Deux hommes surgirent et à l'abri des ronces, ils forcèrent la porte. Sans la moindre délicatesse, le pied-de-biche mordit le bois et ne fit qu'une bouchée de la serrure dont les pièces en laiton résonnèrent en tombant sur le carrelage poussiéreux.

Dans le salon obscur de la maison, l'un d'eux posa une mallette en aluminium à même le sol et l'ouvrit avec précaution. Elle contenait des blocs de Semtex nettement emballés dans du papier. Ils étaient tous connectés par des fils électriques à une centrale ressemblant à une grosse calculatrice. L'homme entra un code et un compte à rebours de 15 minutes commença. Sur le rebord d'une fenêtre fermée, il posa une lourde rame de 5000 feuilles A4 sur lesquelles était imprimé le drapeau de Daesh. Avec le souffle de l'explosion, on allait en ramasser jusqu'à Versailles.

Pendant ce temps, son comparse au bord du dégoût, ouvrait une glacière pour en sortir un bras humain congelé. Il le posa soigneusement dans la baignoire puis ouvrit un petit sac et saupoudra quelques dents dans un coin.

- ça marche lui ? Lui demanda son collègue en anglais

- Je crois que ça ira ainsi. C'est tout ce qu'ils vont retrouver, mais ça suffira pour une identification.

- On s'arrache !

* * *

- C'est de la pêche à la sardine ! Commenta le médecin

Perché sur un mat, Ji-N flashait un énorme projecteur vers les côtes libyennes. Dans la nuit noire, le faisceau lumineux - genre batterie de DCA - se voyait jusque dans les collines de la Tripolitaine. Il attirait les migrants. Des embarcations de fortune les recueillaient sur la cote libyenne pour leur faire traverser les deux kilomètres de mer jusqu'au *Gross Kay*. La rive était si proche qu'on pouvait sentir l'odeur des feux de camp et voir les braises luisantes sur les plages.

L'activité de Ji-N s'étant industrialisée, il ne jouait plus à cache-cache avec les garde-côtes. Au contraire, il travaillait en partenariat avec eux. Pour des raisons diplomatiques, *pour la bonne forme*, les forces marines européennes ne pouvaient pas s'aventurer dans les eaux territoriales de la Libye. Sur ce plan, les *humanitaires* avaient les coudées franches. Ji-N *sauvait* jusqu'à 1500 migrants par nuit. Il les entassait sur le bateau, puis demandait au capitaine de foncer plein nord. Au matin, il rencontrait des croiseurs militaires italiens, allemands ou français auxquels il livrait son cargo humain. Ces derniers assuraient le transport jusqu'aux ports grecs et italiens.

A la nuit tombée, le *Gross Kay* était de nouveau en train de jouer au sardinier. Les autorités libyennes n'ignoraient rien de son manège, mais fermaient les yeux. Sans lui, toute la misère du Sahel serait coincée dans leur pays.

On ne parlait plus de Camille, mais on savait que là où elle était, elle serait fière du travail accompli. Son corps et ses affaires avaient été enroulés dans une bâche et lestés de 25 kilogrammes d'haltères. Au moment de la jeter à l'eau, il eut une altercation avec un marin ukrainien qui voulut dire une prière et Ji-N qui insistait pour le respect absolu de la laïcité. Après l'intervention du médecin, les esprits se calmèrent et le corps fut confié à la mer.

* * *

Bill venait de prendre possession de son appartement dans le quartier de VDNX. Un petit deux pièces au troisième étage dont le balcon donnait sur une ligne de trolleybus qui longeait l'interminable parc d'Ostankino.

Il allait devoir vivre à Moscou pendant longtemps ; peut-être jusqu'à la fin de ses jours. Officiellement, la Russie ne lui accordait pas l'asile politique. Les relations avec Trump étaient assez tendues pour ne pas se permettre le luxe d'une nouvelle affaire Edward Snowden. A minima, le MVD lui fournit un passeport suisse d'excellente facture, un permis de conduire international et une carte de séjour renouvelable chaque année. L'hospitalité serait assurée aussi longtemps qu'il garderait un profil bas : pas de politique, pas de journalistes, pas de contacts avec l'étranger.

Seule consolation de sa condition d'exilé, les cours de russe fournis gracieusement par une secrétaire du FSB. Elle venait chaque semaine lui prodiguer des leçons de conversation et devait probablement rédiger un rapport de surveillance pour son administration.

Aussi grande et mince qu'elle était, la nature l'avait affublée d'une énorme poitrine qu'elle cherchait désespérément à dissimuler sous un pull en cashmere qui faisait l'effet inverse. Parfois, elle passait la nuit pour lui démontrer les méthodes peu orthodoxes que le camp soviétique utilisa jadis pour retourner des légions d'agents impérialistes.

Paul de Fénac demanda à sa secrétaire de lui réserver un billet pour Paris dans la soirée puis décrocha son téléphone pour

appeler un de ses collaborateurs ; le légaliste de la commission financière.

- On va les ferrer !
- Tu vas ferrer qui ?
- La banque du Vatican. Ce soir, je veux que tu prennes l'avion pour Paris avec moi
- Mais je suis déjà à Paris pour le week-end
- Ca tombe très bien. J'y serais ce soir. Demain, on voit un haut responsable de la banque du Vatican. Il veut nous rencontrer avec ses avocats. Il est prêt à témoigner contre son employeur, mais il veut des garanties pour sa propre gueule.
- Ca ne peut pas attendre lundi ?
- Surtout pas ! Le gars est comme une cocotte-minute. D'ici lundi, il aura disparu ou changé d'avis.
- On se voit où ?
- Tour Montparnasse, 9 heures du matin. Le cabinet de son conseil se trouve quelque part dans les étages. Nous serons tous sur place et le soir même, on passe sur les medias. J'ai déjà contacté des journalistes.
- Ca va tirer gros !
- Très gros. L'ironie, c'est qu'ils seront en première page des journaux du dimanche
- La messe leur restera en travers de la gorge

La conversation se termina sur un rire machiavélique.

Bellevue, Nebraska, USA - Le 10 Novembre 2017

J - 1

Le Boeing E-4B du SAC - Strategic Air Command - ne s'appelait pas « avion du jugement dernier » pour rien. Construit à partir d'un long-courrier 747-200, il avait été équipé avec une guerre nucléaire en arrière-pensée. Au Pentagone, on théorisait que tôt ou tard, les Soviétiques auraient la malheureuse idée de lancer une attaque nucléaire sur les Etats-Unis. Si les choses sont agencées selon le principe cher à Bruce Lee « Celui qui frappe le premier gagne. », ceci crée une tentation chez chaque puissance d'annihiler l'autre en premier. Après tout, pourquoi vivre avec une menace si on peut la réduire au néant en prenant l'initiative ?

Les Américains ont donc cherché à développer une capacité de seconde frappe. Le cœur de la dissuasion nucléaire n'est pas la capacité de frapper en temps normal, mais celle de répondre une fois que l'ennemi a décidé d'attaquer en premier. Dans une éventualité de type *jugement dernier*, les Etats-Unis devaient vivre assez longtemps à l'état de zombie pour pouvoir envoyer un bras vengeur annihiler l'ennemi. Le Boeing E-4B faisait partie de ce dispositif en permettant la continuité de la chaîne de commande de l'armée en toutes circonstances. En cas de coup de baroud final, le président et

ce qui reste du gouvernement iraient se réfugier dans les airs d'où ils pourraient gérer la suite du conflit qui transformerait notre planète en un gros caillou perdu dans l'espace galactique. Il n'y aurait plus de communistes, plus de marxistes, plus de capitalistes, plus de pauvreté dans le monde, plus de chômage, plus d'accidents de la route, plus de maladies... Tous les problèmes de l'Homme seraient réglés d'un coup. En lançant l'attaque nucléaire de vengeance, le président saurait qu'il ne lui reste que quelques heures à vivre : quand le Boeing serait à bout de carburant.

La dernière fois que cet oiseau de mort survola une ville, c'était New-York le mardi 11 septembre 2001. De nombreuses personnes l'avaient filmé en train de faire des tours dans le ciel matinal sans comprendre à quoi il servait exactement. Les vidéos filmées par le public ce jour-là attisent toujours les commentaires sur YouTube.

Jack dormait dans le Microtel Inn situé presque dans le prolongement de la piste 30 de la base aérienne d'Offutt à Bellevue dans le Nebraska. Le Gulfstream de l'agence l'avait déposé dans l'après-midi puis reprit immédiatement son vol vers Paris. Cette fois, les *chimistes* - ceux qui allaient ouvrir les robinets - étaient à bord. Le gaz mortel qui servirait d'additif au phosgène tenait dans deux cylindres en acier de la taille d'une bouteille de plongée. Le Japonais conduirait personnellement cette partie de l'opération.

Régulièrement, les jets du 55th Wing passaient en faisant vibrer les vitres de l'hôtel. Les habitants de cette petite ville du Nebraska, des militaires et leurs familles pour la majorité, ne les entendaient plus. Ici, le souffle des réacteurs et les craquements des pales d'hélices qui brassent l'air font partie de l'ambiance depuis toujours. Même si on évitait de le crier trop fort sur les toits, la réalisation archétypale de la région avait été la construction par les usines Martin de l'avion qui balança les bombes atomiques sur le Japon en 1945.

Jack se réveilla encore. Il avait laissé la télévision allumée sur CNN. Des journalistes réchauffaient les news de la veille. Il regarda sa montre : 2 heures du matin. Le calme était une

bonne chose. Les medias allaient tomber sur les attentats de Paris comme des vautours.

Il tituba jusqu'à l'armoire et ouvrit son paquetage pour en retirer une ration MRE qu'il attaqua au couteau suisse. Il n'avait pas fini qu'on frappa à la porte.

- Entrez !

Deux jeunes Marines s'avancèrent en s'excusant. Ils n'étaient pas dans le coup, mais avaient la simple mission de le ramener entier jusqu'au pied du Boeing.

- C'est l'heure.

- Tout le monde est prêt ?

- Ils ont presque fini l'embarquement. Les pilotes sont là.

- Attendez-moi au parking, j'arrive

- A vos ordres

Orly, Paris - 11 novembre 2017

Le Jour J

Le trafic était léger ce samedi matin, mais Ahmed, contrairement à ses habitudes, adhéraait strictement aux limitations de vitesse et s'arrêtaait scrupuleusement aux feux rouges. Il savait que les gendarmes traquaient le fêtarde fin de semaine qui souffle positif jusqu'à la mi-journée suivante. Même si ses faux papiers sortaient de la Préfecture, le profil bas était de rigueur.

France Info interrompit les informations de trafic et un journaliste annonça un scoop avec une voix de fin du monde : *« Nous en savons plus sur l'explosion qui a secoué hier un pavillon résidentiel d'Issy-les-Moulineaux. Un témoin avait même évoqué un tremblement de terre genre AZF. Une source policière nous dit que l'explosion n'était pas due au gaz comme initialement communiqué par les services de la Préfecture. Un homme se trouvait dans le pavillon à l'épicentre de l'explosion. Son corps a été volatilisé par la puissance de celle-ci. Par contre, il a été tout de même possible de l'identifier : il s'agirait d'un terroriste bien connu*

au nom de Mohamed Al-Mughassil. Notre source pense qu'il serait revenu en France pour mener des attaques, mais qu'il aurait sauté sur une bombe qu'il préparait ».

Ahmed avisa une station d'essence Avia située juste avant les bretelles d'accès aux terminaux Sud et Ouest. De nombreux automobilistes s'y bousculaient pour faire leur plein avant de rendre leurs voitures aux agences de location situées un peu plus loin. Ahmed remonta le frein à main et composa le numéro du Cheikh :

- Vous avez entendu ce qu'ils disent à la radio ?
- Je sais. J'ai entendu aussi, répondit calmement le Cheikh
- Il est mort. Doit-on toujours continuer ?
- Nous faisons ce que nous faisons pour Allah, pas pour des hommes. Reprenez la mission comme si de rien n'était.
- Mais vous êtes sûr que ça va tout de même marcher ?
- On nous a annoncé la mort de Mohamed dans un bombardement en Afghanistan. Puis maintenant dans une explosion à Issy-les-Moulineaux. L'année dernière, il a été donné mort par trois fois et chaque fois, il échappait aux mains des mécréants. Il ne faut pas se laisser déstabiliser par les communiqués de la police. Ce sont des ruses pour créer la confusion dans nos rangs.

Ahmed se sentit honteux d'être tombé dans un piège aussi grossier. Il bomba le torse et annonça par sa voix la plus assurée :

- Nous continuons sans faillir dans la voie d'Allah

Seule une tonalité monotone lui répondit. L'appel venait d'être coupé. Ceci le soulageait de son embarras. Il décida tout de même de rappeler, mais eut immédiatement un message indiquant que le correspondant était hors de portée. Il n'avait plus le temps d'insister.

Il roula lentement vers le terminal Ouest. La seule entorse qu'il se permit était écrite dans son script. Une fois arrivé, il gara la voiture sur une place pour handicapés au parking

dépose-minute. Malgré l'état d'urgence, la police française est tellement dispersée qu'il faut presque coller un drapeau de Daesh sur le véhicule pour qu'ils aillent fourrer leur nez dedans. En descendant, il prit une valise et un sac à dos, mais laissa un cartable contenant un Coran, son permis de conduire avec son vrai nom et un livre sur les détournements d'avion. Le véhicule était de location chez Hertz. Les groupes terroristes n'aiment pas utiliser des voitures privées pour leurs opérations parce que la police les bloque pendant des mois comme pièces à conviction et parfois les rend à moitié démontées pour les besoins de l'enquête.

Suivant scrupuleusement les instructions, c'est seulement au terminal qu'il ouvrit l'enveloppe contenant son itinéraire et son billet d'avion. Il fut agréablement surpris d'y trouver une carte d'accès *First Class*. On avait déjà fait l'enregistrement en ligne pour lui. Son vol était l'Ethnair 420 à destination de Mallorca.

Pendant qu'il avançait dans la file pour déposer son bagage au check-in, il scannait discrètement la foule à la recherche de ses complices. Il savait que de nombreux djihadistes étaient au rendez-vous aujourd'hui. Malgré les différentes destinations qu'ils allaient prendre, ils finiraient tous au même endroit avant la fin de la journée : au paradis où Allah, la divinité qui parla aux Bédouins d'Arabie au septième siècle, les attend pour les remercier d'avoir promis et donné leurs vies pour la gloire de Sa vraie religion.

- Vous l'avez préparée vous-même ? La question de l'hôtesse le ramena brutalement sur terre.

Il poussa sa valise sur le petit tapis roulant.

- Oui ! Mentit Ahmed

- L'avion est à l'heure

La valise contenait des vieux habits et des journaux. Une idée du Cheikh : il ne fallait surtout pas voyager sans bagage afin de ne pas attirer l'attention de la police.

Lentement et souriant aux autres passagers d'un air affable, il se dirigea vers « la sécurité ». Une masse humaine avançait à la vitesse d'un glacier vers des appareils à rayons. Une armée de fonctionnaires scannaient, palpaient, fouillaient, déshabillaient, contrôlaient, saisissaient, refoulaient et interrogeaient. Le voyage aérien est un croisement entre le génie occidental qui fit voler plus lourd que l'air et les obsessions des islamistes qui voulaient le faire tomber. Jadis une aventure qui se passait dans le luxe et le glamour, il est devenu une expérience totalitaire. Comme une tache honteuse sur la face des démocraties, le voyage aérien suppose un renoncement à tous ses droits. Les passagers se soumettent collectivement à ce système qui leur retire toute dignité en échange d'un titre de transport.

Ahmed passa les contrôles et se rendit dans le *freeshop* pour acheter une bouteille de J&B. Pour que cela apparaisse bien à la camera, il prit un Jéroboam ; une énorme bouteille de 3 litres reconnaissable à cent mètres. On lui avait demandé de le faire afin que la séquence soit retrouvée dans les images de vidéo-surveillance et crée un message contradictoire pour les mécréants. Alors que leurs villes seraient en feu et leurs enfants orphelins, ils débattraient et s'invectiveraient sur ses motivations. Les uns diront que c'était un islamiste qui a clairement revendiqué son acte. Les autres diront que c'était un « mauvais musulman » qui a acheté de l'alcool juste avant de passer à l'acte. Les deux perdront leur énergie en conjectures.

Toujours d'un pas mesuré, il se rendit vers les toilettes et où il s'enferma à double tour. Une seconde lettre contenait les instructions précises qu'il ne devait lire qu'à la dernière minute. Nerveusement, il déchira l'enveloppe. Les ordres ne tenaient qu'en quelques lignes. On lui demandait de détourner le vol, exiger la libération de prisonniers palestiniens puis, que la demande soit satisfaite ou pas, écraser l'appareil sur un lieu habité. On lui annonçait également que trois djihadistes prendraient le même avion, mais qu'il ne devait pas chercher à prendre contact avant le décollage.

La missive le laissait sur sa faim. L'auteur était avare en détails. Il aurait souhaité un texte plus élaboré avec, par exemple, les noms des prisonniers dont il devait exiger la libération. Il hésita à appeler le Cheikh pour demander plus de précisions, mais il se ravisa. Puis, son ego reprenant le dessus, il se dit que la circonspection de la lettre voulait dire qu'on lui laissait carte blanche pour mener les opérations comme il l'entendait. Bombant le torse, il se dirigea vers la salle d'attente qu'il voyait comme l'antichambre du paradis. C'est pratiquement de cet endroit qu'il allait s'envoler au ciel pour rencontrer Allah, le prophète et les califes bien guidés.

L'embarquement commença à 9 heures du matin. Une hôtesse accompagna Ahmed jusqu'à son siège de *First Class* et lui offrit un petit plateau avec un croissant et un verre de jus d'orange. Il voulut s'enquérir si la viennoiserie contenait du saindoux ou du beurre, mais il décida de passer la main sur ce coup-ci.

Il était assis à la toute première rangée côté couloir ; le siège le plus proche du cockpit. Pendant que les passagers de la classe économique se bouscuaient pour aller à l'arrière, il déroulait mentalement les étapes nécessaires pour commettre son forfait. Comme maintes fois répété, il devrait attendre qu'une hôtesse ouvre la porte du cockpit. A cet instant, il avait une fenêtre de quelques secondes pour l'abattre et se ruer vers l'avant pour prendre le contrôle sous la menace de son arme.

Des écrans s'abaissèrent et commencèrent à diffuser un petit film pour expliquer l'attitude à adopter en cas d'urgence, le fonctionnement des masques à oxygène et la manière de gonfler un gilet de sauvetage. Puis l'avion roula vers la piste qu'il dévala à toute vitesse avant de s'élever dans les airs.

Quelques minutes après le décollage, Ahmed se pencha comme pour fouiller dans un sac à dos posé à ses pieds puis porta sa main sous le siège. Un paquet était fixé au gaffeur. D'un geste brusque, il l'arracha. Le bruit de l'adhésif déchiré se perdit dans le souffle des réacteurs lancés plein régime. Ahmed jeta un coup d'œil suspicieux à une dame assise dans

la même rangée, mais celle-ci ne bougea pas. La tête plongée dans un magazine, elle ne prêtait aucune attention.

Après un autre coup de périscope, il regarda dans le paquet. Les frères ne s'étaient pas foutu de lui : il y avait un pistolet Glock 45, deux boîtes de cartouches et un couteau à cran d'arrêt ; l'arsenal au complet. Comme les autorités avaient veillé à désarmer tous les passagers, personne n'était en mesure d'offrir la moindre résistance.

Il posa l'arme sur le siège vide à sa gauche, vérifia rapidement que le cran de sûreté n'était plus engagé puis la couvrit d'un catalogue promotionnel qu'il prit dans le vide-poche. A partir de ce moment, il fallait frapper comme un cobra. A l'instant où la porte du cockpit s'entrebâillerait, il devait ouvrir le feu sans la moindre hésitation. L'hôtesse serait la première à perdre la vie et l'instant d'après, il investirait le cockpit en enjambant son corps.

Sa montre - qu'il s'efforçait de ne pas consulter trop souvent - égrenait les minutes avec une lenteur exaspérante. Il ferma les yeux – à moitié – pour donner l'impression de dormir. Ceci surprendrait encore mieux les mécréants qui allaient être foudroyés par sa main sans avoir le temps de réaliser ce qui leur tombait dessus. Il se sentait tout-puissant. Dans sa tête, il répétait sans cesse le verset 9-14 : *« Combattez-les ! Allah, par vos mains, les châtiara, les couvrira d'ignominie, vous donnera la victoire sur eux et guérira les poitrines d'un peuple croyant. »*. Ce n'était pas lui qui allait tuer, mais Allah auquel il avait offert ses mains pour punir et châtier. Il n'était qu'un instrument ; un observateur. La souffrance des mécréants et leur sang, déversé en torrents, allaient guérir la rage et la haine qu'il ressentait comme une boule dans sa poitrine.

Soudainement, il sentit l'avion aplanir sa trajectoire comme s'il avait atteint son altitude de croisière. Puis, l'instant d'après, les moteurs passèrent au régime de ralenti et l'Airbus commença à descendre.

Ahmed appuya sur un bouton pour appeler l'hôtesse de l'air. Une petite lumière s'alluma, mais personne ne se montra. Un

horrible pressentiment lui donna la chair de poule. Il détacha sa ceinture et se leva.

Un rideau noir séparait la zone First de la zone Eco. Il l'écarta sèchement. Les sièges étaient vides. Pas un seul passager. Il commença à courir le long de l'allée en vérifiant les rangées de sièges une par une ; pas un chat. Il arriva jusqu'à la porte arrière et eut soudain une vision : les vacanciers qui embarquèrent par l'avant dans un grand tumulte descendirent discrètement par l'arrière avant le départ de l'avion.

Comme un fou, il fonça vers l'avant. Il arriva jusqu'à la porte par laquelle il avait embarqué ; aucune trace de l'hôtesse qui lui avait aimablement servi un plateau petit-déjeuner. Il l'imagina s'éclipser une seconde avant la fermeture des portes.

Il se retourna brutalement vers la passagère qui occupait l'autre extrémité de la rangée où il était assis. Elle lisait toujours le magazine. Un détail le frappa : comment pouvait-elle lire à travers d'épaisses lunettes de soleil ? Il arriva vers elle et lui donna une baffe monumentale. Il arracha un cri de douleur alors que sa tête à elle roulait sur le tapis. Ce n'était qu'un mannequin comme ceux qu'on utilise dans les vitrines. Maquillage réaliste, grosse perruque, mains gantées, carré d'Hermès, petite montre en or... Elle n'était là que pour lui donner l'impression d'avoir de la compagnie. On avait poussé le souci du détail jusqu'à lui mettre du parfum hors de prix et poser un sac Louis-Vuitton à ses côtés.

Ouvrant la marche avec son pistolet, il tourna la poignée de la porte du cockpit. A sa surprise, elle s'ouvrit. On n'avait pas pris le soin de la verrouiller.

Le siège du copilote était vide.

Celui du commandant était occupé par un homme qui avait les mains posées sur les cuisses. Il se pencha vers lui. C'était le Cheikh Mourad ; le cadavre du Cheikh Mourad plus exactement. Une ficelle très fine, presque invisible, passait autour de son cou et s'enfonçait profondément dans sa chair. C'est elle qui le maintenait assis. Ses yeux grands ouverts au-

dessus d'un rictus semblaient contempler une vision de fin du monde.

Ahmed jeta son arme et tomba à genoux.

Paris, France - 11 novembre 2017

Le Jour J

Le Boeing E-4B prêté à la CIA par le Pentagone volait depuis 20 heures déjà. Pour ne pas arriver trop tôt sur la scène, il passa un long moment à tournoyer au large des côtes de l'Irlande. Plus tard, il rencontra un KC-135 Stratotanker de la base de Ramstein pour un ravitaillement en vol.

A 07:50 du matin, il survola la capitale française puis s'établit sur un circuit d'attente qui allait de Créteil à Montigny-le-

Bretonneux. Les contrôleurs aériens avaient l'ordre de considérer son évolution comme un « exercice OTAN » et de réserver les niveaux de vol 180 à 210 à son usage exclusif.

Dans la cabine organisée en salle de commande à la déco années soixante, plus de quatre-vingt techniciens étaient à leurs postes avec chacun son ordre de mission précis. Assis sur un siège un peu surélevé, Jack jouait le chef d'orchestre pour une symphonie mortelle. Lors des attaques sur New-York, des erreurs de timing avaient causé quelques anomalies dans le narratif officiel. On avait, par exemple, communiqué aux medias la chute du bâtiment WTC-7 alors que celui-ci était encore debout. Cette fois-ci, la symphonie avait été soigneusement répétée pour éliminer ce genre d'incidents.

Une douzaine d'écrans de retour medias avaient été installés autour d'une grande carte d'état-major de l'Ile de France. On y voyait passer du foot, des bulletins météo, des reportages ou des débats. Une radio VHF Motorola était callée sur la fréquence d'Europe 1. D'autres avaient été programmées sur France Info, RTL2, RFI ou France Inter. La moitié du team comprenait le Français. Jack le parlait couramment.

Un gong retentit dans le système PA du Boeing. Le silence tomba net. Ceux qui mâchaient leur chewing-gum s'arrêtèrent. Un technicien jeta rapidement son sandwich dans une corbeille. On entendait juste le ronronnement des réacteurs et Europe 1 qui diffusait un reportage sur le transfert des joueurs de foot entre clubs de Première Division.

L'horloge à césium affichait exactement 09:30:00

- Messieurs, annonça Jack au micro, l'attaque chimique commence maintenant. Détournement d'avions dans 60 minutes. Vérifiez les liaisons satellites et mettez les Airbus en mode drone « stand-by ».

Paris - 11 novembre 2017 - 09:30

Le Jour J

Un camion-citerne avançait au pas sur les dalles de la rue Pierre Lescot. Deux ouvriers en gilet de la RATP marchaient en éclaireurs pour écarter les piétons et guider le chauffeur qui conduisait la tête dehors. Ils passèrent devant l'entrée principale du Forum des Halles puis le véhicule s'arrêta devant un bureau de poste sans en bloquer l'accès. Immédiatement, d'autres ouvriers surgirent et placèrent rapidement des cônes de circulation et un panneau de chantier. Personne ne prêta attention à cette scène que les Parisiens voyaient tous les jours.

Muni d'une longue tige, l'un des ouvriers décolla une lourde grille de caniveau en fonte. D'autres l'agrippèrent avec des crochets et l'écartèrent de côté. A travers le puis profond ainsi dégagé, on voyait deux grandes hélices qui brassaient l'air pour le pousser dans un tunnel en contrebas. A cet endroit, sur les rails qui luisaient dans la demi-obscurité, passaient les rames des RER A et B. Ces lignes souterraines transportent plus de deux millions de passagers par jour.

Les ouvriers dérochèrent une série de tubes de drainage en PVC qui étaient fixés sur les côtés de la citerne et les cliquèrent les uns aux autres. En moins d'une minute, un long serpent fut assemblé et on commença à le pousser dans le système d'aération. Quand la manœuvre fut terminée, on connecta le bout libre sur la sortie d'une pompe qui fut aussitôt démarrée dans une pétarade de moteur à deux temps.

Sans aucune précipitation, les ouvriers s'éloignèrent à pieds. Passant devant une benne à ordures, ils retirèrent casques et gilets qu'ils jetèrent tout en marchant. Rapidement, ils

arrivèrent à la rue Berger où une Jeep Grand Cherokee les attendait. Ils embarquèrent en ordre parfait. Même le geste d'ouvrir les portières avait été répété. Le véhicule démarra lentement et se fondit dans la circulation parisienne.

Cinq minutes plus tard, la station de Chatelet les Halles commença à sentir le gazon fraîchement coupé. Un vétéran de la Première Guerre mondiale aurait immédiatement compris... Le gaz phosgène étant quatre fois plus dense que l'air, il coulait comme une rivière transparente en envahissant les quais puis commença à s'insinuer dans les couloirs, les allées, les gaines d'aération, et même les wagons des rames métro qui passaient.

Comme en 1914, les gens ne se rendaient pas compte de la sinistre rivière dans laquelle ils pataugeaient jusqu'aux genoux. A certains endroits indirectement éclairés, un observateur attentif aurait pu voir une sorte de léger brouillard s'élever du sol et avancer en fonction des courants d'air. Comme les mirages qui se forment au bout des routes nationales écrasées par un soleil d'été, le gaz de combat commença à remonter en créant des effets optiques moirés sur les affiches de publicité.

Marcel - le SDF poète-musicien - et son chien furent les premières victimes du mal. Dormant à même le sol, leurs poumons se remplirent de gaz à concentration maximale. A ces niveaux, la mort, même s'il elle n'est pas immédiate, reste rapide et toujours spectaculaire. Le berger allemand se retourna et commença à battre l'air avec ses pattes. Le SDF ne se réveilla jamais de son rêve éthylique. Aux premières inhalations, il plongea dans le coma et une abondante mousse jaune commença à sortir de sa bouche et de ses narines. Désensibilisés aux manifestations de détresse, les Parisiens continuaient à presser le pas en contournant la scène.

Le nez dans le téléphone ou le regard lointain, les usagers marchaient de manière robotique selon un chemin qu'ils parcouraient chaque jour à l'identique ; métro, boulot, dodo. Monter à l'arrière de cette rame, monter au milieu de la suivante, prendre ce raccourci à contre-courant, préférer cette

sortie parce qu'elle a un escalier mécanique, arriver à la sortie avant que la foule... Telles sont les préoccupations des usagers dont le comportement semble programmé sur une carte perforée. Le terrorisme habituel dans la capitale française n'a pas constitué une incitation suffisante pour que les locaux ouvrent les yeux sur leur environnement.

Dans le poste de contrôle, un agent de sécurité manipula un petit joystick pour zoomer sur le chien et appela son collègue :

- Hey, tu as vu le clébard?

L'autre arriva sandwich à la main :

- Putain, oui on dirait que c'est la fin pour lui. Demande à Jacky et Nassim d'aller jeter un coup d'œil. Même Marcel n'a pas l'air d'aller fort non plus.

Soudain, les écrans de retour du quai affichèrent une scène d'apocalypse. Une rame de RER s'arrêta puis, quand les portes s'ouvrirent, des dizaines de personnes s'en déversèrent en tombant comme des quilles de bowling. La majorité semblait inerte. D'autres, se débattaient au milieu de la masse. On ne voyait que leurs bras et leurs jambes battre l'air de manière grotesque. Quelques passagers valides piétinèrent ceux qui étaient au sol et se mirent à courir comme des fous.

Le superviseur laissa tomber son jambon-beurre et commença à pianoter sur les boutons de la console. D'une caméra à l'autre, les mêmes scènes de cauchemar s'affichaient sur l'écran. Dans certains *tubes*, on voyait des gens affolés courir dans une anarchie indescriptible. Ceux qui ralentissaient étaient bousculés sans ménagement. Ceux qui tombaient se faisaient marcher dessus sans pitié. Partout, des sacs, des cartables, des vestes, des parapluies, et même des poussettes renversées jonchaient le sol. A certains endroits, comme sur le quai du RER B direction d'Aulnay-sous-Bois, il n'y avait que des corps sans vie.

- Appelle la police, les pompiers, le SAMU ! Tout le monde. Alerte maximale !

Puis il se ravisa :

- Contacte d'abord le centre de contrôle. Demande-leur de bloquer toutes les rames de RER et de métro. Que personne ne vienne ici.

- Je fais chef !

Le superviseur s'empara d'un micro d'adresse publique et de sa voix la plus calme, il annonça :

- Mesdames et messieurs, nous vous prions d'évacuer immédiatement la station. Suite à un grave incident voyageur, la desserte de la station Châtelet-les-Halles est interrompue sur toutes les lignes et ceci jusqu'à nouvel ordre. La RATP vous présente ses excuses et vous prie de bien vouloir vous diriger en ordre vers les sorties les plus proches.

Puis se retournant vers l'agent :

- Je crois que nous devrions foutre le camp nous aussi.

- Vous pensez à quoi patron ?

- Ça m'a tout l'air d'une attaque chimique. Je crois qu'on vient de nous faire le coup du métro de Tokyo.

- Foutons le camp ! Lança l'agent qui se leva si brutalement qu'il renversa son siège.

Paris, France - 11 novembre 2017

Le Jour J

Le bruit des réacteurs envahit soudainement le Champ-de-Mars. Le souffle était si puissant et si impromptu que des milliers de têtes se levèrent pour chercher à en déterminer l'origine. Jusqu'à l'Assemblée nationale, rue de l'Université, les vitres vibraient. Puis, un grand oiseau apparut juste au-dessus et des toits et arriva à toute vitesse après avoir survolé l'Ecole Militaire.

Les gens n'eurent pas le temps de comprendre ou d'avoir peur. D'une apparition étrange et anormale, l'Airbus grandit de plus en plus vite jusqu'à sembler couvrir le ciel. Une correction brutale de sa trajectoire l'inclina sur près de soixante degrés l'amenant directement au niveau du deuxième étage de la Tour Eiffel. Un dernier coup d'ailerons ramena les ailes à l'horizontale et l'avion percuta la Tour et sembla disparaître dans ses entrailles.

Pendant une demi-seconde, le temps s'arrêta. Puis, une immense boule de feu surgit et remonta en flash jusqu'au sommet dont la pointe commença à parcourir une sorte d'ovale imaginaire. Des cataractes de flammes coulèrent comme une chute depuis le second étage jusqu'à la plateforme du premier.

Un bruit équivalent à mille tonnerres parcourut la capitale. Jusqu'aux cafés de Montmartre, à l'autre bout de la ville, les Parisiens s'arrêtèrent net en se jetant des regards inquiets. Dans les bureaux du RENASS - le Réseau National de surveillance sismique - la station vélocimétrique enregistra un tremblement de terre de moyenne intensité.

Le carburant qui coulait sur le premier étage, le transforma rapidement en fournaise. Des visiteurs en feu sautaient. D'autres criaient au milieu des flammes et on pouvait entendre leur agonie jusqu'au Trocadéro. Le long de la Seine, la circulation s'arrêta. Ne sachant que faire, les automobilistes stoppèrent leurs véhicules et descendirent pour observer la scène atroce avec fascination. Certains couraient vers la Tour. Peut-être pour aider ou peut-être pour voir de près et se convaincre qu'ils ne rêvaient pas. D'autres, surtout parmi ceux qui avaient entendu à la radio la nouvelle de l'attaque des Halles, abandonnaient leurs voitures prises dans l'embouteillage et fuyaient à pieds. Ils ne savaient pas où se réfugier, mais leurs instincts leur dictaient de courir le plus loin possible et de ne jamais s'arrêter.

Au loin, on entendait les sirènes des véhicules de secours, mais on ne les voyait pas. Même les pigeons de Paris devenaient fous et volaient en cercles sans savoir où poser. Un capitaine de péniche observa la Tour vaciller puis poussa la manette des gaz à fond pour s'éloigner du lieu de sa probable chute.

Killian Duret, alias Mustapha Kamal depuis sa conversion, freina brutalement et se mit à hurler « Allah Akbar! Allah Akbar! » comme un demeuré dans la cabine de son camion-citerne. Il était un peu en retard sur le rendez-vous, mais il entendit sentir l'explosion faire vibrer l'asphalte et compris que la fête avait commencé. Il ne lui restait que deux minutes pour arriver sous la Tour Eiffel et jouer son rôle historique.

Mustapha roulait pour le califat dans le cadre d'une cellule de convertis spécialisée dans la fabrication d'explosifs. Cette attaque signait le divorce définitif entre lui et le pays de mécréants où il était né. Ce gage, il l'offrait au front AlNusra

en Syrie. Il leur avait prêté allégeance par Skype à l'époque où les autorités et les médias encourageaient les jeunes Français de confession musulmane à rejoindre le groupe terroriste. Alors que les médias présentaient cette nébuleuse salafiste comme une chance pour les Syriens aux prises avec « un pouvoir qui tue son peuple », des ministres de la République annonçaient que les terroristes « faisaient du bon boulot ».

En échange de l'attentat, ils feraient de lui un Wali - une sorte de préfet aux pouvoirs quasi-absolus - sur la région de Samarra près de Raqqa en Iraq. Il donnait le coup final au symbole qui représentait la France sur les cartes postales puis ses frères l'évacueraient vers la Syrie via la Turquie. En remontant l'Avenue de la Bourdonnais, il savait qu'il était à une minute du djihad et de son entrée dans les livres d'Histoire. Allah a voulu que son premier coup sur cette voie qui mène au paradis soit grandiose et historique.

Il tourna à gauche dans l'avenue Silvestre de Sacy. Il ignore le panneau de sens interdit. Il savait, pour l'avoir répété, que ce raccourci l'amènerait plus vite au pied de la Tour que la voie normale par les quais.

Roulant lentement, il savoura le spectacle du monument en feu. Les bus de touristes brûlaient aussi. Des débris de toute sorte fumaient sur le gazon net du Champ-de-Mars. Un Japonais muni d'une petite Leica prenait calmement des photos d'un corps déchiqueté qui pendait d'un arbre. Un peu plus loin, des corps calcinés, au moins une douzaine, étaient éparpillés. Un pickpocket passait rapidement de l'un à l'autre à la recherche d'un butin facile.

Sans perdre l'élan de son véhicule chargé à bloc, Mustapha braqua le volant et monta sur le trottoir. Il évita un train d'atterrissage d'avion et un morceau d'aile en feu puis roula jusqu'au pilier. L'apocalypse, l'odeur du kérosène en feu, les flaque de sang, les hurlements, la détresse des gens... remontèrent en lui un plaisir qu'il savoura avec une expression d'extase dans les yeux. C'était donc cela la voie d'Allah.

Il se gara sous le pilier ouest et répéta mentalement ce qu'il devait faire. A partir de ce moment, chaque geste devenait critique. La citerne contenait 15000 litres de nitroglycérine quasi-pure. On avait juste versé dedans quelques litres d'un mélange d'éthanol et d'acétone pour éviter qu'elle n'explose au moindre coup de frein. Sur le tableau de bord, une console électronique avait été ajoutée. En appuyant sur deux boutons en même temps, un compte à rebours de 60 secondes commencerait. Il était irréversible. Même si on arrachait la console, il continuerait dans les entrailles d'un circuit électronique qui gérait une charge de détonation formée d'un pain de C4 fixé sous la citerne.

Avant de lancer le dispositif, Mustapha jeta un coup d'œil aux alentours pour préparer son chemin de fuite. Une minute, ce n'est rien pour fuir une explosion aussi violente. Aussi loin qu'il pouvait courir, le souffle allait finir par le rattraper et le jeter à terre. Il comptait sur Allah pour le préserver et l'aider à rejoindre ses frères en Iraq. Le chemin était encore long, mais les mécréants allaient mettre des semaines à sortir de leur torpeur et penser à lui. Peut-être même qu'ils auraient tellement peur qu'ils préféreraient l'oublier quand même leurs ordinateurs cracheraient sa photo comme suspect numéro un.

Il vérifia une dernière fois les lacets de ses chaussures. Il toucha sa veste pour s'assurer que son téléphone et son portefeuille étaient bien dans sa poche. Un autre corps en feu tomba de la Tour et atterrit à quelques mètres du camion. Mustapha tenta de faire une prière rapide en arabe approximatif, mais dans le stress, il ne retrouva plus ses mots.

Les mains tremblantes, il appuya sur les deux boutons poussoirs. Une diode verte se mit à clignoter rapidement. C'était prévu. Le système faisait un test interne avant de lancer le chrono. Il fallait continuer à presser jusqu'à l'apparition des chiffres sur le LCD. Il l'avait maintes fois répété avec Cheikh Mourad.

Le hurlement de Mustapha se mélangea avec celui d'une énième victime qui se jetait dans le vide pour échapper aux

flammes. Quand le compte à rebours apparut, il indiquait 5 secondes et passa immédiatement à 4.

Paris, France - 11 novembre 2017

Le Jour J

Même si elle fait très 1847, la nitroglycérine reste un des explosifs les plus puissants jamais inventés. Ce liquide huileux explose sans fumée en envoyant une onde de choc à près de 8 km/s. Son usage dans les carrières causa tellement de veuves et d'orphelins que plus personne ne voulait s'en servir. La nitroglycérine eut rapidement une funeste réputation : au moindre choc, elle explose. On peut presque faire partir la déflagration par télépathie.

Quand Mustapha lâcha les boutons, un rictus d'horreur se dessina sur son visage. L'instant d'avant, il se voyait en Iraq dans un palais confisqué au régime. Des femmes, de belles Yazidis, achetées au marché comme à l'âge d'or de l'islam, servaient de décor. Elles ramperaient à ses pieds et se battraient pour obtenir ses faveurs. Les gens l'appelleraient « le Lion d'Allah » et rajouteraient « Al Firansi ».

Ses rêves furent pulvérisés au même moment que son hurlement déchira l'air.

Il n'avait eu que cinq secondes pour déguster son amertume. A son insu, ses « frères » l'avaient transformé en kamikaze. On lui avait fait miroiter ses propres phantasmes en échange de

son âme. En cet instant de mort imminente, il comprit leurs regards, leurs demi-mots et certaines expressions... On dit qu'à la mort, en une seconde, le cerveau repasse tout le film de la vie. Il eut le temps de repasser plusieurs fois le sien avec plus de profondeur à chaque visionnage.

Il comprit que pour eux un converti ne serait jamais un vrai musulman. Tous ceux qui ne sont pas Arabes, ne sont que des êtres qui - par miracle d'Allah - miment ce que fait le musulman. On voit parfois des arbres, des monticules de terre ou des légumes adopter une forme qui donne l'impression qu'ils sont sur leurs genoux, la tête dans le sol à faire la prière. L'internet arabe est friand de ces images qui s'échangent comme une expression de signes divins. Un converti qui fait la prière est mis, sans qu'il le sache, dans la même catégorie. Ce n'est pas un musulman, mais une forme de vie qui tente de sauver son âme en singeant les Arabes. C'est pour avoir fort bien intégré ce principe que les populations Berbères du Maghreb se sont proclamées « Arabes » ; une première historique. Jamais un peuple n'a changé d'ethnie par proclamation, mais c'était la seule façon, à leurs yeux, d'accéder à un semblant d'humanité et au paradis. En Andalousie, le paradis mythique du califat, des tribus entières de musulmans furent massacrées parce qu'elles n'étaient pas Arabes.

Voulant mourir un jour sur « Allah Akbar ! », il mourut sur « Putain de merde ! ». Il tenta d'ouvrir la porte du camion quand le compte à rebours affichait 002 secondes. Il l'avait totalement ouverte à 001 et ce fut le néant. La déflagration cassa toutes les vitres jusque dans le XVème arrondissement. De nombreuses personnes qui regardaient depuis leurs appartements la Tour Eiffel en feu se retrouvèrent réduites en charpie de verre et de métal. L'eau de la Seine trembla d'une vague de cinq mètres qui déferla sur les quais opposés.

Le pilier ouest fut transformé en magma d'acier enchevêtré. Alors que se dissipait la poussière, la Tour surgissait comme un géant tordu et tenant sur trois pieds. Pendant quelques secondes, elle sembla résister dans cette position qui défiait les

lois de la physique. Puis, progressivement, celles-ci reprirent leur droit. Dans un abominable gémissement de métal broyé, la Tour s'écrasa. Un pan grand comme une rame de TGV tomba sur le pont d'Iéna dont le tablier se fissura. La tête coiffée d'antennes et encore remplie de touristes, dont quelques-uns en vie, fut projetée sur la place de Varsovie.

Pendant près de deux minutes, des débris enflammés tombèrent comme une pluie de fin du monde. La citerne, tordue comme une canette de bière écrabouillée, atterrit dans la cour de l'hôtel des Invalides à plus de 1300 mètres de là. Comme le paysage de New-York changea jadis, celui de Paris s'aplatit d'un coup ; on aurait dit Lyon.

Paris, France - 11 novembre 2017

Le Jour J

Un Airbus A340 entama un virage serré à basse altitude en faisant vibrer les fenêtres de l'hôpital Cochin. Les malades qui fumaient en cachette dans un buisson eurent un mouvement de recul. Ils eurent collectivement l'impression qu'il allait percuter l'immeuble et furent surpris de le voir disparaître au-dessus des toits.

L'avion survola l'Observatoire de Paris et s'aligna sur l'avenue Edgar Quinet comme s'il allait y atterrir.

Dans le cockpit, Ahmed se débattait avec les commandes qui refusaient de lui répondre. Il avait pourtant débranché le pilote automatique, mais l'avion semblait obéir à des ordres qui venaient d'ailleurs. Même la radio était animée de sa propre vie : de temps en temps, il l'entendait diffuser un message où il reconnaissait sa voix. L'enregistrement qu'il avait réalisé pour Cheikh Mourad passait en boucle. Il comprit soudain qu'il ne contrôlait plus rien. Il se trouvait en position de pantin dans une affaire qui le dépassait. L'avion de ligne n'était plus qu'un vulgaire drone.

La Tour Montparnasse grandissait dans les hublots. Le choc frontal semblait inévitable. Dans une dernière tentative de prolonger sa vie de quelques secondes, il prit les manettes des

réacteurs 3 et 4 les tira jusqu'au ralenti. A sa surprise, les indicateurs de régime du côté droit baissèrent. L'avion tournoya d'une trentaine de degrés en s'inclinant.

Dans le 747 de contrôle qui évoluait 20'000 pieds plus haut, un pilote de drone lança un « shit ! ». L'exclamation attira Jack qui arriva en courant.

- Que se passe-t-il ?

- Il me contrarie en jouant avec les régimes des réacteurs

- Tu peux gérer ?

- Oui, mais je suis à la limite des commandes. J'ai perdu l'axe d'approche. Je dois refaire un tour et revenir m'écraser dessus mieux que cela.

- Je crois que tu t'es déjà écrasé ! Répondit Jack

Sur les écrans de retour medias, plusieurs chaînes avaient interrompu la transmission des images de la Tour Eiffel et envoyaient un direct depuis Montparnasse. Certains producteurs avaient pressenti le coup et mis des caméras qui pointaient - à toute fin utile - sur le plus haut building de Paris. On avait même envoyé des équipes à Montmartre, les Champs-Élysées et la Défense. Un radio-amateur avait fuité que plusieurs avions ne répondaient plus aux contrôleurs. Paris vivait dans une ambiance de Pearl Harbor.

D'après ce qu'on retransmettait aux news, l'impact était un raté. L'avion s'approchait bien droit vers la façade est de la tour. Puis, quand il arriva à trois cent mètres de celle-ci, il s'inclina brutalement sur la droite. La seconde d'après, son aile gauche et le premier réacteur touchaient le coin de la tour à 150 mètres du sol. Une grosse boule de feu se forma au moment de l'impact et les vitres de plusieurs étages volèrent en éclats. Avec la moitié de son aile arrachée, l'avion s'inclina pratiquement à angle droit puis tomba derrière les immeubles de la rue du Cherche Midi. Après quelques secondes de silence, un immense champignon noir s'éleva dans le ciel. L'Airbus s'était écrasé sur la ville, mais n'avait fait qu'égratigner sa cible principale. Trois immeubles et un hôtel

furent transformés en un amas de gravats fumants au fond d'un cratère.

Jack avait envie d'enfouir son visage dans ses mains. Il garda son sang-froid pour ne pas flancher devant ses hommes. Le 11 septembre 2001, il eut la même mésaventure avec le bâtiment du WTC 7. L'avion qui devait le percuter, le Boeing 757 d'United 93, avait rompu le contact au-dessus de la Pennsylvanie. Il n'en resta qu'un champ de débris dans un terrain vague près de Shanksville. Comme le WTC 7 était déjà bourré d'explosifs de démolition pré programmés pour sauter dans l'après-midi, il ne put rien faire. Arrêter le dispositif et retirer les explosifs étaient hors de question alors que des milliers de caméras et autant d'agents fédéraux quadrillaient tout Manhattan. Il avait dû laisser le plan aller jusqu'au bout et à 17:20, le « 7 WTC » s'écrasa tout seul alors qu'il était intact la minute d'avant. Le Comité ressentit un tel embarras que plus jamais on osa évoquer l'affaire. Dans le rapport d'enquête officiel du 11 septembre, les rédacteurs évitèrent soigneusement d'évoquer ce bâtiment.

L'Histoire se répétait. La Tour Montparnasse ne souffrait que de quelques vitres cassées et un incendie qui s'étalait sur deux ou trois étages.

- On fait quoi ? Demanda un technicien sur le réseau vocal interne
- On ne bouge pas pour le moment. Appelez-moi New-York immédiatement.

Paris, France - 11 novembre 2017

Le Jour J

Le patron n'avait pas besoin qu'on lui fasse un dessin. Ce que les medias appelaient déjà « le 11 septembre » français passait en live sur CNN et CNBC. Les images de la Tour Montparnasse avec ses étages en feu alternaient avec celles de la Tour Eiffel en position horizontale traversant la Seine. Le rêve de François Mitterrand se réalisait : il avait toujours voulu voir ce tas de ferraille rouillée débitée à la meule et envoyée au recyclage.

L'attaque chimique, celle qu'on avait conçue pour frapper les esprits bien plus fort, disposait de moins de temps d'antenne. Les pompiers avaient envoyé un robot à chenilles dans les tunnels du RER, mais qu'ils en avaient perdu le contrôle quand il s'était renversé dans un escalator. Sans images fortes à mettre sous les yeux du spectateur, cette attaque était reléguée au second plan par les medias.

- On fait quoi de la Tour Montparnasse ? Demanda Jack
- Il se passe quoi si on ne fait rien ? Répondit le boss

- Même si l'Airbus l'avait percutée bien de face, elle ne se serait pas écroulée juste pour cela. Mais nous aurions fait partir les explosifs en même temps et tout monde aurait déduit un rapport de cause à effet entre le crash et l'écroulement. Là, nous avons raté le crash. Si on ne fait rien, elle va brûler pendant quelques heures puis les pompiers vont finir par maîtriser l'incendie et découvrir notre dispositif.

Pendant ce temps, les techniciens embarqués sur le 747 suivaient les opérations du SDIS parisien en interceptant les échanges radio. Plusieurs véhicules avaient atteint la Tour. Des pompiers déroulaient des tubes pour mettre sous pression les colonnes sèches. D'autres hommes connectaient les tonnes-pompes aux bornes hydrantes. Bousculés par les civils qui fuyaient dans les escaliers, des soldats du feu remontaient à contre-courant en transportant, en plus de leurs bouteilles d'air sur le dos, des dévidoirs avec tubes d'eau et des lances. Même en mode secours, avec clef spéciale, les ascenseurs ne répondaient pas. Un message sur la fréquence disait que des électriciens partaient à l'assaut pour les remettre en marche, mais que cela n'était pas gagné. Un autre demandait urgemment un hélicoptère pour poser des secouristes sur le toit de la Tour, mais s'opposait à un autre intervenant de la Préfecture de Police qui voulait interdire tout survol de la capitale.

- Interdire le survol de la capitale ! Répéta un technicien de la CIA d'une voix aigüe qui fit rire ses collègues

Celui qui ne participait pas à l'hilarité collective, c'était Mathias Siddall. Un énorme gaillard aux mêmes lunettes que celles que portait Elvis Presley en 1975. Sa console était la plus simple de toutes : un ordinateur portable connecté par un câble série à un radio-émetteur Motorola. Sur le bureau Windows, un fichier wav contenait un son strident similaire à celui d'un fax. La mission de Mathias consistait à envoyer ce fichier en boucle sur une fréquence. Il attendait un ordre pour le faire. Personne ne lui avait dit l'effet que ça aurait, mais il devinait que cela allait lancer un truc pas joli quelque part.

Même durant les plus grands moments, le boss avait la décision rapide :

- Faites tomber cette Tour

Jack, qui aurait aimé entendre autre chose, essaya de s'interposer :

- Des millions de gens regardent. Ils ne vont pas comprendre qu'elle s'écrase alors qu'elle n'a reçu qu'un petit impact sur un coin.

- Rappelez-vous le WTC 7, répondit le boss. Les gens voient ce qu'ils ont envie de voir. Plus c'est gros, moins ils se poseront de questions. Ceux qui remettront en doute notre narratif, sont des conspirationnistes, des détraqués mentaux et des extrémistes. La réalité n'existe pas. C'est nous qui la créons en agissant.

- Je la fais tomber ?

- Oui, faites-la tomber. C'est un ordre !

Posant le téléphone, Jack se retourna vers Mathias qui sentit que son moment était arrivé :

- Balance ton fichier sur les ondes !

Le technicien s'exécuta. En deux clics, la puissante antenne radio HF du Boeing commença à émettre un sifflement strident qui correspondait à une séquence de 256 chiffres encadrés d'un millier de zéros de chaque côté. Sept mille mètres plus bas, au 15ème étage de la Tour Montparnasse, un récepteur callé en permanence sur la fréquence capta l'émission fatidique. Dans la seconde, elle fut décodée par un petit ordinateur de type *Raspberry Pi* doté d'assez de batteries pour fonctionner un mois entier sans alimentation. La séquence de chiffres passa par trois programmes écrits en des langages différents. Chaque algorithme devait vérifier si la clé était authentique et retourner 1 dans ce cas ou bien 0 s'il avait des raisons de croire qu'elle était invalide.

Un écran digital posé sur un sac de sable afficha « 1 - 1 - 1 ». A partir de ce moment, le système entra dans un mode

irréversible. Plus rien ne pouvait l'arrêter.

Une vingtaine d'explosions retentirent presque en même temps. Les coups secs et répétés étaient si proches qu'ils se confondirent en un seul bruit qui dura une fraction de seconde. A ce stade, tous les piliers porteurs étaient sectionnés net. Au quarantième étage, deux pompiers qui cassaient une porte de secours à la hache se regardèrent avec incrédulité :

- Putain, le sol bouge
- Je crois que ça va s'écrouler
- Foutons le camp !

Dans les escaliers qui s'inclinaient déjà, une foule impressionnante se bousculait pour rejoindre l'air libre. Toutes ces personnes qui, une heure avant, étaient directeurs, secrétaires, commerciaux, cadres et responsables, se sont transformées l'espace d'un instant en une marée humaine épouvantée qui fuyait en hurlant. Un homme grisonnant aux allures de PDG tomba au sol, perdit ses lunettes et se fit piétiner sans ménagement. Une femme s'arrêta sur un palier, se signa d'un grand geste de croix et tomba à genoux pour prier. Pour elle, le réflexe de fuite laissa place à une résignation et une paix intérieure qui rendaient la mort acceptable. Un jeune homme portant un uniforme de cuistot s'arrêta et tenta de téléphoner à sa famille. L'appel échoua. Tous les relais France Telecom étaient arrivés à saturation. Des millions de Français en panique cherchaient à se contacter en même temps. Plus rien ne passait.

La commission qui enquêtait sur les finances du Vatican s'était réunie dans une salle de réunion au 40ème étage et attendait l'arrivée du banquier secret et de ses conseils. On dégaina les ordinateurs portables et un enregistreur fut positionné au milieu de la table. Tout était prêt pour recevoir les aveux.

- Qu'est-ce qu'il fait ? Qu'est-ce qu'il fait ?
- Oh mon Dieu !

Paul de Fénac se retourna vivement pour voir une menace de dimensions bibliques qui fonçait vers lui. Un Airbus

remplissait entièrement la baie vitrée.

Noyés dans la masse de poudre d'aluminium et d'oxyde de fer, des détonateurs pyrotechniques reliés à un circuit électrique reçurent l'ordre de passer à l'action. Ils explosèrent dans une séquence qui donna l'impression qu'on tirait à la mitraille.

Sur cinq étages, les dunes de métal se transformèrent en magma bouillant qui augmenta brutalement de volume. Ce liquide, chauffé à plus de 2500 degrés, se propagea dans les entrailles de l'immeuble comme de la lave qui avance dans un volcan en éruption. Une première vague poussée par les gaz en expansion remonta presque à la vitesse du son dans les cages d'escalier et les tubes d'ascenseurs qui constituaient des cheminées naturelles. Pour les milliers de personnes qui couraient vers la lumière, la mort arriva comme un flash. A la manière des victimes de Pompéi, les corps furent figés en un instant. Les crânes dans lesquels la matière cérébrale bouillait, explosèrent juste pour se remplir de lave de métal la seconde d'après.

De son épiscentre, le plus gros du liquide coula vers le bas en faisant fondre les planchers l'un après l'autre. Seule la terre, une fois qu'il emplit les sous-sols et les parkings l'arrêta. Les piliers déjà sectionnés par les charges explosives, commencèrent à s'effriter sous la chaleur et tombèrent en accordéon à l'intérieur de l'immeuble.

Depuis dehors, aucune manifestation exceptionnelle ne trahissait l'horreur qui se passait à l'intérieur. Dans un son camion régie, un réalisateur de France Télévisions arrêta un enregistrement, zooma dessus et commença à le visionner image par image. De longs panaches de fumée blanche sortaient horizontalement de chaque étage. Il héla un ingénieur du son assis à sa droite :

- Tu as vu ça ?
- Putain, j'ai vu la même chose sur les images 11 septembre
- Elle va s'écrouler

Au même moment, l'image de la camera live se mit à trembler. Le réalisateur envoya immédiatement le plan large sur le flux du direct. Après quelques secondes où le sol semblait s'agiter comme lors d'un tremblement de terre, la Tour Montparnasse commença à descendre verticalement à la façon démolition contrôlée.

Le réalisateur repassa les images au ralenti. La planète entière regardait sa retransmission.

- Observe le time-code, elle a mis 7 secondes pour tomber. Chute libre pratiquement.

- Ouais ! De là à faire de la conspiration... Répondit l'ingénieur du son

Dans le Boeing de commande, les écrans medias affichaient tous les mêmes images de dévastation. Un nuage immense couvrait les immeubles autour de l'endroit où s'élevait la Tour Montparnasse. Profitant d'un virage que faisait l'avion, Jack s'approcha d'un des rares hublots et regarda dehors. Paris était couvert de fumée noire comme si elle avait subi un bombardement. Emportée par un vent du nord-ouest, une colonne horizontale obscurcissait le ciel jusqu'au Val de Marne.

Fermant le rideau du hublot, Jack marcha entre deux rangés de consoles jusqu'à un jeune roux assis devant un immense écran circulaire parsemé de symboles verts.

- On en est où fiston ?

- Ils sont en train de vider le ciel. Tous ces avions en arrivée ont été détournés vers Londres, Francfort et Genève. A Gatwick, ils ont dû sacrifier la piste sud qu'ils utilisent comme un parking géant. La Royal Air Force a aussi ouvert quelques terrains militaires pour accueillir le trafic civil dérouté.

- J'ai reçu un message de Langley. On me dit que plusieurs pays européens vont annoncer la fermeture de leur espace aérien et faire atterrir tous les avions en urgence.

- J'observe au radar et je suis aussi en écoute sur plusieurs fréquences du contrôle aérien. Ils sont en panique.

- Combien d'avions sur la région maintenant ?
- Ils en ont 18 sur la FIR de Paris. Ils en ont délesté plusieurs sur Bordeaux et la FIR de Reims.
- Reims les renvoie vers Schiphol. A cette vitesse, nous serons les seuls en vol d'ici une demi-heure.
- Des avions de chasse ?
- Aucun en vol. Ils pensent qu'il y a un gros exercice OTAN. Ils ont reçu l'ordre de rester en dehors de tout ça.

Jack acquiesça et se dirigea vers l'avant de l'appareil. Il traversa une zone arrangée en couchettes façon sous-marin puis arriva à un escalier qu'il gravit vers le pont supérieur. La porte du cockpit était ouverte. Le copilote mangeait depuis un plateau de rations militaires froides alors que le commandant consultait des cartes tactiques sur un iPad. Ni l'un ni l'autre ne connaissaient le but de leur mission. Ils savaient juste qu'ils devaient suivre les instructions de Jack et poser même sur la Place Rouge si celui-ci le leur demande.

- Préparez-vous à rentrer à la maison
- On doit y aller au plus vite, répondit le commandant de bord. Les contrôleurs sont en train de dire à tout le monde de dégager.
- Donnez-moi quinze minutes et mettez le cap vers l'Atlantique
- A vos ordres. On doit probablement refueler au-dessus de l'Irlande encore. Ce Boeing est un *classic*. Nous volons au niveau 200 ; ça biberonne pas mal.
- Pas de soucis. Voyez avec Ramstein et arrangez cela s'il vous plaît. Je vous rappelle sur le téléphone interne pour vous donner le *go*. Nous n'avons plus de raisons de trainer dans le coin.

Eaux Internationales, Golf du Lion - 11 novembre 2017

Le Jour J

Le Captain de l'USS Alabama se grattait la tête. Depuis un mois, les ordres qu'il recevait n'avaient plus aucun sens. Alors que son sous-marin dépendait de la Flotte du Pacifique basée à Pearl Harbor, on lui avait demandé de faire discrètement route vers la Méditerranée et de garder un silence radio absolu.

Ses turbines étaient alimentées par un réacteur nucléaire S8G à eau pressurisée qui produisait assez d'électricité pour alimenter - avec une seule charge - une ville africaine d'un million d'habitants pendant dix ans. Malgré cette débauche d'énergie, il s'éloignait rarement de plus de quelques milliers de kilomètres de sa base. La Méditerranée était aux antipodes de sa zone de patrouille habituelle ; l'autre côté de la terre. Pour corser, on lui avait ordonné d'y aller en mode secret absolu. Ceci supposait le contournement de l'Amérique du Sud par le Cap Horn en évitant le canal de Panama où une

tripotée de services d'espionnage photographient et enregistrent tout ce qui passe.

Il avait plongé au large de l'Ile Interdite de Niihau dans l'archipel d'Hawaii et n'était plus remonté à la surface tout le long de son voyage à travers plusieurs océans. Depuis dix jours, il était arrivé à destination et ne bougeait plus. Il gardait une profondeur périscopique à environ 150 kilomètres au sud-ouest de Marseille ; presque en face de Narbonne. Sa station de sonar passif écoutait en permanence le trafic du Golfe du Lion. De jeunes officiers répertoriaient consciencieusement le moindre bateau sur une carte électronique et un ordinateur se chargeait de mettre à jour le tracé. L'équipage était maintenu constamment en état d'alerte comme si une guerre allait éclater d'un moment à l'autre. Ils devaient rester prêts ; c'est tout ce qu'ils savaient. En attendant, ils dormaient, étudiaient, bricolaient ou jouaient silencieusement au cribbage.

Le Commander arriva en marchant sur la pointe des pieds et entra dans la salle des cartes. Profitant d'être seul avec le Captain, il demanda :

- Des nouvelles Captain ?
- Rien du tout. On va bientôt se transformer en bloc de corail.
- C'est un exercice un peu spécial quand même, s'aventura le Commander
- Ce n'est pas un exercice. Cela fait des années que nous jouons à la bataille navale, mais aujourd'hui, c'est la réalité !
- Mais que faisons-nous ici ? Je croyais que ça chauffait en Corée du Nord

Le Captain s'approcha d'une carte de navigation accrochée à un mur et la contempla pendant un long moment. Dans un sous-marin, la vie coule lentement.

- En tant que second officier sur ce navire, vous avez le droit de tout savoir. C'est pour cela que je peux vous dire que je n'ai pas la moindre idée de ce que nous faisons dans ce coin. Je ne peux que spéculer.

- J'ai quelques spéculations également, répondit le Commander sur le ton de la confiance.

- Vous pensez à quoi ?

- Personne ne sait que nous sommes là ; ni nos alliés, ni nos ennemis, ni même les navires de notre propre camp. Dans le coin, chaque fois qu'il y a un sous-marin américain, il y a au moins deux sous-marins russes qui lui collent au train durant toute sa campagne. Ils notent tout ce qu'il fait, mais en même temps, ils lui fournissent un alibi. Ils nous ont ramenés de l'autre bout du monde pour que nous soyons dans ce Golfe sans que personne ne le sache. La majorité de nos hommes pensent que nous sommes stationnés dans les eaux territoriales de la Corée du Nord.

- J'aime bien votre analyse, mais qu'allons-nous faire à votre avis ?

- Du pas catholique, si je peux me permettre Sir !

- C'est mon idée aussi

Ils abaissèrent le ton comme des conspirateurs quand ils entendirent un bruit de pas s'approcher dans la longue coursive. Un jeune officier de communication apparut dans l'encadrement de la porte. Il avait une tête à se faire demander une carte d'identité à chaque fois qu'il commandait une bière. Il salua comme si un général cinq étoiles faisait la revue des troupes puis posa une enveloppe devant le Captain :

- Nous avons reçu cette communication pour vous. Urgent et confidentiel

Le destinataire hocha la tête et l'officier repartit en marchant d'une manière robotique. L'enveloppe était scellée. Une machine spéciale se chargeait de décoder, d'imprimer puis mettre sous pli les communications les plus sensibles. Les opérateurs ne pouvaient pas les lire. Ils avaient juste ordre de les remettre au pacha en mains propres et dans la minute.

Le Captain cassa le seau en métal et retira un pli aux bords perforés.

- Ce sont des ordres de tir, lança-t-il avant d'avoir fini de lire

Le Commander se pencha par-dessus son épaule.

- Ils veulent un missile Tomahawk livré tout chaud sur ces coordonnées.

- Ca doit être la Libye ; c'est tout ce qu'il y a de valable sur le rayon d'action d'un Tomahawk à partir de notre position.

- Ne me dites pas qu'on a fait tout ce chemin pour frapper une bande d'illuminés dans ce foutu désert ? Regardons ce que cela donne sur une carte.

Le Commander prit une règle en métal et s'approcha d'une table où étaient déroulées une douzaine de cartes les unes sur les autres. Il posa la communication confidentielle sur le lot puis commença à tracer avec un crayon.

- Ce n'est pas possible !

- La cible est à Paris, cela explique pourquoi nous sommes si proches des cotes françaises.

- Ils ont dû se tromper, répliqua le Commander.

- Ces ordres sont signés du Vice-amiral à Point Loma et validés par l'Amiral de l'USPACFLT en personne.

- Oui, mais USPACFLT gère la Troisième et la Septième Flotte dans le Pacifique. Ils nous désignent une cible à l'extérieur de leur zone de juridiction et se gourent complètement.

- Je sais que nous sommes sur le territoire de la Sixième Flotte, mais nous avons reçu ordre de nous infiltrer ici et d'agir sans les consulter. Si vous voulez faire les choses dans les règles, cela fait dix jours que nous sommes en violation complète, mais les ordres sont les ordres.

Le Commander ne voulait pas démordre.

- Je vous demande la permission de contacter l'Amiral pour confirmer les coordonnées. Je suis sûr qu'il y a eu erreur de transmission.

- Nous avons ordre de d'observer un EMCON total ; silence radio absolu.

- Captain, je sûr qu'ils ont fait erreur sur les coordonnées. Souvenez-vous l'année dernière. Ils nous avaient envoyés à deux cent nautiques de notre zone de patrouille parce qu'ils avaient inversé deux chiffres.

Le Captain retira sa casquette. Il avait toujours eu du mal avec la nouvelle génération d'officiers que produisait l'école navale. On leur bourrait le crâne avec la guerre chirurgicale, les munitions écologiques et les bombardements qui ramènent la paix. On leur donnait trop de gallons trop vite puis on les lui mettait dans les pattes. Il foudroya le Commander du regard :

- Est-ce que j'ai une tête à faire de l'humanitaire ?

- Non, Sir !

- Est-ce que vous trouvez que je suis un type sympa ?

- Non, Sir !

- Ce sous-marin, il a été conçu pour faire quoi ?

- Tuer, Sir !

- Tuer qui ?

- Tuer tout le monde Sir !

- Alors préparez-moi un foutu missile immédiatement !

- A vos ordres !

En moins de cinq minutes, l'USS Alabama arriva à profondeur périscopique. Un vérin hydraulique silencieux ouvrit le premier tube lance torpilles qui se remplit immédiatement d'eau en dégageant un panache de bulles d'air.

- tube numéro un inondé Sir ! Lança l'officier d'armement

Les deux hommes en poste de sonar retirèrent leurs casques.

- Feu ! Ordonna le Captain en regardant le jeune Commander du coin de l'œil. Ce dernier émit un long souffle cachant

difficilement sa contrariété.

Un petit choc similaire à celui que ressentent les passagers d'un train qui se raccorde à une locomotive traversa le sous-marin. Le missile venait de partir. Un puissant jet d'eau le chassa à l'extérieur puis la flottabilité positive de sa coiffe l'amena en position verticale. C'est à ce moment que plusieurs mètres de flammes surgirent de sa tuyère.

Poussé par une petite fusée à carburant solide, le Tomahawk creva la surface de la mer. Avec une entrée d'air pas plus grande qu'une feuille A3, le réacteur a besoin d'une vitesse élevée afin d'avoir assez de flux d'air pour démarrer. A 900 km/h, la fusée de lancement expire et un explosif cassant la sépare. Elle n'aura duré que 14 secondes.

A cet instant, l'ordinateur de bord lance le réacteur. Puis, poussées par de puissants ressorts, des ailettes effilées se déploient sur les côtés et à l'arrière du missile qui replonge vers la surface. De fusée, il vient de se transformer en avion.

Le Tomahawk fait le même bruit qu'un Boeing 737 et vole à la même vitesse. Par contre, grâce à son système GPS et Tercom, il peut évoluer au ras du sol en épousant le relief au plus près. A cette hauteur, les radars terrestres n'ont aucune chance de le localiser.

A notre époque, 90 % de l'humanité se trouve à portée d'un Tomahawk. C'est une proportion bien plus grande que ceux qui ont accès à l'eau courante, l'internet ou des toilettes propres. A tout moment, l'Oncle Sam peut leur servir un tel missile sinon avec précision, tout du moins avec crédibilité.

Le Captain suivit le lancement au périscope. Une longue traînée de fumée blanche visible jusqu'à Marseille monta vers les nuages. Elle s'interrompit soudainement quand la fusée finit son carburant puis se sépara en retombant vers la mer. Le missile qui avait atteint mille pieds d'altitude déploya ses ailes, alluma son réacteur et replongea vers la surface. Il fit un petit virage serré vers la droite et entama sa croisière vers la cible. Il était totalement autonome.

Le Captain suivit le Tomahawk jusqu'à ce qu'il l'eut perdu de vue puis annonça calmement :

- Ouvrez le tube numéro deux ! Copiez les mêmes coordonnées ! Lancement dans 5 minutes !

Dammarie-les-Lys, France - 11 Décembre 2017

Le Jour J

Une ambiance de fête régnait à l'hôtel des Roses. L'écroulement de la Tour Eiffel fut salué comme un but d'égalisation lors d'un match de coupe du monde. Le live d'Euronews montrait un Paris qui avait repris son horizon pré 1889. La panique avait gagné d'autres pays européens qui fermèrent leur espace aérien et demandèrent à tous les vols qui le pouvaient encore de rebrousser chemin. Un couvre-feu général plus dur que celui imposé par la Militärbefehlshaber pendant l'Occupation s'abattit sur Paris et d'autres grandes villes. A la radio, on enjoignait les Français de rentrer chez eux immédiatement, se calfeutrer et de n'ouvrir à personne.

Les djihadistes arrivés d'Iraq et de Syrie étaient en treillis militaires, couteaux à la ceinture et Kalash de rigueur. L'égorgeur en chef s'était maquillé les yeux au mascara et avait trempé la moitié de sa barbe dans une décoction de henné. Autour de sa taille et sa bedaine, croisait une ceinture à munitions genre Zapata. Il semblait tout droit sorti d'un cauchemar de Dante.

Les autres n'étaient pas en reste : dans le réfectoire, on distribuait les mitraillettes, grenades, drapeaux de Daesh et

couteaux de chasse.

Dans un couloir menant à la réception, on installa un point de distribution de Fenethylline, du Captagon, la drogue du terroriste. En octobre 2015, la police de l'aéroport de Beyrouth en trouva deux tonnes dans le jet privé d'un prince saoudien. L'affaire fut traitée comme un « malheureux malentendu » mais on ne put éviter des fuites dans la presse. Donné en masse à des psychopathes assoiffés de sang, le Captagon les transforme en machines à tuer. A l'hôtel des Roses, on distribuait sans limites. Chaque homme remplissait ses poches par poignées entières. On ne ramassait même pas ce qui tombait.

A dix heures, l'égorgeur en chef monta sur une table et lança un discours fleuve pour chauffer la foule une dernière fois avant de lancer l'attaque : « Nous allons reprendre le djihad là où nous l'avons laissé. Cette fois, ça sera sur cette terre de mécréants que nous allons abreuver de sang. Nous allons les dépecer comme des bêtes pour faire briller la seule vraie religion ! Préparez vos téléphones et vos caméras ! Filmez tout ! Partagez en ligne et en direct ! Il faut que l'Occident puisse voir de ses propres yeux l'enfer sur terre et enfin, il se soumettra à la vérité suprême qui vient d'Allah... ».

La salle était en delirium. Jamais autant de haine, de méchanceté, de superstition et de vice ne s'étaient réunis en telle concentration. Ces incarnations du Mal avaient lancé des abattoirs à êtres humains en Syrie. L'Europe les avait applaudis. Aujourd'hui, ils venaient pour leur gibier de choix : le mécréant.

Deux autocars arrivèrent dans le parvis de l'hôtel. Leurs chauffeurs respectifs avaient été égorgés sur des airs de repos et leurs corps gisaient à l'arrière de la cabine.

A 30 kilomètres de là, dans la forêt de Fontainebleau deux employés de l'ONF, fusil en bandoulière, mettaient à l'amende un groupe de chasseurs marseillais qui taquinaient le sanglier :

- Arrêtez de m'emboucaner ! Je sais bien que la chasse est ouverte depuis le 7 mais vous avez le droit de tirer les lundis et

jeudis seulement

Soudain, un sifflement strident arriva derrière le rideau d'arbres. Il augmenta si brutalement que d'instinct, les hommes se jetèrent au sol. Le soleil fut caché pendant une fraction de secondes alors qu'un objet très rapide laissant une odeur de kérosène passa en effleurant les cimes des pins sylvestres.

Des scènes similaires se déroulèrent en une douzaine d'endroits en France où des gens, selon leur propre inclination, ont vu soit un avion de ligne, un chasseur militaire, un missile ou même une soucoupe volante passer au-dessus de leur maison, leur voiture ou leur propre tête.

C'est à l'hôtel des Roses que l'effet fut le plus percutant. Les terroristes avaient fini d'embarquer dans les bus. Au bruit, ils reconnurent l'approche du missile. Quelques-uns se mirent à hurler. D'autres sautèrent par les fenêtres du bus en espérant déguerpir avant l'explosion.

Le Tomahawk traversa un terrain vague puis se cabra brutalement pour prendre de l'altitude. Sa trajectoire simula la tête d'un cobra qui se lève puis frappe comme un éclair.

Les cris des terroristes se perdirent dans le son de la turbine qui s'approchait presque à la vitesse du son. A cinquante mètres au-dessus du sol, l'implacable ordinateur de bord déclencha l'explosion de la charge militaire.

L'onde de choc fit l'effet d'un poing géant qui s'abat sur une fourmilière. Une boule de feu couvrit le ciel avant que le bruit de la déflagration ne se propage et fasse vibrer les vitres des maisons des communes avoisinantes.

A l'épicentre, l'explosion transforma les bus en carcasses tordues et noircies qui brûlaient de flammes vives. Les fondations de l'hôtel furent secouées si brutalement que les deux premiers étages s'écrasèrent l'un sur l'autre ne formant qu'un enchevêtrement de béton et d'acier.

La physique imprévisible des ondes de choc eu des effets divers et variés sur les terroristes ciblés. Le plus touché avait

été pulvérisé. Il ne restait de lui qu'un pied dans une botte se continuant par un bout de pantalon. D'autres, la majorité, gisaient comme des pantins désarticulés. Les os longs brisés par le souffle, la cervelle bouillie comme un œuf par la chaleur, le sang mélangé à la poussière, ils restaient là comme le témoignage satisfaisant d'une forme obscure de providence.

Ceux qui n'étaient pas morts, déchiraient l'air d'atroces hurlements. Abu Imran, le *chasseur de têtes* aux 99 décapitations se retrouva coincé dans une poche d'air entre deux dalles en béton. Il réussit à se lever et se faufiler vers un espace plus grand. Plusieurs djihadistes se relevaient en secouant les gravats.

- C'était une Katioucha ? Demanda l'un d'eux

- Non, je ne crois pas. Une Katioucha, même si elle passe par la fenêtre, elle ne fait pas autant de dégâts. Aidons les autres !

Ils retournèrent un homme. Il avait un œil ouvert et un œil fermé et la moitié de sa calotte crânienne manquait.

- Il a obtenu une chahada. Il est au paradis maintenant. Il nous attend.

Une sirène RNA sonnait sinistrement sur le toit de la mairie. Sa plainte mélancolique se perdait dans l'air, mais personne ne bougeait. Les pompiers avaient tous été réquisitionnés pour Paris. Leur caserne, toutes portes ouvertes, était vide.

Seule une Renault 18 – la TS – fonçait vers l'hôtel des Roses. A bord, le prêtre de l'église-mosquée refusée par les islamistes ainsi qu'une paroissienne qui avait dédié sa vie au Christ depuis la mort de son époux dans un abominable accident de moissonneuse-batteuse.

- C'est certainement le gaz ! Lança le prêtre entre ses dents

- Mais vous n'y pensez, répondit Marie-Thérèse, nous sommes à deux kilomètres et il n'y a pas une vitre debout. Le gaz ne fait pas tout ça.

- En tout cas, les pompiers sont tous partis à Paris à cause des *incidents*. Nous devons aider notre prochain.

L'antique Renault arriva devant un bâtiment éventré devant lequel brûlaient les carcasses de deux bus. Partout autour, des corps déchiquetés et des armes jetées au sol créaient une ambiance d'apocalypse.

- Venez ! Il y a des gens vivants sous les décombres. Allons les aider.

Figée d'horreur, la paroissienne ne bougeait pas. Soudain, un sifflement strident se fit entendre. Un tube blanc grand comme une voiture familiale apparut au loin volant bas sur l'horizon. Il fit un virage serré au-dessus de l'agglomération, traversa un terrain vague et se cabra brutalement au-dessus de l'autoroute. Sans être experte en armement moderne, la paroissienne se mit à crier quand il fonça sur elle presque à la verticale.

Ce missile explosa plus bas oblitérant tout signe de vie et laissant un profond cratère qu'une canalisation d'eau crevée commença à transformer en mare artificielle. Pendant ce temps, dans le Golfe du Lion, l'USS Alabama avait plongé à 200 mètres et faisait route vers le détroit de Gibraltar. Tasse de Café à la main, le Captain observait les officiers s'afférer autour de cartes de navigation. Il leur avait ordonné de calculer les orthodromies au plus près pour avoir une chance d'arriver à Hawaii avant Noël.

Base Aérienne d'Offutt, Nebraska - 12 Novembre 2017

J + 1

Le 747 de commande atterrit sur la même piste d'où il avait décollé 36 heures plus tôt. Après deux ravitaillements en vol et plus de 20'000 kilomètres parcourus, l'équipage était content de retourner à la maison. Même l'avion avait besoin d'une bonne séance de reconditionnement avec les mécanos de la base.

Pour Jack, ce n'était pas fini. A peine le train d'atterrissage toucha le sol, que le téléphone à liaison cryptée sonna. C'était la délicieuse secrétaire du boss. Ce dernier voulait le voir immédiatement à New-York pour débriefing et « prévoir la suite ». Il ne savait pas qu'il y avait une suite. L'ordre de mission, il l'avait rempli jusqu'à la dernière ligne, mais avec le Comité, on n'était jamais à une machination près.

Epuisé par le bruit des réacteurs qui ronronnait encore dans ses oreilles, il descendit sur le tarmac qui sentait l'huile et le kérosène. Un jeune soldat conduisant une Jeep sans plaques d'immatriculation le déposa devant le Gulfstream familial de la CIA. Comme ivre de fatigue, il tituba jusqu'à l'escalier mécanique. Il arriva dans la cabine où il s'étala le long d'une couchette en cuir et plongea dans un sommeil proche de la léthargie.

Il dormait si profondément, qu'il n'entendit pas l'avion décoller, traverser une zone de turbulences puis tourner vers New-York. Quand il se réveilla, il avait la bouche sèche et les mains crispées sur la ceinture de sécurité qu'il avait passée par-dessus son épaule. Il se releva.

Le jour rentrait à travers les hublots. La force du soleil lui donna l'impression d'avoir trop dormi. Quand ses yeux s'adaptèrent à la lumière, il eut une vision qui lui glaça le sang : s'approchant du hublot, il constata que l'appareil volait au milieu de massifs montagneux couverts de neige. L'un d'eux défila rapidement à droite ; si près qu'il eut l'impression que l'aile l'avait frôlé. L'altitude était trop faible ! De nombreux reliefs montaient très haut autour.

Une onde de choc le parcourut de la tête aux pieds et finit de le réveiller. Il se rua vers le cockpit. Il ouvrit la porte et entra. Les sièges des pilotes étaient vides et les écrans du cockpit éteints. L'avion descendait dans une vallée fermée par un massif montagneux et sa trajectoire ne semblait pas être due au hasard. Quelqu'un le téléguidait à distance.

Jack sauta dans le siège du commandant de bord et tira sur le manche qui céda sans le moindre effort, mais sans affecter le moins du monde la trajectoire de l'avion. Il avait assez de temps de maison pour comprendre que la CIA avait décidé de se débarrasser de lui.

Fouillant dans un vide-poche, il trouva un paquet de Marlboro et un Zippo. Il savait que les pilotes les planquaient là.

Il recula son siège au maximum et alluma une clope. Il tira dessus calmement puis expira un long panache de fumée. Il songea qu'il avait arrêté la cigarette depuis 20 ans et que les misères de la CIA le faisaient replonger.

Il regarda le massif montagneux s'approcher et estima que l'impact allait se produire dans environ trente secondes. Il ne se trompait jamais sur ces choses-là.

Paris, 13 Novembre 2017

J + 2

- Mesdames et messieurs, le président de la République !

Ce dernier arriva encadré par deux malabars que personne n'avait jamais vus à l'Elysée. Ils marchèrent avec lui jusqu'à un pupitre écrasé de flood lights, mais évitèrent soigneusement d'entrer dans le champ de la camera.

- Direct dans 10 secondes !

Seule France 2 transmettait, mais leur flux était partagé avec les medias du monde entier et passait aussi en live sur YouTube et Facebook. C'était la première réaction des autorités françaises aux attentats qui avaient causé plus de dix mille morts.

Le président avait les traits tirés et une barbe de trois jours. Il semblait sous le point de se ratatiner sous un redoutable coup de vieux. Un régisseur lui fit signe et il commença à lire le texte qui défilait sur l'écran du prompteur. Sa voix robotique égrenait les mots qu'il découvrait pour la première fois.

« Aujourd'hui, je ne me sens pas Français. Je me sens Européen. Comme cette tragédie nous l'a amplement démontré, en dehors de l'Union européenne, il n'y a point de salut. La France ne peut plus continuer à exister en tant que nation chimérique dans un monde qui nous demande l'ouverture et l'union. La terreur a frappé Paris, mais la capitale de la France, c'est Bruxelles. Nous allons bientôt signer les accords qui officialiseront ce changement historique.

Ces attentats nous disent que le temps des hésitations, des atermoiements et des demi-mesures est revoulu. Nous allons

rebondir en nous engageant très rapidement, dès cette semaine, sur la voie d'une Europe fédérale. Dans un second temps, ceci nous permettra de nous intégrer avec d'autres partenaires qui ont les mêmes intérêts et subissent les mêmes menaces. Je pense aux Etats-Unis notamment, mais cette nouvelle union sera ouverte à tous les peuples qui veulent ranger leur drapeau et nous rejoindre. Sans perdre ce qui nous distingue, nous allons nous intégrer dans un Nouvel Ordre Mondial qui seul peut nous apporter la sécurité, la paix et la prospérité.

Nous ne devons pas laisser aux prochaines générations une nation avec des frontières. Cette formule a de tout temps causé des guerres, des rivalités et des antagonismes. Au contraire, nous devons leur laisser un monde ouvert dont ils seront les citoyens. Un melting-pot total fera que nul ne pourra tuer pour une nation, mourir pour une nation ou haïr au nom d'une nation.

Vive l'Europe ! »

FIN